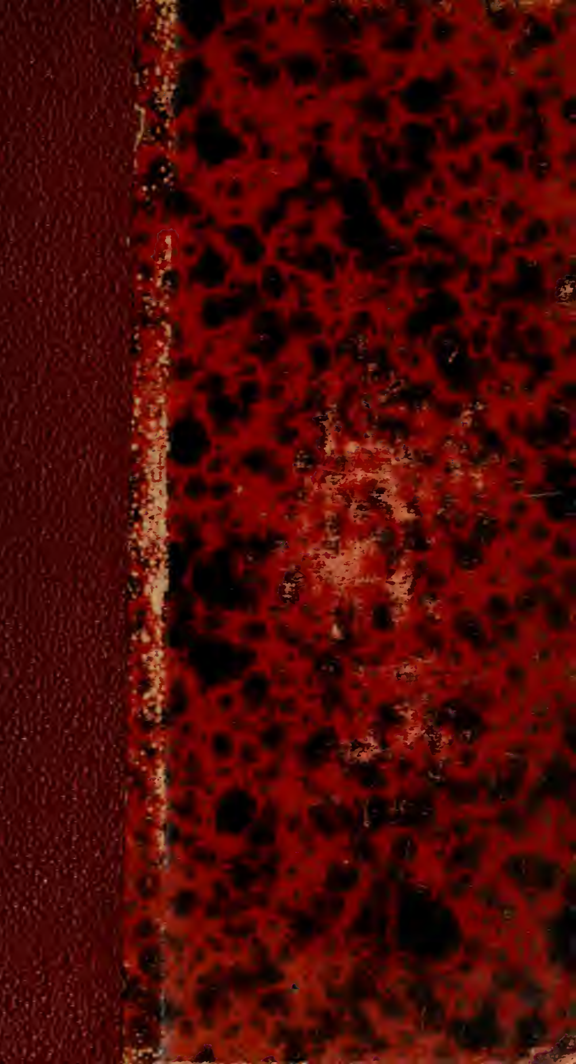


LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

11

LAMARTINE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

TROISIÈME ÉDITION.

50 centimes.

PARIS

J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9

1854

LAMARTINE

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



E. Gervais del et S.

LAMARTINE

Imp. Chardon [illegible] Paris

LES CONTEMPORAINS

LAMARTINE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9

1854

LAMARTINE

Que le public prenne garde de se tromper à notre œuvre. I aurait tort de croire que nou cherchons un succès de scandale.

Nous sommes porté à l'éloge beaucoup plus qu'à la critique.

Lorsqu'une pénible vérité se rencontre

au milieu d'une page, il faut bien la dire pour rester fidèle à notre devoir de consciencieux biographe. Où serait le prix de la louange si nous l'accordions indistinctement à tous ?

Chacun néanmoins n'a pas le droit de prendre la parole, quand il s'agit de nos illustrations et de nos gloires.

Si le poëte a des faiblesses, il n'appartient qu'à un honnête homme, qu'à un écrivain courageux, de soulever le voile qui les cache, parce que le but de cet homme est louable, parce que l'écrivain est là, sur la brèche, toujours prêt à paraître et à répondre de sa plume. S'il fait voir une tache au soleil, c'est pour que cette tache s'efface et que l'astre brille ensuite d'un éclat plus pur.

Mais qu'une Phryné de Mabille, qu'une ignoble Aspasie, sous prétexte d'écrire ses *Mémoires*, et certaine que le mépris empêchera de lui répondre, vienne baver son déshonneur sur un poëte et le traîne impunément dans la honte où elle se vautre, non ! non ! Voilà ce que la vindicte publique doit flétrir.

Silence, prostituée ! courbe le front dans ta boue, et n'insulte pas le génie !

Quant à vous, bourgeois voltairiens, achetez ce livre abject, faites-le lire à vos femmes[1], soulignez avec satisfaction la page ignominieuse, mais n'essayez pas de le mettre sous nos yeux.

[1] On nous affirme qu'un libraire très-connu le donne à lire à sa nièce.

C'est à votre immoralité sourde, à votre or impudique, à vos goûts dépravés, que le siècle doit cette littérature de lupanar, commençant aux *Mémoires de Lola Montès* et finissant à ceux de *Mogador*.

On vous doit le succès du vice, le triomphe de l'impudeur.

Nous jetons aujourd'hui ce cri de colère, parce qu'on est venu nous montrer ces lignes révoltantes, croyant que nous allions en être satisfait.

Fi donc !

Si parfois nous sommes sévère, nous n'entendons encourager ni la diffamation ni l'outrage. Qu'une main impure se lève du trottoir et présente une coupe d'opprobre au personnage qui a le plus à se plaindre de notre franchise, nous cinglerons

impitoyablement la main d'un coup de fouet, et nous briserons la coupe.

A bon entendeur, salut!

M. de Lamartine, dont nous allons commencer la notice biographique, et qui, sur bien des points, n'obtiendra pas nos éloges, est un de ces caractères puissants auxquels nous pouvons dire la vérité sans crainte, comme nous l'avons dite à M. Alfred de Musset, tout en les défendant, si l'occasion se présente, contre une insulte de mauvais lieu.

L'homme est toujours homme, son histoire a deux faces. Sur le plus beau tableau se projettent des ombres.

Alphonse de Lamartine est né le 21 octobre 1791, à Mâcon, place de l'Église-Nouvelle.

Son grand-père, si nous en croyons quelques biographes, avait eu l'intendance générale des biens de la famille d'Orléans, et son père était capitaine dans un régiment de chevau-légers[1].

Refusant de tendre la main aux terroristes, ce dernier quitta Paris, vers 1794, avec sa femme et ses enfants.

Il se retira dans ses terres.

A cette époque sinistre, il en fallait beaucoup moins pour être en butte aux soupçons et se voir conduire à la guillotine. Des ordres du comité de salut public

[1] On a prétendu que le nom de Lamartine était un pseudonyme. Cela est faux. Le capitaine de cavalerie portait le titre de chevalier de Lamartine. Seulement, en Bourgogne, pour le distinguer de ses frères, on le nommait de Prât, du nom d'une terre que l'aïeul possédait en Franche-Comté.

arrivèrent à Mâcon, et le père de Lamartine fut plongé dans un cachot.

Heureusement, quelques mois après, au 9 thermidor, la hache tomba des mains des bourreaux.

Le capitaine fut rendu à sa famille.

Craignant pour les siens plutôt que pour lui-même le retour de la tempête révolutionnaire, il résolut de mener la vie de gentilhomme campagnard, et choisit pour retraite ce vieux château de Milly, perdu dans une contrée presque sauvage, et qui a laissé pourtant à son fils de si délicieux souvenirs.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où resonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor, palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,

Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu!
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait en essuyant les pleurs de leurs paupières:
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières! »

Il est à remarquer que toutes les belles intelligences, toutes les âmes élevées, tous les nobles cœurs, tous les hommes d'un génie pur, ont eu près de leur berceau une mère chrétienne, un de ces anges de la terre, au front calme et doux, qui apprennent à croire, à aimer et à bénir.

Écoutons Lamartine lui-même donner quelques détails sur son enfance.

« Ma mère avait une Bible de Royaumont dans laquelle elle m'enseignait à lire. Cette Bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sara, c'étaient Tobie et son ange, c'était Joseph ou Samuel, c'étaient surtout ces belles scènes patriarcales où la nature primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes.

« Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à peu près sans faute la demi-page de l'histoire sainte, ma mère découvrait la gravure, et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant, pour ma récompense.

« Elle avait une âme aussi pieuse que tendre.

« Toutes ses pensées étaient sentiments, tous ses sentiments étaient images. Sa belle, noble et suave figure réfléchissait dans sa physionomie rayonnante tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée. Le son argentin, affectueux et passionné de sa voix ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour, qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas ! après bien des années de silence !

« En rentrant de nos promenades à la campagne, ma mère nous faisait presque toujours passer devant les pauvres maisons des malades ou des indigents du village.

« Nous l'aidions dans ses visites quoti-iennes. L'un de nous portait la charpie t l'huile aromatique pour les blessés ; 'autre, les bandes de linge pour les com-presses.

« Nous étions sans cesse occupés, moi urtout comme le plus grand, à porter au oin, dans les maisons isolées de la monta-gne, tantôt un peu de pain blanc pour les emmes en couche, tantôt une bouteille le vin vieux et des morceaux de sucre, antôt un peu de bouillon fortifiant pour es vieillards épuisés.

« Elle faisait de nous les ministres de ses aumônes, ne désirant qu'un trésor ici-bas : les bénédictions des pauvres et la volonté de Dieu. »

Il n'y a plus rien à raconter de l'enfance de Lamartine après ce candide et touchant récit, dont nous ne pourrions qu'atténuer l'effet.

Sous l'aile d'une mère aussi sainte, on voit poindre le génie du poëte chrétien.

Il quitta, dès l'âge de huit ans, le toit solennel et les vieux tilleuls de Milly, pour aller commencer ses classes au collége de Belley, dirigé par les jésuites. Il y fit des études brillantes. A chaque fin d'année on le voyait remporter toutes les couronnes, et les professeurs encourageaient ses premiers débuts poétiques.

La muse de Lamartine essayait ses forces.

Dans les pièces diverses qu'il composait

à cette époque[1], le talent se révèle déjà sous l'inexpérience.

On tint conseil à Milly pour savoir quel état on allait donner à l'aîné de la maison. Le père, vieux soldat, désirait qu'Alphonse embrassât la carrière des armes.

Mais ce n'était pas l'avis de la tendre mère.

César déployait en vain ses glorieux drapeaux et courait d'un bout de l'Europe à l'autre avec nos armées triomphantes ; elle ne se laissa point éblouir et refusa de jeter son fils au milieu des hécatombes humaines offertes à la victoire.

Elle l'envoya passer quelque temps à Lyon, au retour du collége; puis elle ob-

[1] Voir ses *Adieux au collége de Belley.* — Tome I des *Méditations*, p. 319.

tint qu'on le laisserait aller en Italie, avec des parents qui faisaient ce voyage.

Mais le jeune homme se fatigua bientôt d'une société qui ne le laissait pas entièrement libre. Voulant se soustraire à la surveillance dont il était l'objet, il écrivit à Milly pour demander la permission de voyager seul, et se dirigea du côté de Rome sans attendre la réponse.

— Si la défense arrive, se dit-il, elle arrivera trop tard. Je serai réprimandé, mais je serai pardonné; je reviendrai, mais j'aurai vu.

Et voilà notre collégien émancipé, notre touriste de dix-huit ans, sur les routes italiennes, alors peuplées de bandits.

Il fit la rencontre d'un premier ténor

qui allait débuter au théâtre San-Carlo, à Naples.

Ce ténor était accompagné de son neveu, beau voyageur du même âge que Lamartine. Les jeunes gens se prirent l'un pour l'autre d'une amitié fort vive, causant, riant, dormant en voiture et se prêtant tour à tour leur épaule pour oreiller.

On arrive à Rome; ils descendent dans la même auberge.

Le lendemain, Lamartine est réveillé par la voix de son compagnon de route, qui frappe à sa porte et lui crie que le déjeuner est prêt.

Il s'habille, court ouvrir et jette un cri de stupeur.

« Au lieu du neveu du ténor, il aperçoit une charmante figure de jeune fille ro-

maine élégamment vêtue, et dont les cheveux noirs, tressés en bandeaux autour du front, étaient rattachés derrière par deux longues épingles d'or à têtes de perles, comme les portent les paysannes de Tivoli. »

C'était son ami, qui avait repris, en arrivant à Rome, le costume de son sexe.

— L'habit ne change pas le cœur, lui dit en rougissant la belle Romaine ; seulement, vous ne dormirez plus sur mon épaule.

Ah! poëte! poëte! pourquoi n'as-tu pas attendu la réponse de ton père?

D'aventures en aventures, Lamartine arriva jusqu'à Naples.

Au moment où sa bourse était à sec, il trouva sous les avenues de citronniers de

la Chiaja son plus cher camarade de classe, Aymon de Virieu, qui voyageait avec un crédit illimité sur toutes les maisons de banque d'Italie.

Décidément la Providence est contre les pères.

Nos deux élèves des jésuites, dans leurs promenades sur le golfe ou le long de la Mergellina, ne tardèrent pas à rencontrer de brunes Napolitaines, « dont le regard a cette teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. »

Lamartine avait oublié depuis longtemps sa belle Romaine.

Il fut aimé à Naples d'une pauvre fille

de pêcheur que sa passion pour lui devait conduire au tombeau.

Pauvre Graziella ! morte si jeune et si belle !

Combien tu as laissé de regrets à ce fils du Nord, trop près de l'enfance pour bien comprendre ton cœur, et dont le berceau n'avait pas été chauffé comme le tien à ce soleil ardent qui fait mûrir l'amour !

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pieds distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété !
Quelquefois cependant le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans ! c'est bien tôt pour mourir ! »

Quand on lit cette émouvante histoire

de *Graziella*, écrite tout entière avec des souvenirs et des larmes, on comprend la mélancolie du jeune homme à son retour [1].

Comme l'Enfant prodigue, il fut reçu avec des festins et des caresses.

Toute la famille avait quitté Milly pour venir habiter Mâcon.

« Ma mère, dit le poëte dans ses *Confidences*, ne pût s'empêcher de pâlir et de frissonner visiblement, en voyant combien ma longue absence et mes secrètes angoisses avaient amaigri et altéré mes traits. Mon père ne voyait que les belles formes développées de mon adolescence. Ma

[1] Il était resté près de trois ans dans son voyage. Aymon de Virieu, obligé de revenir pour se marier, lui avait laissé du crédit partout, en disant : « Nous compterons en France. »

mère, d'un coup d'œil, avait vu les impressions.

« Elle vint, le lendemain, s'asseoir à mon chevet.

« — Te voilà donc revenu, mon pauvre enfant ! dit-elle. Que tu es pâle ! que tu parais triste ! Qui m'aurait dit qu'à vingt-deux ans je verrais mon enfant flétri dans la séve de son âme et de son cœur !

« Je bondis à ces mots, comme si ma mère, en me parlant ainsi, eût manqué de respect à un souvenir que je respectais en moi mille fois plus que je ne me respectais moi-même.

« — Oh ! de grâce ! lui dis-je en joignant les mains et avec un accent de supplication sévère, ne me parlez pas avec

ce dédain d'une douleur dont vous n'avez jamais connu l'objet. Si vous saviez ?....

« — Je ne veux rien savoir ! dit-elle en me mettant sa belle main sur les lèvres. Que vas-tu devenir maintenant ? Comment vas-tu supporter cette existence vide, monotone, oisive, d'autant plus exposée aux passions coupables du cœur, qu'elle est moins remplie des devoirs et des occupations d'une carrière active ? Notre fortune étroite a été considérablement rétrécie et grevée par ton éducation, par tes voyages, par tes fautes. Je n'en parle pas pour te les reprocher ; tu sais que si les larmes de mes yeux pouvaient se changer pour toi en or, je les verserais toutes dans tes mains ! »

Nous ne connaissons pas d'expression

plus touchante de dévouement et de tendresse maternelle.

En pareil cas les citations offrent au lecteur une peinture si vraie et si naïve, que nous serions coupable de les remplacer par des phrases à nous, qui n'auraient ni la même dignité ni la même candeur.

Poussé par sa vocation littéraire, Lamartine désirait habiter Paris, le centre de toutes les illustrations, le seul lieu où l'on puisse combattre et triompher.

Son père lui faisait pour son entretien et ses courses une modeste pension de douze cents francs, insuffisante pour vivre dans la capitale.

Mais l'excellente mère était là.

« Tirant du dernier de ses écrins un gros diamant monté en bague, le seul,

hélas ! qui lui restât des bijoux de sa jeunesse, elle le glissa secrètement dans la main de son fils. »

— Va chercher la gloire ! lui dit-elle.

Et le jeune homme prit le chemin de Paris.

Il emportait une foule de recommandations pour la société la mieux choisie du noble faubourg, mais en même temps la plus rancunière et la plus énergiquement résolue à ne rien accepter de l'empereur.

Lamartine, comme tous les jeunes gens, se faisait volontiers une opinion d'arlequin avec des lambeaux décousus de l'opinion des autres.

A Rome, assis avec un peintre démocrate sur la colline de la villa *Pamphili*, d'où l'on aperçoit l'ancienne cité, ses dô-

mes et ses ruines, il avait rêvé la république et maudit César.

A Paris, causant avec Talma, qui lui donnait des conseils pour le plan d'une tragédie de *Saül*, il fut un instant bonapartiste.

Mais le faubourg Saint-Germain lui démontra victorieusement que ses doctrines étaient meilleures.

On conspirait, en dansant, dans les salons d'outre-Seine. Les femmes y avaient d'aristocratiques et provoquantes allures : Lamartine oublia la République, l'Empire, sa tragédie de *Saül*[1] et devint légitimiste exalté.

[1] Trois ou quatre scènes de ce premier essai dramatique ont été conservées et publiées dans les *Harmonies*.

Nous verrons la roue tourner bien souvent encore et la girouette politique obéir à d'autres souffles.

Afin de ne plus assister à ce qu'il appelait le règne brutal du calcul, de la force, du chiffre et du sabre, le jeune homme quitta de nouveau la France et fit un second voyage en Italie. Nous avons entendu soutenir qu'il y suivait à la piste et de ville en ville une jeune comtesse mignonne et rose, dont les coquetteries l'avaient enflammé.

Ce fait est complétement inexact.

Lamartine repassa les Alpes, entraîné par sa nature rêveuse, et renonçant aux folles distractions du monde qui lui avaient fait un instant oublier ses souvenirs.

Il voulait aller pleurer sur la tombe de

sa douce Graziella, il voulait demander pardon à sa mémoire.

Près des lieux où il l'avait connue, sous les orangers en fleurs qui abritaient leurs amours, dans les anses solitaires où le flot les berçait ensemble, il composa une partie du premier volume des *Méditations*, sublimes et mélancoliques élégies, dictées par ses regrets et sa douleur.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Jamais aucun poëte n'a porté plus loin que Lamartine la douceur du rhythme et la pureté des accords.

Souvent l'idée chez lui n'a pas des contours bien nets ; elle voltige dans le vague, elle se perd dans un lointain vaporeux où l'on s'efforce vainement de la suivre. Mais, si le fonds manque de solidité et de richesse, la forme est toujours éblouissante. Le lecteur s'enivre d'harmonie et se laisse bercer doucement par les cadences sonores.

Comme Victor Hugo, l'auteur des *Méditations* n'a pas cette force suprême, ce nerf résolu, cette tenaille ardente de l'hémistiche qui tient le vers sur l'enclume, le façonne et le trempe énergiquement.

Flûte mélodieuse, Lamartine charme et parfois endort.

Clairon aux notes de cuivre, Hugo réveille, électrise et sonne le boute-selle, pour enfourcher Pégase au bord de l'Hippocrène.

Lamartine est un fleuve majestueux, qui coule paisiblement entre ses rives bordées d'un éternel ombrage ; Hugo est la cataracte rugissante, le torrent écumeux qui entraîne tout à sa suite au large sein des mers.

L'un est un cygne, l'autre est un aigle.

Hugo a la puissance du génie ; Lamartine a le calme, la grâce et la beauté du talent.

Sur les bords du golfe de Naples, notre jeune poëte apprit l'envahissement de la

France par les troupes alliées et le rétablissement de la dynastie des Bourbons. Il commanda des chevaux de poste, accourut à Paris et sollicita du service, à la plus grande joie de son vieux père, toujours fidèle à Bellone, et qui traitait cavalièrement les Muses de bégueules, pensant dégoûter son fils de leur culte.

Mais nous soupçonnons Lamartine de n'être entré aux gardes du corps que pour fléchir les rigueurs de la bourse paternelle.

Aux Cent-Jours, il jeta l'épée, et ne voulut plus la reprendre quand Louis XVIII regagna les Tuileries en traversant le champ muet et désolé de Waterloo.

Lamartine avait alors un amour sérieux et profond.

Ce n'était plus ce pâle adolescent qui restait froid devant les angoisses d'une âme passionnée. Il comprenait toutes les ivresses, tous les délires; mais il était écrit que le deuil impitoyable vengerait sur les joies présentes l'ignorance dédaigneuse et l'ingratitude involontaire du passé. La mort prit Elvire entre les bras du poëte et l'emporta dans la tombe où Graziella dormait depuis cinq ans.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix ;

« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance;
Emportez-les, mon fils! »

Le Lamartine chrétien date de cette époque.

Après une maladie grave, causée par la perte douloureuse qu'il avait faite, il brûla toutes ses poésies profanes et conserva seulement celles qui étaient empreintes du cachet de la foi.

Ses premières *Méditations* parurent en 1820[1].

Jamais le siècle n'avait été plus à la prose. Les plats versificateurs et les sots fabricants d'idylles de l'Empire avaient donné des nausées au public.

[1] Lamartine fut deux années entières sans trouver d'éditeur. Enfin un libraire, appelé Nicolle, se décida, par grâce, à publier le manuscrit du poëte. Il fit fortune.

On croyait la poésie morte.

Quand on la vit reparaître avec sa brillante auréole, quand les sons d'une autre harpe éolienne se firent entendre, un cri d'admiration retentit d'un bout de la France à l'autre. On salua le poëte comme un nouveau rédempteur, qui, la croix en main, brisait l'idole du matérialisme et détrônait Voltaire.

Chose étrange, dont personne alors ne put se rendre compte, Lamartine profita de ce magnifique succès pour mettre le pied dans la carrière de la diplomatie.

De nos jours, il semble vraiment que les poëtes prennent à tâche de se déconsidérer aux yeux de leurs admirateurs par une persistance incompréhensible à descendre de leur trône de gloire et à se

perdre dans l'ornière politique. On a beau leur crier gare! et les prévenir qu'il n'appartient pas au Dante de se faire disciple de Malthus et de Machiavel, ils se montrent sourds à toutes les représentations, marchent droit au casse-cou, s'y heurtent en vrais aveugles, font la culbute, et se relèvent sans leur couronne de lauriers.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Il fut permis tout d'abord à Lamartine de croire que la politique n'étoufferait pas son génie.

En moins de deux ans, l'éditeur des *Méditations* vendit ce livre à quarante-cinq mille exemplaires. Chacun lisait avec enthousiasme le *Lac*, la *Prière*, l'*Immortalité*, le *Chrétien mourant*, le *Soir*,

l'*Automne*, et vingt autres chefs-d'œuvre, parmi lesquels il ne faut pas oublier de mentionner cette magnifique *Ode à Byron*, de laquelle Châteaubriand disait :

« — Cela vaut mieux que tout mon *Génie du Christianisme.* »

Écoutons le prélude de ce combat sublime, où le poëte de la foi lutte corps à corps avec le poëte du doute et du désespoir :

La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage :
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,

Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!

Ce premier volume de poésie n'avait pas été signé, et pourtant toute l'Europe connut le nom de Lamartine.

Avec le succès le ciel lui accorda le bonheur.

Une autre Elvire, une blonde et gracieuse fille d'Albion, qu'il avait déjà rencontrée aux eaux d'Aix, lui apparut de nouveau sous le ciel de Florence.

Le poëte venait d'être envoyé en Toscane comme attaché d'ambassade.

Deux mois après, il épousait la char-

mante Anglaise. Éprise de la gloire de Lamartine, elle lui donna son cœur et une dot splendide.

En 1823 parut le second volume des *Méditations*[1]. Il eut tout le retentissement du premier. On trouva seulement que le royalisme du poëte aurait dû se montrer plus généreux et ne pas récriminer sur la tombe du martyr de Sainte-Hélène.

L'*Ode à Bonaparte* et le *Chant du Sacre* décidèrent le gouvernement à offrir la croix à M. de Lamartine.

A cette époque, un de ses oncles mou-

[1] Ce volume contient, comme pièces éminemment remarquables : *Sapho*, le *Poëte mourant*, l'*Esprit de Dieu*, *Bonaparte*, les *Etoiles*, une *Nuit à Rome*, le *Crucifix* et le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*.

rut et l'institua son légataire universel. Il eut, dès lors, une fortune considérable, dont il dépensa les revenus en prince, soit à Londres, soit à Naples, où il fut envoyé successivement comme secrétaire d'ambassade. Bientôt il obtint de monter un échelon de plus, et retourna en Toscane avec le titre de chargé d'affaires.

Ici nous nous arrêterons pour étudier un peu notre personnage.

Le moment est venu de tracer sa silhouette, au physique comme au moral.

M. de Lamartine est beau; son front a un cachet de noblesse inouïe. Dans son regard on remarque tout à la fois de la dignité, de la douceur et de l'orgueil.

Gâté par les cajoleries du monde, il pose continuellement comme posait

Louis XIV, mais sans être aussi roide dans ses allures; il sait joindre une grâce exquise à son grand air. Pensant qu'on l'admire sans cesse, il se rengorge avec la plus parfaite conviction de son mérite et une bonne foi merveilleuse.

Un soir qu'il avait daigné lire quelques strophes dans un cercle, la maîtresse de la maison dit à une de ses amies :

— Tu viens de voir et d'entendre l'illustre poëte. L'as-tu bien examiné?

— Oui.

— Comment le trouves-tu?

— Je trouve qu'il ressemble à un paon.

— Qu'oses-tu dire?

— Ma chère. le paon est un oiseau qui

a de fort vilains pieds [1], qui chante mal et qui fait la roue : M. de Lamartine chante bien, voilà toute la différence.

Tout le monde ne juge pas avec autant de sévérité notre poëte. Nous avons entendu quelqu'un lui dire un jour : « Vous étiez né pour être roi. »

Effectivement, son imperturbable majesté, son amour de la représentation, son

[1] L'auteur des *Harmonies* a des pieds dans le genre de ceux de M. Dupin, et il se chausse aussi mal que lui. Ayant commandé son portrait à Couture, il le lui laissa pour compte, après avoir vu ses souliers trop exactement rendus sur la toile. Mieux inspiré que le peintre, Adam Salomon, sculpteur juif, auteur du médaillon de Charlotte Corday, a fait une statuette de Lamartine avec des pieds imperceptibles : aussi l'original daigne-t il quelquefois venir poser dans son atelier. Ces jours-là, vingt personnes entrent, par le plus grand des hasards, et Salomon leur présente son illustre ami Lamartine.

goût pour la flatterie, sa manière large et généreuse de jeter l'or par la fenêtre, son courage que rien n'étonne, et surtout le sourire triomphant avec lequel il accueille les dames, en eussent fait un monarque accompli.

Un de nos plus spirituels feuilletonistes a dit de Lamartine :

« C'est un sultan qui n'a point de mouchoir. »

Il paraît que le mot ne manque pas d'une certaine justesse. Avec de grandes prétentions à régner sur les cœurs, et tout en se vantant de recevoir des lettres de femmes des quatre parties du monde, le poëte n'abuse jamais de ses conquêtes : il craint le tête-à-tête, sans doute au point

de vue de sa dignité, qu'il veut conserver toujours [1].

Quand un sentiment d'admiration perce dans la contenance de ceux qui lui sont présentés, il conçoit pour eux une haute estime, et le contraire a lieu quand on s'avise de ne pas tomber des nues à son aspect.

— Recommanderez-vous au ministre le jeune homme qui vous a donné hier une lettre de ma part? lui demandait un de ses intimes.

— Non, vraiment, répondit l'auteur des *Méditations ;* c'est un garçon sans

[1] De méchantes langues vont plus loin : « C'est, disent-elles, un autre Platon qui fait de l'esprit avec Aspasie, mais qui ne peuple pas la république. »

avenir : il n'a pas été ému en ma présence.

Très-friand de popularité, Lamartine ouvre ses salons au premier venu. Quand il sort en équipage, il offre ses chevaux et sa voiture à des gens qu'il connaît à peine, et continue sa route à pied, le tout pour se faire des admirateurs et des amis.

Dans le cours de son existence littéraire, il a reçu plus de quatre-vingt mille lettres de félicitations, auxquelles il se gardait bien de ne pas répondre. Tous les élèves de seconde et de rhétorique lui ont envoyé des vers. Chacun d'eux peut montrer un autographe analogue à celui-ci:

« Monsieur,

« Vous êtes plus poëte que moi. Tra-

vaillez avec courage; cultivez votre beau talent, et comptez sur la gloire.

« LAMARTINE. »

Avide de louanges, il les accepte comme on les lui donne et les rend avec usure [1]. On peut lui brûler intrépidement sous le nez tous les parfums de l'Arabie, sans qu'il se plaigne d'avoir mal au cerveau.

Mais, en laissant de côté ces petits ridicules, fort pardonnables après tout, on remarque chez notre poëte les qualités les plus précieuses; il est doué des plus riches dons du cœur. Jamais un malheureux n'a frappé à sa porte sans être secouru,

1 Il a poussé l'abus de cette réciprocité de l'éloge jusqu'à comparer à *Horace* M. Adolphe Dumas, qui lui avait adressé une épître en vers.

Tous ses honoraires, comme membre du gouvernement provisoire, ont été distribués aux écrivains pauvres, sans demande de leur part, et avec des lettres charmantes qui doublaient le prix du bienfait.

Lamartine est une de ces belles natures chevaleresques des anciens jours, devenues si rares à notre époque.

Souvent, dans ses excursions lointaines, il a vu la mort en face sans pâlir, et plus d'une fois il a joué sa vie avec tout le calme du vrai courage.

Un matin, à Florence, la porte de son cabinet de travail s'ouvre avec fracas.

— Qui ose entrer ainsi chez moi ? dit le poëte, quittant son siége et regardant avec surprise un militaire de haut grade,

qui s'approche l'œil menaçant et un livre à la main.

— Vous êtes M. de Lamartine ? demande ce visiteur inattendu.

— Oui, monsieur.

— Vous avez écrit le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold?*

— J'en conviens, répondit le poëte. Daignez, je vous prie, m'expliquer le motif....

— Qui m'amène chez vous? Il me semble que ce livre vous l'indique suffisamment Je suis le colonel Pepé, frère du général de ce nom. L'Italie est ma terre natale; or vous avez insulté l'Italie.

— Mais, monsieur....

— Peut-être ne vous souvenez-vous plus du passage? il faut aider votre mémoire.

Ouvrant alors son volume, le colonel lut à haute voix :

« Terre où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sous un sol vieilli les hommes naissent vieux... »

— Apprenez que je suis jeune et que j'ai du sang chaud dans les veines ! dit avec fougue le lecteur en s'interrompant. Mais permettez, j'achève :

« Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre... »

Corbleu ! mon épée vous prouvera le contraire, et nous allons nous battre à l'instant même, au grand jour, si vous n'effacez pas de votre œuvre ces vers ignominieux.

— Pardon ! dit Lamartine avec calme :

je cède quelquefois à une prière ; à une menace, jamais.

— Fort bien ! Voilà de la poésie qui vous mènera loin. Mais écoutez, ce n'est pas tout :

« Adieu ! pleure ta chute en vantant tes héros !
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine. . »

Sangue di Cristo ! vous allez m'enlever cette poussière-là , monsieur !

— Non , dit le poëte. Vous essayez d'employer avec moi l'intimidation, vous tombez mal. Je ne ferai point de ratures à mon œuvre. Du reste, je suis à vos ordres.

— Partons ! cria le colonel.

— Volontiers, dit Lamartine.

Ils se battirent au fond du jardin même de l'ambassade, et l'auteur du *Pèlerinage d'Harold* reçut une grave blessure.

Six semaines durant, il fut entre la vie et la mort.

Tout Florence blâma le brutal patriote qui avait failli tuer le plus aimable des poëtes pour une antithèse. On alla s'inscrire chez Lamartine, on prenait d'heure en heure le bulletin de sa santé, le jour de sa guérison fut un jour d'allégresse.

Les dames italiennes aiment les fêtes et le plaisir : elles eussent regretté vivement les soirées quasi-royales du chargé d'affaires de France.

Au milieu de ses travaux diplomatiques, Lamartine continuait de se livrer à la poésie. Son talent grandissait, bercé par d'u-

niversels éloges. De retour à Paris, il publia, au mois de mai 1829, les *Harmonies poétiques et religieuses*, livre sublime qui le fit entrer à l'Académie en triomphateur [1].

Nous ne citerons pas la quantité de chefs-d'œuvre que les *Harmonies* contiennent. Les vers du poëte spiritualiste sont dans toutes les mémoires ; ils renferment des consolations et de pieux accents pour tous les âges.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux ;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère ;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

[1] 1830.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

. . . .

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

On parlait d'envoyer, à cette époque, un ministre plénipotentiaire en Grèce. Le gouvernement se décidait à confier à La-

martine ces hautes fonctions, lorsque tout à coup la Révolution de juillet éclata.

Notre poëte fut terrassé.

La vieille couronne de Charlemagne et de saint Louis tombait encore une fois dans les ruisseaux fangeux de l'émeute ; le peuple la ramassait pour l'offrir à Louis-Philippe, qui la prit telle quelle, et ne l'essuya pas.

Au lieu de partir pour la Grèce, Lamartine alla bouder sous les ombrages de Saint-Point, noble manoir féodal qu'il devait à l'héritage de son oncle.

Mais bientôt il se fatigua de sa retraite. La gloire des lettres était loin de lui suffire. N'être pour son pays qu'un grand poëte, c'est triste !

Les succès de M. Guizot empêchaient Lamartine de dormir.

Écoutons ce qu'il écrivait alors :

« Le passé n'est plus qu'un rêve ; il ne faut pas le pleurer inutilement, il ne faut pas prendre sa part d'une faute que l'on n'a point commise ; il faut rentrer dans les rangs des citoyens, penser, parler, agir, combattre avec la famille des familles, avec le pays ! »

Impossible de faire une avance plus directe au nouveau pouvoir.

Mais les électeurs de Toulon et de Dunkerque s'obstinèrent à ne point comprendre tout l'à-propos de ce revirement. Ils eurent l'indélicatesse de refuser leurs votes

à M. de Lamartine, bien qu'il les eût demandés avec beaucoup de grâce.

La *Némésis*, rédigée par Méry et Barthélemy, fouetta rudement le poëte.

Celui-ci, pour répondre, se plaça, comme un aigle outragé, au plus haut sommet d'un nuage, oubliant qu'il se trouvait à terre, près d'une urne électorale, quand il avait reçu des coups de verge.

Humilié de ne pas entrer à la Chambre, M. de Lamartine résolut de priver son ingrate patrie de sa présence.

Il s'embarqua bientôt à Marseille avec sa femme et sa fille Julia, monté sur un navire qui lui appartenait et dont l'équipage était à ses ordres.

Si la politique perdit à ce départ, les lettres y gagnèrent un beau livre [1].

Lamartine, comme on dit vulgairement, faisait contre fortune bon cœur, et sacrifiait provisoirement à sa muse toutes ses prétentions parlementaires.

« Je brûlais, dit-il, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait ; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif ; ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre ; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Je rêvais un voyage en Orient comme un grand acte de ma vie intérieure ; je con-

[1] Le *Voyage en Orient*.

struisais éternellement dans ma pensée une vaste épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale. Il me semblait que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses, devaient trouver là leur solution et leur apaisement. »

A la bonne heure !

Nous retrouvons notre poëte tel que nous aimons à le voir, tel qu'il aurait dû rester toujours, s'il eût été conséquent avec lui-même.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie!

Hélas! le démon jaloux de la tribune devait couper les ailes au cygne harmonieux!

Lamartine, au point où nous en sommes, est à l'apogée de sa gloire.

Maintenant il va redescendre et s'égarer dans un labyrinthe. Le *Voyage en Orient* et *Jocelyn* sont les derniers jalons de sa route poétique. Nous le verrons perdre de vue son étoile. Sa première chute sera la *Chute d'un ange*, et les *Recueillements*[1] ne doivent plus être qu'un faible écho des *Méditations* et des *Harmonies*.

Ne croyez pas qu'en Orient il s'occupa

[1] « Une révolution, dit Sainte-Beuve, s'opère ici chez M. de Lamartine. Il veut prendre dans son rhythme le trot de Victor Hugo, ce qui ne lui va pas. M. Hugo rachète ses duretés de détail par des beautés qui, jusqu'à un certain point, les supportent et s'en accommodent. Le vers de M. de Lamartine était comme un beau flot du golfe de Baïa : il le brise, il le saccade, il le fait trotter aujourd'hui comme le cheval bardé d'un baron du moyen âge. » Dans les *Recueillements*, le même critique signale une pièce de vers dont le titre de mauvais goût : *A une jeune Fille qui me demandait de mes cheveux*, rappelle assez disgracieusement pour le poëte un vaudeville burlesque du théâtre du Palais-Royal.

de ce vaste poëme dont il nous a solennellement parlé tout à l'heure.

D'Athènes et de Jérusalem il entretenait avec les électeurs de Dunkerque une correspondance active. Il rêvait le palais Bourbon sur la rive du Jourdain, et le portefeuille des affaires étrangères sous les murs de Jéricho.

Son plus grand désespoir était de penser que la France avait des illustrations politiques, et que lui Lamartine n'était pas au nombre de ces illustrations.

Dans ce *Voyage d'Orient,* raconté par lui-même, nous signalons un curieux épisode.

C'est la visite du poëte à lady Esther Stanhope, nièce de William Pitt, sorte de folle illuminée, riche à millions, qui, après

avoir passé la plus grande partie de sa jeunesse à courir d'un bout du continent à l'autre, avait fini par aller vagabonder en Syrie, où l'on affirme que les tribus arabes, émerveillées de sa magnificence, la proclamèrent, un beau jour, reine de Palmyre.

Notre voyageur la trouva dans une espèce de château fort, aux gigantesques remparts, qu'elle avait fait construire au milieu des solitudes du Liban.

Lady Stanhope ne croyait pas au Christ, mais elle croyait à l'astrologie.

— Vous êtes né, dit-elle à Lamartine, sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues. C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme.

Vous êtes un de ces hommes de désir et de volonté dont il a besoin comme d'instruments pour les œuvres merveilleuses qu'il doit accomplir. Bientôt vous retournerez en Europe. L'Europe est finie ; la France seule a une grande mission, vous y participerez.

Avec les idées qui germaient déjà dans le cerveau du poëte, il en fallait beaucoup moins pour l'emporter sur les hauteurs les plus étourdissantes de l'ambition.

Il quitta l'Anglaise astrologue, parfaitement convaincu qu'il était un homme providentiel et que les destins de la France devenaient inséparables de ses propres destins.

Hélas ! la reine de Palmyre, la sorcière des Druzes, n'avait pas lu dans les étoiles

que Julia, cette fille bien-aimée du poëte, son unique enfant, sa fierté, sa joie, son amour, était attaquée d'une maladie mortelle, au moment même où il s'enivrait de si magnifiques prédictions !

Il l'avait laissée à Beyrouth, sous la garde de sa mère, et il la retrouva agonisante en revenant de Syrie.

. . . .

Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure ;
L'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure :
Elle m'attendait pour mourir !

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errants une éternelle fête ;
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil.

C'était plus : de ma mère, hélas ! c'était l'image ;
Son regard par ses yeux semblait me revenir ;

Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage;
Sa voix était l'écho de six ans de bonheur,
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur.

Marseille, qui avait vu partir Julia pleine de santé, de force et de jeunesse, la vit revenir couchée dans un cercueil.

Pendant l'absence de Lamartine, le collége électoral de Dunkerque, travaillé par de chaleureux amis, s'était enfin décidé à confier au poëte un mandat législatif.

Ici devrait se terminer notre tâche.

Rien n'est plus affligeant et plus pénible, pour les hommes restés fidèles à la religion de l'art, que la nécessité où ils se trouvent parfois, grâce aux folies et aux variations humaines, de descendre une

idole de son piédestal et de lui refuser l'encens qu'ils avaient brûlé devant son autel.

On eut beau dire à M. de Lamartine : « Restez poëte ! » il haussa les épaules et répondit :

« — Vous n'y songez pas. La poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus court des actes de la pensée, et celui qui dérobe le moins de temps au travail. Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul dans les routes solitaires des bois. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvements du cœur et de la vie. Voilà tout. »

O poëte! poëte! est-ce bien toi qui tiens ce langage?

Ainsi donc, cet enthousiasme que tu as jeté dans nos cœurs, ces inspirations sublimes avec lesquelles tu échauffais nos âmes, ces chants merveilleux que nous écoutions comme un écho du ciel, tout cela tu le dédaignes, tu le foules aux pieds, tu ris de notre admiration naïve ! La poésie pour toi n'était pas un sacerdoce, un culte ; c'était un passe-temps, une distraction, une manière d'occuper tes loisirs ; elle te marquait le pas, elle te donnait la cadence pour mieux avancer sur la route politique ?

Profanation !

Le jour où tu as traité ta Muse avec cette légèreté coupable, elle s'est envolée pour ne plus revenir.

Tu as souffleté sur les deux joues cette

noble fille du Pinde, tu l'as chassée honteusement, et tu as mis à sa place une Gorgone échevelée, qui t'a pris, pauvre cygne, entre ses mains sèches, et a pour jamais tordu le cou à ton génie.

Sans doute (nous le disons bien haut), tu restes un prosateur de mérite, un honnête homme, un citoyen recommandable, un patriote consciencieux, même dans les plus grands écarts; mais tu n'es plus un poëte.

Le Lamartine que nous applaudissions dans notre jeunesse, le chantre d'Elvire, le noble talent dont nous avons salué les triomphes n'existe plus.

C'est d'un autre Lamartine que nous allons achever l'histoire.

A la place du poëte sublime, on trouvera l'orateur nuageux, le déclamateur sonore et vide, l'homme de parti sans horizon, sans boussole, entraîné par toutes les vagues, se heurtant à tous les écueils. A la place du chrétien, nous verrons le philosophe inquiet, irrésolu, frappant à la porte de tous les systèmes, partageant tous les doutes, entrant aujourd'hui dans les idées de l'un, demain dans celles de l'autre, tâtonnant, pataugeant, ne voyant plus clair, et n'ayant pas le courage de remonter cette échelle radieuse d'où il est volontairement descendu.

A quelle cause devons-nous attribuer la décadence d'un esprit si noble et si élevé?

Comme tous les anges de lumière, Lamartine s'est perdu par l'orgueil.

Voyant resplendir à côté de lui ces météores qui traversent les révolutions, il s'est mis à ambitionner leur éclat trompeur ; il a voulu se précipiter à leur suite, et n'a pas compris qu'il allait droit aux ténèbres.

Comme l'enfant auquel on montre un feu follet dansant au-dessus des roseaux, il s'est hâté de courir après la flamme fugitive et s'est embourbé dans le marécage.

Le député de Dunkerque n'eut d'abord aucun succès à la Chambre.

Quand on a contracté l'habitude de voyager dans les nues et de fréquenter les anges, on est fort mal à l'aise ici-bas avec les hommes. Ils vous appellent rêveur, ils se moquent de vos paroles creuses, ils vous

traitent de cymbale retentissante, de séraphin parlementaire, et vous renvoient au troisième ciel.

M de Lamartine jura qu'il n'y retournerait plus.

Les cieux, pensait-il, sont probablement fort bien organisés ; mon devoir est d'organiser la terre. Je veux y ramener les joies de l'Éden.

Et le voilà remuant tous les systèmes, caressant toutes les théories, fouillant dans toutes les doctrines.

Il se compose un bagage bizarre, une opinon bariolée. Tour à tour il devient humanitaire avec l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, et industrialiste avec Saint-Simon ; il se rapproche même de l'école so-

ciétaire, étudie les *groupes*, les *attractions*, les *phalanges*, tout cela de la meilleure foi du monde, avec une confiance et une vanité d'enfant, persuadé que lady Stanhope a lu son avenir au grand livre des astres et que Dieu le destine à opérer dans les sociétés modernes une réforme éclatante.

Sa renommée, sa haute position de fortune, le rendent propre à devenir chef de parti.

Bientôt le radicalisme le range sous sa bannière. On lui prodigue la flatterie, on excite toutes les fibres de son amour-propre.

Ses nouveaux amis sont pauvres, il faut les abriter de son opulent manteau ; mais

à force d'en donner une part à chacun, il n'en reste plus pour lui.

Notre Saint-Martin politique se trouve dépouillé.

Lors de ses ambassades, M. de Lamartine dépensait déjà beaucoup plus que ses revenus ; le voyage en Orient lui avait coûté près d'un demi-million. Ne retranchant rien à sa magnificence, il voyait sa fortune décroître rapidement, et la vente de ses livres était loin de combler le déficit.

Sous sa noble main, creuset où se fondait l'or, des mains étrangères s'ouvraient sans cesse.

Lamartine donnait, donnait toujours.

Quand sa bourse était vide, il empruntait.

« Je meurs de faim, » lui écrivit laconiquement un personnage très-connu.

Lamartine répondit aussitôt :

« J'ai cinq cents francs, les voici : pardonnez-moi de faire si peu. Tout à vous de cœur. »

— Ah! si j'étais riche, mais véritablement riche, seulement pour un jour! s'écriait Lassailly, ce bohème du bon Dieu, qui vivait au hasard et sans toit, comme les oiseaux des champs.

— Riche? lui demanda Lamartine, combien vous faut-il pour l'être?

— Cinq louis.

Il lui en donna cinquante.

Aussitôt notre bohème d'acheter souliers vernis, chapeau lustré, gants beurre frais, manchettes fines, et point de chemise. Il déjeune au café de Paris, dine chez Véfour, fume les plus délicieux cigares et se permet, pendant toute une semaine, une existence parfumée de joie et d'amour.

Arsène Houssaye, qui était au courant de l'anecdote, le vit passer dans une calèche à deux chevaux, et s'écria :

— Voilà les mille francs de Lamartine qui sont bien heureux !

Ces générosités folles et imprévoyantes réduisirent plus d'une fois notre poëte aux expédients. Son coffre une fois à sec, il était

obligé de puiser dans celui des libraires, et ceux-ci l'ont cru souvent un homme avide.

Mon Dieu, non! c'était un écrivain ruiné [1].

Quant à cette fameuse histoire de lettres, commencée en Angleterre et terminée aux Tuileries, nous ignorons jusqu'à quel point les détails en sont authentiques.

— Si l'on ne fait pas droit à ma requête, aurait dit M. de Lamartine, je publie les *Girondins*.

[1] Son éditeur dit à qui veut l'entendre : « Quand je publie un livre de Lamartine, le public seul y gagne; moi, j'y perds toujours. Il sait si bien me parler de ses chevaux, de ses serviteurs et de ses pauvres, qu'il me tire le double de ce que je voulais lui donner. »

Or la royauté de Juillet n'était pas prêteuse.

Elle avait, chacun le sait, une grande famille. Cette année-là précisément les récoltes avaient manqué par toute la France, le blé était cher. Avant de songer aux autres il faut songer à ses proches.

Louis-Philippe fit la sourde oreille, et les *Girondins* parurent.

Au point de vue littéraire, ce livre a un grand mérite peut-être ; mais, au point de vue de l'humanité, c'est une mauvaise action.

Si quelqu'un devait essayer de réhabiliter les hommes de la Terreur, ce quelqu'un-là ne devait pas être M. de Lamartine.

Jamais son encre, pas plus que celle de M. Thiers, n'effacera les taches de sang.

Pour avoir été trop économe, Louis-Philippe ne tarda à voir la République passer sournoisement la tête sous son trône. Il jeta des cris d'épouvante et appela M. Guizot ; mais il était trop tard.

Ni le ministre ni le roi n'avaient éventé cette mine souterraine.

La culbute eut lieu.

M. de Lamartine se trouva tout naturellement porté sur le pavois.

A force de prononcer des discours à la Chambre, il avait fini par acquérir beaucoup des qualités de l'orateur. Sa belle tête fièrement relevée, son geste digne et sobre, donnaient à son débit quelque chose de

solennel et d'irrésistible. On finissait par oublier son défaut de logique, ses argumentations incohérentes, et l'on se laissait entraîner au charme de cette phrase mélodieuse, qui murmurait en prose des réminiscences de poëte.

Quand les collègues de Lamartine le voyaient se diriger vers la tribune, ils se disaient tout bas :

— Bon ! nous allons avoir de la musique !

Toute l'histoire du rôle que joua notre héros en 1848 est contenue dans ce mot.

Il avait travaillé quinze ans pour changer sa lyre contre un bâton de législateur, et, au bout du compte, c'était toujours la lyre qui lui restait entre les mains.

Dieu le permit ainsi, peut-être, pour sauver la France.

Quand les hordes populaires envahissaient les salons de l'Hôtel de Ville, furieuses, échevelées, rugissantes, Lamartine se montrait avec son œil majestueux, son front paisible.

Il ouvrait la bouche, tout se calmait.

— Nous allons avoir de la musique ! disait le peuple.

Absolument comme les députés à la Chambre.

Le jour du drapeau rouge, néanmoins, ce ne fut pas la lyre qui résonna seule ; il fallut que Lamartine fît appel aux plus énergiques élans de son courage.

En face du lion révolutionnaire qui préparait ses griffes et voulait boire du sang,

l'orateur ne donna pas un signe de crainte ou de faiblesse. Il étendit sa main puissante, mata le monstre et le força de ramper à ses genoux [1].

Voyant qu'il s'était, jusqu'à ce jour, ligué avec des incendiaires, M. de Lamartine se faisait pompier.

Un moment il put se croire l'arbitre des destinées de l'Europe ; la sorcière des Druzes faillit avoir raison.

Mais, pour organiser, il faut quelque chose de plus que de l'éloquence et du courage.

Lamartine garda son rôle d'Orphée poli-

[1] On connaît la phrase historique : « Citoyens, le drapeau rouge, que vous nous apportez, n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie ! »

tique, et n'en put remplir un autre. Ses collègues le chargeaient de recevoir toutes les députations, de prononcer tous les discours.

Un matin, on annonce que les délégués du *Grand Orient*[1] approchent de l'Hôtel de Ville, au nombre de plus de deux cents hommes.

Pour recevoir cette multitude, il y avait là quatre membres du gouvernement provisoire, Lamartine, Ledru-Rollin, Armand Marrast et Crémieux.

— Ah! ma foi, dit l'auteur de *Jocelyn*, ceci ne me regarde plus. Je ne saurais, en vérité, quoi leur dire. De ma vie je n'ai été franc-maçon.

[1] Loge centrale des francs-maçons.

— Ni moi ! fit Ledru-Rollin.

— Ni moi ! se hâta d'ajouter Marrast.

— J'avoue, dit Crémieux, que je fais partie de l'ordre ; mais j'ai la gorge prise par un rhume abominable. Impossible de prononcer un mot. Je me sauve !

— Et moi aussi ! dirent ensemble les deux autres.

Ils laissèrent Lamartine, qui ne pouvait plus s'esquiver : la députation entrait.

Notre malheureux provisoire ne savait comment sortir d'embarras ; il contemplait tous ces hommes d'un œil effaré, cherchant une phrase dans sa cervelle, et ne trouvant rien.

Tout à coup ses yeux rencontrent la bannière de la députation.

Il respire, son discours est là.

— Soyez les bienvenus, citoyens! s'écrie-t-il. J'aperçois votre noble drapeau, et je vous reconnais pour frères. La devise qu'il porte est la devise de la France, c'est la mienne, c'est la nôtre à tous : *Liberté, égalité, fraternité !* Je suis franc-maçon ! j'ai toujours été franc-maçon ! je serai franc-maçon jusqu'à la mort !...

Pendant trois quarts d'heure il broda des périodes sur ce thème au milieu d'applaudissements frénétiques.

Et voilà ce qu'on appelle l'éloquence.

Un autre jour, ses collègues le prirent

dans un guet-apens semblable, mais dont il sortit avec moins de bonheur. Il s'agissait de remercier les piqueuses de bottines et les cardeuses de matelas, qui venaient apporter leur offrande à la patrie.

Lamartine regarda cette troupe enjuponnée : pas un visage présentable.

C'était la députation de la laideur.

Il ne pouvait parler ni de charmes, ni de beaux yeux, ni de blanches mains. De quoi parla-t-il ? Jamais il n'a pu se le rappeler lui-même. Sa harangue faite, il suait à grosses gouttes.

O l'ambition ! ô l'amour du pouvoir ! ô la tarentule politique !

Ils en ont tous été mordus.

Rentré dans ses magnifiques salons de la rue de l'Université, Lamartine se consolait des ennuis de l'Hôtel de Ville en recevant les hommages de ses flatteurs.

Ce fut là qu'une des plus jolies femmes de Paris voulut, un soir, baiser son illustre main, et s'écria :

— Franklin disait à Voltaire *Dieu et Liberté ;* moi, je dis *Dieu et Lamartine !* »

Et le cercle d'applaudir.

Un autre soir, un courtisan moins adroit insinua au maître de la maison que, selon toute évidence, il allait être nommé président de la république.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit froidement Lamartine. Le titre dont vous

parlez appartient à Victor Hugo. Moi, je serai président de la république universelle.

. Quarante personnes ont entendu cette réponse.

Niez donc à présent les morsures de la tarentule.

Hélas ! le rêve a été court, et le réveil bien triste ! Les oiseaux de la prospérité s'envolent quand le malheur se montre[1].

[1] Le chef du gouvernement provisoire n'a pas revu, depuis sa chute, un seul de ses flatteurs. Personne ne l'a consolé, personne ne lui a tendu la main. Pendant un mois, on put remarquer, chez un brocanteur de la rue de la Madeleine, un portrait de Lamartine, peint par Lawrence. Ce fut un homme de lettres qui l'acheta, fatigué de voir l'ingratitude bourgeoise le laisser exposé à la honte du bric-à-brac.

Aujourd'hui Lamartine n'a plus son hôtel, sa cour est dispersée.

Près de lui la ruine est venue s'asseoir.

Toujours courageux, il la chasse par le travail ; mais elle revient sans cesse avec le noir cortége des huissiers et lui montre un gouffre, où il jette volume sur volume, sac d'or sur sac d'or, sans pouvoir le combler. Les innombrables livraisons du *Conseiller du Peuple*, l'*Histoire de la Restauration*, *Raphaël*, *Geneviève*, *Toussaint-Louverture*, les *Constituants*[1],

[1] M. de Lamartine écrit l'histoire aussi vite que s'il l'inventait. Il sait presque tout sans avoir jamais rien appris, et ce qu'il ne sait pas, il le devine. « C'est un ignorant, dit Sainte-Beuve, qui ne sait que son âme. » Sa facilité de travail est prodigieuse. Un directeur de

vingt ouvrages sont engloutis, et l'écrivain travaille toujours.

Il travaille, à soixante-quatre ans, quand il devrait se reposer dans sa gloire.

Il travaille pour empêcher des créanciers avides de lui arracher, pièce de terre par pièce de terre, muraille par muraille, ombrage par ombrage, ce vieux manoir de Saint-Point, où dorment ses aïeux, et qu'il conserve religieusement, à tout prix, malgré le timbre et les hypothèques.

Tous les ans il y passe l'automne avec madame de Lamartine, l'ange de son foyer, la consolation de son déclin[1].

journal vint lui demander un extrait des *Girondins*. L'auteur n'avait rien de prêt : il écrivit trois colonnes en une demi-heure, tout en causant avec le personnage qui lui rendait visite.

[1] « Au château de Saint-Point, dit M. Arsène Hous-

Elle a toujours été aussi bonne, aussi généreuse, aussi grande que lui.

Dargaud, leur ami fidèle, impatienté de la voir éternellement complice de la dépense, entra, un matin, tout en colère, dans le modeste pavillon qu'ils occupent aujourd'hui rue de la Ville-l'Évêque[1], et s'écria :

— Qu'on me donne toutes les clefs ! Je m'installe ici ; je serai le factotum l'in-

saye dans un de ses derniers livres, Lamartine se lève comme les oiseaux, travaille comme les laboureurs et se couche avec le soleil. Il mène la vie d'un patriarche, qui, au lieu de tracer ses sillons sur la terre, les trace sur le papier. »

[1] En sortant du logis actuel de Lamartine, et en se rappelant son habitation première, on éprouve un serrement de cœur, et l'on se demande s'il doit finir comme les autres poëtes commencent, par le grenier.

tendant. C'est moi qui tiendrai la bourse à l'avenir.

Pauvre Dargaud ! quelle tâche il s'imposait !

Une dame de charité de la Madeleine vint, le lendemain, quêter pour les pauvres.

Le factotum, la clef du secrétaire en poche, avait cru pouvoir s'absenter sans crainte.

Madame de Lamartine ordonna au valet de chambre de forcer la serrure. Elle prit huit cents francs qui restaient en billets de banque, les plia délicatement de sa blanche main et les glissa dans la tirelire de la quêteuse.

Son mari la regarda faire en souriant et en caressant ses charmantes levrettes.

Quand Dargaud rentra, il n'y avait plus de quoi dîner.

On ne se corrige pas de la bienfaisance.

Mais Dieu veille sur les âmes d'élite, et le bruit a couru, ces derniers jours, qu'un message, envoi d'une main mystérieuse, avait été remis inopinément à M. de Lamartine. Brisant l'enveloppe, il aurait trouvé, dit-on, sous cet heureux pli, vingt cinq mille livres de rente, payables au porteur.

Si le fait est véritable, bénie soit la providence anonyme qui vient noblement et saintement au secours du poëte !

Nous la remercions pour les lettres, nous la remercions pour la France.

Car, si M. de Lamartine a eu, selon nous, des torts politiques; si nous osons le lui dire en vertu de notre droit d'historien, il n'en est pas moins vrai que ses œuvres nous restent, œuvres sublimes, œuvres éternelles, qui sont la gloire du pays et obtiennent les applaudissements du monde.

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE

La lettre de Lamartine dont nous donnons le *fac-simile* à nos lecteurs prouve combien il soignait cette réputation parlementaire à laquelle il a si malheureusement sacrifié la poésie.

J'ai l'honneur d'envoyer a
Mr Cattori un Exemplaire
ou j'ai noté les corrections, les
sensations et applaudissements ou
ma memoire me les a rappelés
et tels que je les desire
reproduits dans les réimpressions
s'il y en a   tous a lui

Lamartine

EN VENTE :

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.

SOUS PRESSE :

MONTALEMBERT. — INGRES.
PROUDHON. — ROSE CHÉRI. — FRÉDÉRICK LEMAITRE.
AUGUSTINE BROHAN. — EUGÈNE SUE.
ROSSINI. — ALFRED DE VIGNY. — GAVARNI. — FRANCIS WEY.
LOUIS VEUILLOT. — FRANÇOIS ARAGO. — BERRYER.
NOGENT SAINT-LAURENS. — LÉON GOZLAN. — PAUL FÉVAL
ALEXANDRE DUMAS. — LOUIS DESNOYERS.
ODILON BARROT. — SAINTE-BEUVE. — ARSÈNE HOUSSAYE.
PONGERVILLE. — ROTHSCHILD.
LE Dr VÉRON. — ALEXANDRE DUMAS FILS
ALPHONSE KARR. — ETC., ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

12

PIERRE DUPONT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes.

BRUXELLES

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DES JARDINS D'IDALIE, 1

1854

PIERRE DUPONT

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.



PIERRE DUPONT

LES CONTEMPORAINS

PIERRE
DUPONT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

BRUXELLES
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE DES JARDINS-D'IDALIE, 1
1854

PIERRE DUPONT

Béranger ne chante plus. Il laisse la carrière libre, et voici qu'un nouveau poëte, jeune et plein de verve, aspire à son héritage. En France, patrie de la chanson, deux ou trois refrains illustrent un homme et le mènent le plus gaiement du monde à l'immortalité.

Pierre Dupont va donc entrer dans notre galerie, et par droit de conquête et par droit de talent.

C'est une de ces renommées fraîchement écloses, que le public demande à étudier avec nous. Il y a dans sa manière une originalité saisissante, quelque chose d'étrange et de fantasque, uni à une simplicité rare, à un naturel parfait. Comme peintre de genre, il pèche quelquefois par la pureté du dessin ; mais ses couleurs sont toujours vraies, quand il ne s'écarte pas des limites de sa perspective.

Du reste, nous n'en sommes pas encore à l'appréciation de ses œuvres. La notice biographique doit précéder la critique littéraire.

Pierre Dupont est né le 23 avril 1821, à Lyon, sur le quai du Rhône.

Le premier reflet qui vint illuminer ses yeux fut le reflet rougeâtre d'une forge. Sa mère le berça au bruit du marteau sur l'enclume.

Forgerons de père en fils, les aïeux de celui dont nous écrivons l'histoire ne se doutaient pas qu'un de leurs descendants quitterait le noir tablier de cuir et les tenailles rugueuses pour ne limer que le vers, ne marteler que l'hémistiche et ne forger que la rime [1].

Dès son âge le plus tendre, Dupont reçut une secousse terrible.

[1] Le père du chansonnier était natif de Provins. Dans cette ville résident encore beaucoup de membres de la famille de Pierre Dupont.

Jouant avec un autre petit garçon, il le renversa par mégarde du haut d'un marche-pied. La tête de son camarade alla frapper contre l'angle d'un mur.

Le malheureux enfant expira sur le coup.

Pierre fut saisi d'une telle épouvante, qu'il tomba tout aussitôt dans le délire, et resta deux semaines entières entre la vie et la mort.

A peine s'il avait trente-deux mois lors de ce fatal événement. Son enfance fut couverte d'un voile funèbre, et son caractère prit une teinte de mélancolie, que toujours il a conservée par la suite, et dont ses œuvres mêmes portent le cachet.

Sa mère, pieuse et digne femme, lui apprit à lire dans les livres saints [1].

[1] Le poëme des *Deux Anges*, premier essai de la

Elle commençait à former ce jeune cœur aux impressions les plus naïves et les plus pures de la foi chrétienne, quand tout à coup on la vit périr elle-même, victime d'une catastrophe effrayante.

Marchant, un soir, dans l'obscurité, elle tomba au fond d'une cave, restée ouverte, et ne survécut pas à cette chute.

Un vieux prêtre, curé d'un village à deux lieues de Lyon [1], recueillit l'orphelin

muse de Pierre Dupont, contient, sinon de grandes beautés poétiques, du moins beaucoup de détails de son histoire. Nous y trouvons le passage suivant :

Il fallait voir la mère, indiquant à ses yeux
L'image de Jésus et celle de Marie,
Faire éclore leurs noms sur sa lèvre fleurie.
Et dans la vieille Bible aux feuillets illustrés,
Où brillaient parmi tous, azurés et dorés,
Les mages de David qu'on connaît à sa lyre,
Ces noms furent aussi les premiers qu'il sut lire.

[1] Le curé de Rochetaillée-sur-Saône. Ce prêtre avait tenu Pierre Dupont sur les fonts de baptême. C'était un parent de son père.

et se chargea de son éducation, jusqu'au jour où il serait en âge d'entrer au séminaire.

Il lui enseigna les premiers éléments de la langue latine.

Dupont servait la messe, déclinait ROSA, *la rose*, jusqu'à midi, et courait le reste du temps dans les prés et sous les bois.

Lorsqu'il eut atteint sa neuvième année, on le reçut au collége ecclésiastique de Largentières, où il resta jusqu'en 1837, venant chaque année passer les vacances chez le vieux prêtre, dont la protection bienveillante le suivait toujours.

Un peu gâté au presbytère, Dupont se révolta d'abord contre la discipline et l'étude.

Pendant le rigoureux hiver de 1829,

son professeur l'exilait, pour le punir, près de la fenêtre la plus éloignée du poêle, tout au bout d'une salle destinée aux expériences de physique. On le condamnait à rester là jusqu'à ce qu'il eût appris par cœur une fable de la Fontaine.

Les grands élèves, le voyant grelotter et souffler dans ses doigts, se moquaient de lui.

Dupont trouva le procédé malhonnête.

Au lieu d'étudier sa fable, il se mit à en composer une, qu'il intitula pompeusement les *Physiciens, le rat et la machine pneumatique*. Il jouait le rôle du rat, plaçait en scène à côté de lui les élèves railleurs et les ridiculisait de son mieux.

L'attaque était aussi courageuse que plaisante.

Les physiciens battus prirent le petit fabuliste en amitié. Ils obtinrent qu'on le rapprochât du poêle, et l'un d'entre eux, qui avait quelques prétentions à l'esprit, affirma que Dupont travaillerait dès lors avec beaucoup plus de chaleur.

Élevé par une mère dévote et par un prêtre, admis dans un séminaire où l'on achevait de lui inculquer les principes chrétiens, le fils du forgeron, par la plus étrange de toutes les fantaisies qui aient jamais pu traverser une imagination d'enfant, s'avisa un beau jour d'embrasser le paganisme.

Une *Histoire des douze grands dieux*, enrichie de gravures en taille-douce, était tombée, nous ne savons trop comment,

entre les mains de notre élève de septième.

Dupont regarda Jupiter, et Jupiter lui parut magnifique, avec sa barbe solennelle, son aigle et sa foudre.

Neptune, armé de son trident, Minerve, coiffée de son casque, Apollon, monté sur son char de lumière, Vulcain lui-même, le Dieu boiteux et basané, qui lui rappelait l'enclume paternelle, tous ces héros de l'Olympe le séduisirent par leur bonne mine, et quand il aperçut Vénus, la gracieuse reine de Cythère, il déclara qu'elle aurait à l'avenir toutes ses adorations.

La chose, comme on le voit, devenait fort grave.

Agé tout au plus de dix ans, cet autre Julien l'Apostat relevait les idoles.

Il vanta sa doctrine à cinq ou six élèves de sa classe.

Trouvant comme lui Vénus charmante, ceux-ci lui vinrent en aide pour construire, au fond du jardin du séminaire, un autel à la blonde déesse.

Jugez de l'esclandre, quand Dupont fut surpris avec ses camarades en flagrant délit de culte païen !

Le supérieur appela nos jeunes idolâtres au confessionnal. Ils comprirent l'abomination de leur conduite, se frappèrent la poitrine, pleurèrent le péché qu'ils avaient commis, et brulèrent l'*Histoire des douze grands dieux*, cause de tout ce scandale.

Revenu à la foi chrétienne, Dupont fut saisi d'une peur terrible de l'enfer.

Ne sachant comment expier sa faute, et

voulant à tout prix obtenir le pardon céleste, il se condamna aux plus rudes mortifications. La nuit, il dormait sur les planches d'une vieille malle, qu'il avait déclouées tout exprès pour lui servir de matelas, et, le jour, à l'heure des récréations, il mettait des cailloux dans ses souliers pour jouer aux barres.

Il s'informa où il pourrait se procurer un cilice.

Mais son confesseur jugea convenable de réprimer cet excès de pénitence. Il lui démontra que le moyen le plus efficace de racheter ses torts et d'oublier le culte de Vénus était de se livrer à l'étude avec assiduité.

Dupont se le tint pour dit.

Ses maîtres n'eurent plus à lui adresser

le moindre reproche. Tous les ans il remporta les prix de sa classe, et plusieurs fois il fut couronné au grand concours des trois séminaires réunis du diocèse.

Le curé, son protecteur, le destinait à l'état ecclésiastique.

Mais le jeune homme entrevoyait d'autres horizons. S'il ne dressait plus d'autels à la blonde Cypris, il avait conservé de ses vieilles tendresses mythologiques un goût très-prononcé pour les muses. Comme ses professeurs ne lui en faisaient pas un crime et lui donnaient au contraire des leçons de poésie, Dupont s'abandonna sans scrupule au souffle qui lui arrrivait du Parnasse [1].

[1] Il étudiait en même temps la botanique. Les fleurs et les plantes lui inspirèrent ses premiers chants.

Or le poëte est naturellement rêveur, et le rêve conduit quelquefois plus loin qu'on ne pense.

Il entraîna notre héros hors du séminaire, au grand désespoir du vieux prêtre, qui l'avait élevé pour la gloire de l'Église et non pour la gloire des lettres.

— Malheureux ! lui dit-il, mais tu cours à la damnation !

— Pourquoi? demanda le jeune homme. Avant mon départ, j'ai consulté le grand vicaire, et je lui ai franchement exposé mes craintes. Il m'a répondu : « Va, mon garçon, marie-toi. »

— Te marier à seize ans ! dit le vieillard scandalisé. Miséricorde ! dans quel siècle vivons-nous !

— Oh ! j'attendrai bien un an ou deux, fit Dupont. Cela ne presse pas.

— Ainsi, je dois renoncer à te voir prêtre?

— Oui.

— Eh bien! tu seras canut[1] !

— Par exemple !

— Tu seras canut, te dis-je! et tu vas me suivre à la ville sans plus de retard.

Il fallut obéir.

C'était cruel pour le pauvre jeune homme qui avait obtenu de brillants succès dans ses classes, et qui se croyait destiné à tout autre chose qu'à tisser la soie entre les quatre murs d'un de ces misérables gre-

[1] Nom donné vulgairement à Lyon aux ouvriers qu travaillent la soie.

niers où s'entassent à Lyon les populations laborieuses.

Le curé passa marché avec un maître de fabrique, lequel engagea notre séminariste fugitif, en qualité d'apprenti canut, pour cinq ans.

Dupont resta cinq jours à l'atelier, et prit la fuite.

— Croyez-vous, mon oncle [1], dit-il, revenant tout essoufflé au village, qu'il soit agréable de n'avoir pour nourriture que du pain bis et des haricots rouges?

— Non, mais rentre au séminaire!

— Étiez-vous convenu qu'on me ferait monter des seaux, du matin au soir, jusqu'au sixième étage?

[1] Il appelait ainsi le curé de Rochetaillée-sur-Saône.

— Rentre au séminaire !

— Vous ne souffrirez pas, j'imagine, que les autres canuts me traitent comme un domestique ?

— Rentre au séminaire ! rentre au séminaire !

— Vous y tenez donc beaucoup, mon oncle ?

— J'y tiens pour ton salut, pour ton bonheur, pour ton avenir.

— Écoutez, fit Dupont, prenons un arbitre.

— Quel arbitre ?

— Madame la comtesse D'....

— Je le veux bien ! s'écria le vieillard avec joie.

C'était une vieille châtelaine du voisi-

nage dont il dirigeait la conscience. Il pensait en être sûr comme de lui-même, ne sachant pas que le malin séminariste venait de passer chez elle et de la mettre dans ses intérêts.

— Justement, fit Dupont, j'entends son carrosse.

En effet, la châtelaine parut.

On la pria de trancher la question. Le curé plaida pour le séminaire, le jeune homme plaida contre et dit à celle qui devait juger le différend :

— Voyons, décidez, madame la comtesse !

— Je décide, répondit-elle, que ton oncle va te donner cent écus et la clef des champs.

— Mais, voulut objecter le vieux prêtre...

— Ah! silence, curé, silence! Il n'y a point d'appel. Cent écus vite, et la bride sur le cou! Pierre a de l'énergie, du cœur, des principes religieux et du talent : qu'il se fasse un sort, l'avenir est devant lui.

— Hélas! soupira le pauvre curé.

Il ouvrit son armoire, tira quinze louis d'une bourse de cuir, et les donna au jeune homme en disant :

— Que Dieu te conduise et te ramène!

Voilà donc notre héros en liberté. Trois jours après, il entrait chez un notaire de Lyon.

Mais il n'y demeura pas longtemps.

Les clercs en compagnie desquels il se

trouva l'effrayèrent par leurs discours profanes et par le déréglement de leurs mœurs. Il restait à Dupont beaucoup de candeur, avec une crainte salutaire du feu éternel ; sa résolution fut bientôt prise.

Il quitta sa place pour en chercher une autre, et fut admis presque aussitôt dans une maison de banque.

Cette maison, comme l'a dit M. Charles Baudelaire, dans une notice que nous avons sous les yeux, n'était pas un *grand étouffoir aux hideux cartons verts pleins de crimes inconnus*, c'était une demeure patriarcale où la religion de la probité se perpétuait traditionnellement de père en fils. Dupont n'y trouva pas la *régularité cruelle, implacable, d'une maison de commerce*, mais bien l'ordre dans les

affaires et l'exécution fidèle des contrats. Il n'y fut point en butte à une *odieuse tyrannie*, on le traitait au contraire avec la plus parfaite bienveillance, avec toutes sortes d'égards. Il y reçut la première teinture du monde, les premiers éléments de la vie sociale : on le regardait comme l'enfant de la maison. Sur les *grandes feuilles de papier à lignes rouges* destinées aux chiffres, il arriva plus d'une fois à Dupont d'écrire des vers, que le terrible banquier lisait, en souriant, par-dessus l'épaule de son commis.

Nous conseillons à M. Charles Baudelaire de chercher partout ailleurs l'origine de la haine de Pierre Dupont pour le despotisme. S'il lui fallait absolument une explication aux *Chants de liberté* du poëte,

celle qu'il a trouvée là n'est pas heureuse.

Il est vrai que notre héros a porté des chaînes à cette époque, mais il les portait avec délice.

Pour la première fois le sourire d'une femme éclairait sa vie.

Il aime, folie extrême,
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.
A sa fenêtre il l'a surprise
Se regardant à son miroir;
Il erre du parc à l'église,
Dans les taillis, pour l'entrevoir;
Elle est grande, leste et mignonne.
De la chevelūre au soulier
On voit qu'elle est une baronne,
Et lui n'est rien qu'un écolier.

Le discret poëte emprunte vainement ici le voile du moyen âge, il ne réussit pas à nous cacher ses amours.

A l'âge de dix-huit ans, et comme il était encore chez le banquier féroce dont parle M. Charles Baudelaire, Pierre Dupont devint amoureux d'une dame de très-haut parage, qui fut pour lui, disons-le sans crainte, la Laure de Pétrarque et la Béatrix du Dante.

Cet amour fut trop chaste et trop candide pour que celle dont nous parlons rougisse de l'avoir fait naître.

Quand deux beaux yeux ont échauffé le génie d'un poëte, ils rayonnent d'orgueil et de bonheur, et ne se baissent jamais devant une fausse honte.

Chaque matin, Dupont se levait avant le soleil.

Il allait chez les jardiniers du faubourg cueillir lui-même des fleurs, qu'il rappor-

tait tout humides des larmes de l'aurore, et qu'il déposait avec une pièce de vers sur la fenêtre de la bien-aimée.

Puis il se retirait à quelque distance pour guetter le réveil.

Bientôt la fenêtre s'entr'ouvrait; une petite main fine et blanche s'avançait timidement, prenait les fleurs, disparaissait avec l'offrande matinale, et, le lendemain, c'était une autre pièce de vers et un autre bouquet.

Ce doux manége dura six mois.

La grande dame chantait comme une sirène et s'accompagnait merveilleusement : Dupont se mit à chanter pour lui faire écho.

Rentré dans sa modeste chambre, il reprenait une à une les mélodies savantes

qu'il venait d'entendre; il les reproduisait fidèlement, sans connaître une note, sans avoir la moindre idée de la méthode musicale, avec la seule inspiration de son cœur.

La grande dame était aristocrate et fort attachée aux Bourbons en exil : Dupont devint, par contre-coup, chaud légitimiste.

Quand M. de Dreux-Brézé protesta solennellement, à la Chambre des pairs, en 1838, au nom du comte de Chambord, notre poëte amoureux, sachant que sa belle était abonnée à tous les journaux de couleur blanche, envoya, pour adhérer à la protestation, une longue tirade poétique, facile à trouver et à lire, si l'on veut bien feuilleter comme nous la collection de la *Gazette de France*.

Une autre pièce de vers légitimiste fut adressée, peu de temps après, par Pierre Dupont au même journal, à l'occasion du baptême du comte de Paris.

Et vous poussez des clameurs quand nous refusons de prendre au sérieux l'opinion des hommes?

Allons donc!

Passez du blanc au rouge et du rouge au bleu, changez de bannière comme de chemise, écrivez pour, écrivez contre; mais n'essayez pas de nous regarder sans rire. Arlequin danse et dansera toujours.

Une femme tient le fil, vous êtes au bout.

Dansez, messieurs, dansez! Pour le plus grand nombre de ceux qui me lisent, comme pour notre poëte, la politique n'est

qu'une affaire d'amour et de chansons.

Écrire des vers tous les matins à celle qu'on aime, voilà sans contredit un moyen sûr de chausser l'éperon poétique et de mettre Pégase au galop.

Une circonstance inattendue vint augmenter encore l'enthousiasme de Pierre Dupont pour la rime.

Rachel donnait des représentations à Lyon. La sublime actrice débutait dans les *Horaces*, et le commis banquier s'aperçut que les vers de Corneille étaient fort beaux.

Il fit part de cette découverte à mademoiselle Rachel, dans une longue épître qu'il lui adressa.

Quelques jours après, la municipalité lyonnaise ayant décerné une couronne

d'or à la tragédienne, celle-ci invita Pierre Dupont à souper en compagnie des premiers magistrats de la ville. Elle parla très-éloquemment de Corneille au dessert et acheva de convaincre son jeune convive du mérite réel de l'auteur du *Cid*.

— Je serai décidément poëte ! il n'y a rien au-dessus du poëte ! s'écria Pierre Dupont.

Ses amours ne battaient alors que d'une aile.

On ne voyait plus ni bouquet à la fenêtre, ni jolie main pour le prendre. Des indiscrets, comme cela n'arrive que trop souvent, se jetaient au travers de cette douce intrigue. On jasait, la médisance allait le diable, et l'amoureux perdait la tête.

Les bûcherons de la vallée
Montrent au doigt le jeune fou;
Sa chevelure, échevelée
A tous les vents, bat sur son cou.

C'est le cas ou jamais de faire du moyen âge et du chevaleresque.

Dupont sollicite un congé de quinze jours, son banquier le lui accorde.

Le jeune homme adresse un mystérieux et suprême adieu à la chère fenêtre qui lui a donné tant de joies. Son âme saigne, il pleure toutes ses larmes; bien certainement il en mourra. « N'importe, se dit-il, mourons! mais qu'elle ne soit plus compromise. »

Et voilà notre poëte en fuite. Lyon ne devait plus le revoir.

On conviendra que ceci est de l'héroïsme pur et simple.

Où allait-il? quel vent enflait sa voile?

Toutes réflexions faites, il songea que la mort ne remédiait à rien.

Je veux qu'on parle de moi, pensait Dupont; je veux que mon nom lui revienne sonné par toutes les trompettes de la gloire. Vive Paris! c'est le grand berceau des arts, la source de l'inspiration, le foyer de l'enthousiasme. A Paris on devient illustre, je vais à Paris!

Il avait commencé déjà son poëme des *Deux Anges*.

Quelques mois lui suffiront pour compléter son œuvre. Un éditeur la lui achètera nécessairement au poids de l'or. Fortune et renommée l'attendent.

Hélas! hélas! que de tristes réveils sui-

vent ce beau rêve que nous avons fait tous!

Installé à Paris, Dupont chercha vainement à obtenir des journaux l'insertion de quelques-unes de ses bluettes amoureuses. Abordait-il un rédacteur en chef, celui-ci le recevait avec un superbe dédain, ne lisait même pas ses vers, ou lui répondait : « J'ai mes poëtes ! » Absolument comme d'autres disent : « J'ai mes pauvres ! »

S'il frappait à la porte des éditeurs, c'était pis encore.

— Avez-vous déjà publié quelques volumes ? lui demandait-on.

— Pas un seul.

— C'est fâcheux. Faites-vous connaître, nous verrons à traiter ensuite.

— Mais, si l'on ne me publie rien,

comment voulez-vous que je me fasse connaître?

— Oh! quant à cela, rien de plus facile : on publie cinq ou six ouvrages à ses frais.

— Je ne suis pas riche, balbutia Dupont.

— Vous n'êtes pas riche... Alors pourquoi diable écrivez-vous?

L'argument écrasa notre malheureux poëte. Sa bourse était à sec depuis longtemps; il voyait en perspective la misère et la faim. Dans une pareille extrémité, quoi qu'on dise, la rime vient mal. On a prétendu que le génie devait être affamé, chaque jour on le répète, mais, à coup sûr, ce sont les libraires qui font courir ce bruit-là.

Pierre Dupont, complétement découragé, chercha une place.

Il entra chez un banquier de la rue Charlot avec de maigres honoraires, y resta huit mois, et se fit admettre ensuite dans un pensionnat comme professeur.

Fatigué de donner à *un franc* le cachet de longues répétitions à l'inintelligente progéniture des épiciers de la rue Quincampoix et de la rue aux Ours, généreux citoyens qui tarifent l'éducation au prix du balayage des rues, et regagnent cela très-largement sur quelques livres de chandelle, Pierre Dupont prit la voiture de Provins [1] pour aller oublier ses ennuis dans la famille de son père.

[1] Avant de partir, il avait eu l'idée de rendre visite

Il y reçut un accueil plein de tendresse.

Son aïeul vivait encore.

Une multitude de joyeux cousins et de charmantes cousines lui firent fête ; on lui rendit la joie, le bonheur et la gaieté.

Le poëme des *Deux anges* s'acheva dans cette douce retraite.

à Victor Hugo ; mais le grand poëte était absent. Dupont lui écrivit au dos d'une carte :

Si tu voyais une anémone,
Languissante et près de périr,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir ;

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer ;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau :
Pour toi, que ne suis-je, ô poëte !
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau !

M. Lebrun, de l'Académie française, alors à Provins, donna des encouragements au jeune homme, lui prédit le succès, et l'assura qu'il le trouverait toujours disposé à lui accorder son appui.

L'auteur de *Marie Stuart* a tenu parole, ainsi que nous le verrons bientôt.

Notre poëte entrait dans sa vingt et unième année. La conscription le réclamait. Il puisa dans l'urne et en ramena triomphalement le numéro TROIS.

On n'est pas riche dans une famille de forgerons. Cependant il s'agit d'acheter un homme. Dupont ne renoncera pas à son avenir littéraire ; ses parents sont trop glorieux des espérances qu'il donne pour le laisser gémir sept ans dans l'obscurité d'une caserne.

Tous les cerveaux se creusaient, toutes les imaginations étaient en jeu.

Mais l'argent ne se trouvait pas, et Pierre Dupont reçut l'ordre de rejoindre à Huningue le 3e régiment de chasseurs, dans lequel il devait être incorporé.

— Pars toujours, lui dit à l'oreille un de ses cousins. Je te promets que tu reviendras.

— Oui, dans sept ans, répondit Pierre avec un triste sourire.

— Dans six semaines, mon cher, dans six semaines ! Je ne demande pas un jour de plus. Laisse-moi seulement ton manuscrit des *Deux anges*.

— Et qu'en feras-tu, bon Dieu ?

— Ceci me regarde. Pour être venue

tard, l'idée n'en est pas moins excellente. Bon courage, et va-t'en !

Dupont partit pour Huningue.

Il n'y resta effectivement que six semaines.

Un matin, au moment où il apprenait avec les autres conscrits le maniement du sabre, il fut très-surpris de voir son caporal lui présenter un gros Alsacien joufflu, qui lui adressa la phrase suivante dans l'idiome pittoresque du Bas-Rhin :

— « Ponchour ! Tonnez-moi fotre sapre, che fous remblace ! »

Cela tenait du prodige. Dupont n'en revenait pas. Rien pourtant n'avait été plus simple.

Le jour même du départ du conscrit,

son cousin[1] porta le poëme des *Deux Anges* chez un imprimeur de la ville, engagea par-devant notaire sa modeste fortune, afin de garantir les frais d'impression du livre, et disposa sur-le-champ deux listes de souscription.

Il en envoya une à Paris à M. Lebrun, et garda la seconde pour s'occuper lui-même de recueillir des signatures à Provins.

Le prix de la souscription était de cinq francs, en échange desquels on avait droit à un exemplaire de l'œuvre du poëte soldat.

[1] Nous ne pouvons passer sous silence le nom de cet homme dévoué qui a si bien servi les lettres françaises. Il se nomme Émile Génisson. Plusieurs personnes nous affirment qu'il est en exil.

Quinze cents souscripteurs répondirent à l'appel.

En moins de vingt jours les deux listes étaient remplies. Cinq mille francs restaient, tous les frais d'impression payés, et le remplaçant se mit en route pour Huningue.

Délivré du pantalon garance, Pierre Dupont vint se jeter au cou de ses bienfaiteurs.

Mais l'excellent académicien ne borna point là sa protection. Le poëme des *Deux Anges* fut présenté au concours de 1842. Il fut jugé digne du prix, et le jeune auteur eut la gloire d'être couronné par M. Lebrun lui-même au milieu de toutes les pompes académiques.

On lui donna, par surcroît de récompense, une place au dictionnaire.

« Son travail, dit le *Morning-Chronicle*, dans le numéro du 5 mai 1851, consistait à écrire l'histoire des mots et à en perfectionner la définition. »

M. Charles Baudelaire, dont la notice sur Pierre Dupont est très-remarquable, bien que nous ayons cru devoir y signaler tout à l'heure quelques inexactitudes, complète l'article du journal anglais en disant :

« Ces fonctions, quelque minimes qu'elles fussent en apparence, servirent à augmenter et perfectionner en lui le goût de la belle langue. Contraint d'entendre souvent les discussions orageuses de la rhétorique et de la grammaire antique aux prises avec la moderne, les querelles vives et spirituelles de M. Cousin avec M. Victor

Hugo, son esprit dut se fortifier à cette gymnastique, et il apprit ainsi à connaître l'immense valeur du mot propre. Ceci paraîtra peut-être puéril à beaucoup de gens, mais ceux-là ne se sont pas rendu compte du travail successif qui se fait dans l'esprit des écrivains, et de la série des circonstances nécessaires pour créer un poëte. »

Jusqu'à présent le chansonnier ne se révèle pas encore. Patience!

Il y a ici toute une histoire dont il ne faut perdre aucun détail, et qui montrera par quels sentiers bizarres le talent passe quelquefois pour arriver à sa véritable route.

Le lauréat de l'Académie se lia très-intimement, à cette époque, avec un jeune compositeur, M. Gounod, qui depuis

a fait les admirables chœurs d'*Ulysse* [1].

Entendant, un jour, chanter Dupont, qui n'avait pas oublié ses romances lyonnaises, le musicien lui trouva une voix très-sympathique, un timbre à la fois passionné et rempli de douceur, joint à une accentuation nette, qualité fort rare chez ceux qui cultivent le chant.

— Où as-tu appris la musique? lui demanda-t-il.

— Je ne la sais pas, répondit le poëte.

— Quelle plaisanterie !

— Non, ma parole d'honneur, je ne l'ai jamais apprise.

[1] Sorte d'opéra *homéri*-comique joué à la Comédie-Française. Le libretto de M. Ponsard nuisit beaucoup au succès musical de M. Gounod.

— Voilà qui est singulier. Chante encore.

Dupont chanta.

— Quel est cet air ?

— C'est un air que j'ai fait ce matin sur des paroles à moi.

— Et tu ne sais pas la musique, vraiment, sans mystification ?

— Pourquoi veux-tu que je mente ?

— Mais, cher ami, tu as trouvé là des motifs admirables ! Recommence un peu.

Gounod prit une plume et nota rapidement à mesure que Dupont chantait. La note écrite, il l'essaya au piano ; puis il regarda son ami d'un air terrifié.

— Sans avoir appris la musique ! s'é-

cria-t-il ; mais le jour où tu la sauras, tu nous *dégommeras* tous !

— Eh bien ! sois tranquille, je ne l'apprendrai pas.

— Tu as tort.

— Bah ! laisse donc ! Si j'avais là-dessus le moindre brin de science, l'amour-propre s'en mêlerait ; je ne ferais rien qui vaille.

— C'est encore possible, dit Gounod. Mettez une fauvette en cage, serinez-la, elle n'a plus ses vives et pétulantes modulations. S'il te vient dorénavant une idée musicale, appliques-y des paroles, tâche de la retenir, et fais-la noter, soit ici, soit chez Parisot [1]. J'ai mon idée là-dessus.

[1] Autre compositeur également ami de Pierre Dupont.

— Bon! je te le promets.

Nos amis se séparèrent.

Tous les matins, avant d'aller à l'Institut, Pierre Dupont se livrait à de longues promenades hors de Paris, tantôt sous les ombrages du bois de Boulogne, tantôt dans les plaines de Vaugirard.

La campagne a pour lui des attraits indicibles.

Un nuage qui passe, un papillon qui vole, un insecte qui bourdonne sous la mousse, un tourbillon de la brise dans la feuillée, tout l'intéresse, tout l'émeut, tout lui cause des surprises. Il observe, commente, dissèque le paysage, étudie profondément les mœurs champêtres, analyse bêtes et gens, s'arrête aux détails les plus

communs, aux particularités les plus vulgaires, y découvre des nuances qui échapperaient à des yeux moins exercés que les siens, prend la nature sur le fait et la reproduit avec une fidélité merveilleuse.

Jamais auteur de pastorales n'a donné à ses peintures un reflet plus animé, plus scrupuleusement exact. L'image vous saisit, la vérité du coup de pinceau vous confond, l'exactitude du trait n'a point d'égale.

On peut définir Pierre Dupont en un seul mot :

C'est un daguerréotype.

Le lendemain de son dialogue avec le compositeur, notre poëte, se promenant sur la route de Poissy, aperçut un troupeau de

bœufs magnifiques, élevés dans les prairies normandes, et qu'on menait sans nul doute à l'abattoir.

— O voraces Parisiens! mangeurs de biftecks! pensa Dupont, pourquoi ne laissez-vous pas ces pauvres animaux à leur charrue? Ce ne sont pas nos paysans du Lyonnais qui voudraient ainsi livrer à votre gloutonnerie les rois majestueux du labourage!

Il se mit à fredonner tristement :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux.

L'inspiration continua. Bientôt une rime eut amené l'autre, et l'air suivit le couplet à la piste.

On connaît le reste de la chanson.

Notre poëte, au retour de sa promenade, entra dix minutes à l'Institut, le temps de copier ses vers, et sortit immédiatement pour les porter chez Gounod.

— Tu veux noter mes idées musicales, cher ami, lui dit-il. Ce matin, j'en ai eu quelques-unes; mais tu les trouveras peut-être mauvaises.

— Nous verrons. Commence, et ralentis un peu la mesure pour que je te suive.

— Justement c'est une mesure lente.

— Tant mieux. Va!

Dupont chanta les quatre couplets des *Bœufs*. Quand il eut fini, voyant Gounod rester la plume en main et les yeux fixés sur la musique :

— Tu n'aimes pas cela? dit-il. J'en étais sûr.

Le musicien ne put répondre.

Il avait été saisi par le sentiment vrai, profond et naturel de ce chant bizarre, qui se fondait d'une manière si délicieuse avec l'inspiration rimée du poëte. Un spasme oppressait la poitrine de Gounod, des larmes descendaient le long de ses joues.

— Tu pleures!... C'est donc beau? fit Dupont, très-ému à son tour.

— Ne me parle pas. Chante encore. Il m'a été difficile de te suivre entièrement.

— Quel couplet veux-tu?

— Le deuxième couplet; je le trouve magnifique.

Dupont recommença :

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux [1].

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

— Mon cher, dit Gounod, pressant avec enthousiasme les mains de l'auteur, tu es dans ta route; ne la quitte plus. Là est ton génie! là sera ta gloire!

Parisot tint absolument à Dupont le

[1] Quelqu'un soutenait que jamais oisillon ne s'était posé sur la corne d'un bœuf. — « Pardonnez-moi, répondit M. de Brossard, maître de poste à Vire (Calvados) et agriculteur distingué : j'ai vu des hoche-queues, des sansonnets et même des pies s'y poser fort souvent. »

même langage et le conduisit le soir même au café des *Variétés*[1].

Quelques invitations avaient été faites à la hâte.

Hoffmann s'était chargé de prévenir deux ou trois journalistes influents. Tout le théâtre descendit des coulisses pour entendre la chanson, qu'on annonçait comme merveilleuse.

Elle eut un succès d'enthousiasme.

Théophile Gautier daigna tendre un

[1] Dans une de nos biographies précédentes, nous avons commis une erreur en disant que Dupont avait chanté les *Bœufs* pour la première fois chez madame de Girardin. Il les chanta, en effet, dans les salons de la *dixième Muse,* mais beaucoup plus tard, sous la République, en présence de Victor Hugo, de Lamartine et de bon nombre d'illustrations du gouvernement provisoire. On attirait ceux-ci rue de Chaillot, dans l'espérance qu'ils y laisseraient tomber un portefeuille.

de ses doigts illustres au jeune poëte et lui dire :

— Bravo! tout est fort bien, tout, vers et musique!

Or, pour peu que l'on sache son Gautier par cœur, ceci est très-significatif; il faut que l'aristarque de la *Presse* ait singulièrement foi dans le talent d'un homme pour se livrer à une semblable démonstration.

Deux jours après, Hoffmann chantait les *Bœufs* sur le théâtre des *Variétés.*

Tous les pianos bourgeois les répétèrent; le peuple fit chorus, et voilà Pierre Dupont à la mode.

Sous ce titre collectif, les PAYSANS, il composa coup sur coup cinq autres chan-

sons : la *Fête du village*, le *Braconnier*, les *Louis d'or*, la *Musette neuve* et le *Chien de berger* [1].

Cette dernière, à notre sens, est la plus jolie, bien qu'elle n'ait pas eu la popularité des *Louis d'or*.

J'aime mon chien, un bon gardien
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre ;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien !

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant ;
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant ;

[1] Elles ont toutes été notées par Parisot. On dicte un air à un musicien absolument comme on dicte une lettre à un secrétaire. Beaucoup de personnes, ignorant la véritable signification du mot *noter*, pourraient attribuer fort injustement à d'autres un mérite qui appartient à Pierre Dupont seul.

Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous
Dès qu'il sent la trace d'un lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très-bon;
Je ne lui connais pas de vice:
Il ne prend ni lard ni jambon;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière;
Finaud la repêcha dans l'eau.
Et moi j'aurai la récompense:
Jeanne me prend pour épouseur.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur!

Ce dernier trait vaut à lui seul tout un poëme.

Jamais, avant Pierre Dupont, personne n'a mieux su rendre la naïveté du villa-

geois, son pittoresque langage, ses mœurs simples, et cette finesse, cachée sous la bêtise apparente et le dehors brutal, comme une fleur sous un buisson de houx.

Avec notre poëte, on est aux champs; on y respire. Ses vers sentent l'aubépine et le sureau.

Bonne fille aux joues hâlées, sa poésie danse en cotillon court, sur les prés, à l'ombre des hêtres, et dort, jambes et bras nus, sous les saules.

Pierre Dupont suit le paysan du berceau à la tombe.

Il peint ses joies, ses tristesses, ses travaux, ses espérances. Il assiste à ses fêtes; il entre avec lui dans la pauvre église du village.

Écoutez! on entend un glas funèbre:

c'est le jour des Morts. Chaque villageois attache une branche de buis ou de cyprès à son chapeau.

Le long des prés voilés de brume grise,
Mon crêpe au bras, je marche sans rien voir ;
Je suis le son du glas jusqu'à l'église
Dont le portail est habillé de noir.

De profundis !
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme
Dedans votre saint paradis.

Le temple est rempli, la foule pieuse s'agenouille et l'office commence. Tour à tour, au *Dies iræ*, l'orgue tonne et pleure. On s'approche du noir catafalque, semé de larmes blanches, pour le bénir avec l'eau sainte, et l'on se dirige ensuite du côté du cimetière pour prier sur les tombes.

On y reste longtemps, le corps tout

roide et les genoux glacés par la terre humide.

Mais n'ont-ils pas plus froid dans la froidure,
Eux qui sont là tout le long des hivers?
Au moins l'été leur couchette est moins dure,
Et sur leurs pieds ils ont des tapis verts.
De profundis, etc.

Mon buis bénit, sur leur corps je te plante;
Conserve-toi vert jusqu'à la saison
Où la fleur point, où la fauvette chante.
Adieu, mes morts! je rentre à la maison.

Nous sommes peut-être plus accessible qu'un autre aux impressions religieuses; mais il nous semble que chacun doit admettre la beauté de cette poésie candide, pleine de sensations douces et de chers souvenirs.

Après la fête des larmes, voici la fête de la joie.

On va partir pour la messe de minuit : c'est Noël, des étables aux granges.

Garçons joufflus, que l'on s'empresse,
Tout frais rasés, vêtus de drap;
Filles en blanc, vite à la messe :
Une étoile vous guidera.

La foule se met en marche. Il fait grand froid; le vent du nord souffle et la neige tombe. Qu'importe? On se réchauffe à l'église en y priant à côté de Jeanne. De beaux cierges de cire blanche brûlent sur l'autel.

Au fond, dans une niche en verre,
Dort sur la paille un doux Jésus :
Rois et bergers sont en prière;
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

Mais voici la messe terminée. Il s'agit de regagner la chaumière en traversant les bois.

On s'en revient l'âme contente.
J'entends un amoureux qui dit :
« Cette nuit le rossignol chante,
La rose a fleuri cette nuit. »

Un amoureux seul peut avoir de pareilles illusions au mois de décembre, et tout le monde n'est plus à l'âge de l'amour.

Allons, rentrons, car il grésille,
Dit un vieillard en grelottant;
La bûche de Noël petille,
Et le réveillon nous attend.
Respectons la vieille coutume;
Mes beaux amoureux, buvez frais;
Mangez le boudin quand il fume,
Vous vous embrasserez après.

Voilà du moins de la bonne et sage poésie, de la véritable poésie populaire, et Dupont n'aurait jamais dû en faire d'autre [1].

Eh! mon Dieu, le pauvre a ses consolations et ses bonheurs! Pourquoi lui ouvrir des perspectives impossibles? Pour-

[1] Le *Chant du Pain*, composé à une époque de famine (1846), était certainement une inspiration malheureuse.

quoi jeter dans son âme le germe de l'envie et lui montrer des horizons qu'il atteindra sûrement un jour, mais à condition qu'il s'y élèvera sur les ailes puissantes de l'intelligence et du travail?

Dans cette grande famille du monde, il y a nécessairement des fils déshérités.

Ce n'est pas juste, direz-vous.

Alors, effacez du livre de la vie le chapitre des passions; car c'est là seulement qu'il faut chercher la source de l'infortune et de la misère.

Moralisez, mais n'excitez pas; consolez, mais ne donnez pas l'essor aux haines avides.

Où est l'homme vraiment probe qu'on ait écrasé sur la route? montrez-le! Où est l'artisan laborieux auquel on refuse la

main quand il veut mettre le pied sur un échelon de la fortune? faites-nous-le voir! Où est le mérite qui reste dans l'ombre? Où est la vertu qui n'obtienne pas sa récompense? Où est le talent qui ne se soit pas fait jour?

N'es-tu pas un enfant du peuple toi-même, ô poëte?

Qui donc a gêné ta marche? Qui a dressé des obstacles devant toi? Tu es arrivé haut par tes propres efforts, et tu n'as pas le droit de te retourner pour dire à ceux que la paresse ou le vice retiennent en arrière :

Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine!

Le travailleur ne se met pas à la tâche avec un habit de drap d'Elbeuf, des gants

et des manchettes ; il est fier de sa blouse, et il a raison.

Tu leur fais dire à ces ouvriers, que tu sembles plaindre :

> Mal vêtus, logés dans des trous,
> Sous les combles, dans les décombres,
> Nous vivons avec les hiboux
> Et les larrons amis des ombres [1].

Jamais honnête ouvrier n'a eu semblable domicile. On a trompé ta bonne foi, pauvre poëte !

Cet ouvrier n'habite pas un palais, non sans doute, et vraiment il n'y tient guère. Il dort abrité sous une modeste mansarde, beaucoup mieux que le riche dans son hôtel. Pourquoi lui donner des désirs et

[1] « Dire toutes ces choses au peuple, c'est mal; l'aider à les chanter, c'est pis encore. » (Sainte-Beuve.)

des regrets qu'il n'a pas? Tu ajoutes, en guise de refrain :

Aimons-nous, et, quand nous pourrons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons
A l'indépendance du monde!

« Aimons-nous! » est une belle maxime, mais le Christ l'a trouvée avant toi, avec cette autre : « Bienheureux ceux qui souffrent, car ils auront le royaume du ciel. »

Nombre d'individus aimeraient mieux le royaume de la terre, nous le savons.

Par malheur, il n'entre pas dans les vues de la Providence de donner un manteau de pourpre à tous ses enfants.

Disons bien vite que les excentricités chantantes de Pierre Dupont et ses couplets politiques sont le résultat de l'époque

où il a débuté : triste époque vraiment, où il n'y avait plus même de l'eau à boire pour un fabricant d'églogues et de pastorales.

Essayez donc de chanter les *Bœufs* ou la *Fête du Village*, quand tout Paris hurlait du matin au soir :

> Mourir pour la patrie (*bis*),
> C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

On n'ignore pas que cette magnifique romance de M. Alexandre Dumas a défrayé pendant dix-huit mois le gosier populaire. Il fallait bien que notre malheureux chansonnier luttât contre un concurrent si redoutable. Voilà pourquoi nous avons eu le *Chant des Nations*, le *Chant du Vote*, le *Chant des Transportés*, le

Chant des Soldats et bien d'autres chants encore.

La faute en est à M. Alexandre Dumas. Pierre Dupont n'y est pour rien.

Toute une révolution déteignait sur notre héros et sur ses rimes. Il prenait au sérieux les faux apôtres qui venaient lui prêcher une foule de théories suspectes, et faisait du socialisme, non pas avec sa tête comme beaucoup d'autres, mais avec son cœur d'enfant et de poëte [1].

Nous trouvons, dans un petit journal d'alors, une anecdote amusante, spirituellement racontée par Auguste Vitu.

[1] En relief malgré lui, au 2 décembre, il fut compromis, et se cacha pendant six mois dans une retraite obscure, qui finit cependant par être découverte. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à sept ans d'exil à Lambessa. Mais ses bonnes relations le sauvèrent. Il obtint sa grâce.

Il paraît que Dupont, pour exciter sa verve et continuer de soutenir la concurrence (M. Dumas en aura tous les remords !), soupait assez régulièrement au café Foy[1].

« Un matin que le jour l'avait surpris dans cette occupation, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le boulevard. Tout était désert encore ; à peine cinq à six balayeurs, dispersés au coin des trottoirs, s'acquittaient-ils de leur misérable besogne.

« A l'intérieur du cabaret, des candélabres chargés de bougies éclairaient les riches débris d'un repas somptueux. Des flacons au long col roulaient éventrés sous

[1] Au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard.

la table, et l'âcre parfum des truffes combattait victorieusement les bouffées du cigare.

« Dupont a le vin tendre. Les larmes lui vinrent aux yeux.

« Il ouvrit les bras, comme M. Pierre Leroux quand il prêche, et fit aux balayeurs ébahis une sorte d'homélie assez réjouissante ; il leur parla de riches insensibles qui boivent la sueur du peuple, de parasites qui vivent aux dépens de leurs frères, si bien que les braves balayeurs, s'apercevant que l'orateur avait parfaitement soupé, se mirent en devoir de lui jeter des pierres.

« Mais, comme les boulevards ne sont pas riches en cailloux [1] ces ouailles gros-

[1] Le macadam n'était pas inventé. On ne voyait pas

sières prirent tout ce qui leur tombait sous la main, et Dupont dut fermer la fenêtre pour se soustraire à une foule de légumes suspects. »

Voilà l'anecdote.

Si M. Dumas n'avait pas composé le *Chœur des Girondins*, tout ceci n'aurait point eu lieu.

Nous avons oublié de dire que Pierre Dupont s'était démis de ses fonctions à l'Institut, le jour où il avait publié le *Chant des ouvriers*. Il craignait que la couleur de l'œuvre ne déplût aux académiciens.

Pour avoir la propriété de cette chanson, Furne délia sa bourse et versa l'or, sans compter, dans la poche de l'auteur.

le long de la chaussée ces magnifiques tas de pierres destinés à l'entretenir.

Dupont se trouvait assez riche et dédaignait les médiocres honoraires de sa place [1].

Un autre éditeur, Houssiaux, s'occupait de réunir en volume les couplets de notre poëte. Il publia d'abord la *Muse populaire*, puis il compléta l'œuvre dans une magnifique édition, illustrée par Tony Johannot et Célestin Nanteuil [2].

Houssiaux ne tenait pas aux chants dits patriotiques.

C'est à lui que le public doit le retour de Pierre Dupont au genre pastoral, dont

[1] Ce fut M. Ricourt qui chauffa l'enthousiasme de Furne. On sait que M. Ricourt est l'homme qui a fait la découverte de tous les poëtes de notre siècle. Il a découvert Ponsard, et il venait, ce jour-là, de découvrir Dupont.

[2] Aujourd'hui les œuvres complètes du chansonnier appartiennent à MM. Vialat, Gabriel Roux et compagnie, propriétaires de la magnifique imprimerie hydraulique de Lagny.

M. Alexandre Dumas l'avait malheureusement écarté.

Ne pensons plus à la politique et prêtons l'oreille.

Le poëte chante. Nous allons retrouver toutes les délicieuses inspirations de ses premiers jours.

Rêvez un frêle paysage
De bruyères et de bouleaux,
Dont flotte au vent le blanc feuillage,
Comme l'écume sur les eaux;
Et, sous cette ombre échevelée,
Rêvez, plus gracieuse encor
Que les bouleaux de la vallée,
La Vierge aux longues tresses d'or.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Ne vous semble-t-il pas voir passer là-bas, sous les arbres, aux rayons de la lune, cette blanche apparition?

Le *Dahlia bleu*, ma *Vigne*, la *Véronique* et la *Chanson du blé* sont quatre chefs-d'œuvre. Dupont varie comme la nature ses couleurs et ses parfums.

Douces à voir, ô véroniques!
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.
Fleurs touchantes du sacrifice,
Mortes, vous savez nous guérir.
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.

O véroniques! sous les chênes
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui, dans les traverses humaines,
Vont cherchant les petites fleurs.

On ne peut rien voir de plus naïvement gracieux et de plus délicat comme pensée.

Voulez-vous maintenant du vrai langage rustique, bien cru, bien ronflant et bien sonore?

Je suis la mère Jeanne,
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major!
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor:
Ces marcassins, ce veau qui tette,
Ces canetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tu-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent.

C'est qu'il en faut dans un ménage
De l'argent blanc, de l'or vaillant;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant.
Par-dessus votre homme se grise
Et trébuche en rentrant au nid;
On se bat; mais, après la crise,
On s'embrasse, et tout est fini.

Lisez la *Vache blanche,* le *Lavoir,* la *Fille du cabaret*, le *Gardeur d'oies* et le

Garçon de moulin, vous y trouverez la même verve désopilante, la même vérité de peinture, la même senteur champêtre.

Savez-vous la chanson des prés
Qui porte à la mélancolie?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie.

C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.
Écoutez bien au creux du val
Ce long murmure qui serpente:
Est-ce une flûte de cristal?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante.

La poésie de Pierre Dupont a un charme rêveur qui échappe à la poésie de Béranger.

On remarque chez le père de Frétillon de plus vives et de plus sémillantes allures; ses flonfons sonnent mieux, on entre en

danse plus facilement avec ses vers, et près de lui la muse gaillarde se retrousse sans gène.

A côté de Pierre Dupont, au contraire, nous la voyons prendre un voile de mélancolie et de pudeur. Elle n'en est pas plus bégueule, mais la danse éternelle et la joie de chaque instant la fatiguent ; elle aime à se promener seulette au bord des champs, sur la lisière des bois, elle écoute la brise et l'oiseau qui chantent, elle rêve en voyant les étoiles.

Quel calme ! que les cieux sont grands !
Et quel harmonieux murmure !

Frétillon, pendant ce temps-là, se trémousse, rit et baguenaude.

Si elle court dans les prés, c'est afin qu'on la poursuive, si elle cueille une

marguerite, c'est pour se baisser et montrer la jambe. Les beautés de la nature la touchent médiocrement, jamais elle ne songe à les peindre.

On aurait tort de conclure que nous voulons mettre Pierre Dupont au-dessus de Béranger.

Nous croyons que l'auteur du *Dahlia bleu*, grâce aux douces nuances de ses tableaux et à une vérité de détails exquise, offre plus de sympathie aux âmes rêveuses; mais il est loin, dans l'ensemble de son œuvre, et toute gaudriole mise à part, d'atteindre à la pureté de rhythme et à l'élévation de notre poëte national.

Ainsi, dans les chants patriotiques, Dupont reste au-dessous du médiocre, tandis que Béranger monte jusqu'au sommet le

plus sublime de l'ode. Cela tient à ce que l'un n'a jamais touché que la corde d'un parti, tandis que l'autre tire ses vibrations du cœur même de la France.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Que Pierre Dupont reste le peintre aimé de la nature, le charmant paysagiste, le poëte champêtre ; qu'il achève de conquérir ses titres à la popularité, en faisant pour chaque travailleur ce qu'il a fait pour le tonnelier, le tisserand et la couturière : une chanson vive, originale, accentuée, pleine de verve, et qui est en même temps la peinture la plus fidèle et la description la plus exacte du métier.

Pan, pan, pan, pan,
Pan, pan, pan, pan,
Chasse les cercles du tonneau,

Maillet sonore,
Pour enfermer le vin nouveau,
Fils de l'aurore

L'osier en trois joint le cerceau;
Chaque douve affûtée,
Mise au point, se courbe en arceau;
La futaille est voûtée.
Qu'on la flambe dans un feu clair,
Elle est ventrue et ronde;
Foncez-la, qu'il n'entre pas d'air;
Enfin percez la bonde.

Voici le tisserand qui chante à son tour. Triste, reclus, il travaille au fond d'une cave, afin que la toile sorte de ses mains plus blanche et moins rude :

Encor si je tissais en l'air
Comme fait ma sœur araignée,
Sans ma lampe j'y verrais clair;
Mais bah! ma vie est résignée.
Il faut des voiles au vaisseau,
Aux morts des linceuls, aux fillettes
Qui me commandent leur trousseau
Des draps de lit et des layettes.

Écoutez maintenant la couturière assise à sa fenêtre, où glisse un furtif rayon de soleil. Pauvre fille, laborieuse et sage, elle charme les longues heures du travail par un refrain du chansonnier.

Aiguille
Gentille,
Va, viens, voltige et cours.
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Comme la lame d'une épée
Faite de l'acier le plus pur,
Elle est fourbie, elle est trempée,
On le connaît à son azur.
Voyez! à peine il est visible,
Le trou par où passe le fil;
La guêpe en son courroux terrible
N'a pas d'aiguillon plus subtil.

Pendant que l'épingle s'arrête
Et fixe l'étoffe au genou,
L'aiguille, mobile, inquiète,
Perce toujours un nouveau trou.

L'épingle, sérieuse et sage,
Se repose le plus souvent;
Du progrès l'aiguille est l'image,
Elle va toujours en avant.

Malgré beaucoup d'incorrections, échappées à un travail trop facile, notre poëte restera populaire.

En France, on aime ce qui a du cachet.

La plupart des œuvres de Pierre Dupont sont connues avant d'être imprimées. Il les chante dans les salons, et il lui arrive quelquefois d'en donner une copie à ceux qui la lui demandent.

Mais les éditeurs trouvent à redire à cette espèce de publication anticipée.

Une dame du monde, excellente musicienne, le pria, devant nous, il y a quinze jours, de lui copier une de ses chansons

nouvelles, encore inédite, et qui a pour titre le *Peseur d'or*.

Dupont déclara que son éditeur venait de lui défendre de donner à l'avenir une seule chanson manuscrite sous peine de procès.

— Mes œuvres complètes sont là, dit-il, vous comprenez? Je ne veux pas me fermer la caisse.

La dame parut très-mortifiée de ce refus.

— Il est charmant, votre éditeur! s'écria-t-elle. Comment le nommez-vous?

— Vialat.

— Je lui écrirai une lettre de félicitation. Vraiment, c'est fort agréable : j'aurai le *Peseur d'or* quand les orgues de Barba-

rie le joueront sous ma fenêtre! Au moins nous le chanterez-vous demain, monsieur?

— Pour cela, très-volontiers, on ne me l'a pas défendu, répondit Pierre Dupont.

Il salua et sortit.

— Je l'aurai, son *Peseur d'or*, je l'aurai en dépit de l'éditeur! dit la dame après le départ du poëte.

— Et comment l'aurez-vous?

— Rien de plus facile. J'ai soirée demain : pendant qu'il chantera, je ferai prendre les paroles par un sténographe.

— Mais la musique?

— Je la prendrai moi-même.

— Et si l'on fait un procès?

— Je payerai le procès.

— Quel enthousiasme! Cette chanson nouvelle est donc bien merveilleuse?

— Elle aura plus de succès que les *Louis d'or*. Voulez-vous la publier dans la biographie de Dupont? Je vous y autorise.

— Merci bien!... Pourtant, si vous répondez de tout...

— Je réponds de tout.

Ce que femme veut, Dieu le veut. A quarante-huit heures de là, nous avions les sept couplets de l'œuvre inédite. Les voici:

LE PESEUR D'OR.

Dans une vaste houppelande
Bordée au cou de petit-gris,
Un juif, expulsé de Hollande,
Vivait d'usures à Paris.
Il pesait avec des balances,
Dont les plateaux étaient faussés,

Or, diamants et consciences;
Ses doigts étaient fort exercés

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

On allait chercher la piqûre
De ce serpent dans un trou noir
Bâillant sur une cour obscure;
Ce repaire était son comptoir.
A ceux qui de cette cachette
Osaient railler l'obscurité:
Le soleil est dans ma cassette,
Répondait l'avare éhonté.

Les souris vont se prendre, etc.

Ses yeux étaient deux escarboucles,
Son nez un triangle effilé;
Il portait des souliers à boucles,
Du linge en Hollande filé.
Il prisait avec des mains sèches
Du fin tabac de Portugal.
Son crâne, orné de blanches mèches,
Eut effrayé le docteur Gall.

Les souris vont se prendre, etc.

De tout calcul indéchiffrable
Il se tirait en un instant.

Et, d'une voix imperturbable,
Il disait au chaland : C'est tant !
C'est tant ce virginal sourire,
C'est tant votre anneau conjugal,
C'est tant le sceptre et tant la lyre,
Tant la tombe et le piédestal.

Les souris vont se prendre, etc.

Qu'il monnaya d'âmes flétries !
Qu'il serra dans ses coffres-forts
D'or, de bijoux, de pierreries,
D'anneaux, de châles, de trésors !
La mort longtemps le laissa faire.
Un jour de hausse et de grand gain,
Elle emmena notre homme en terre,
Mort de joie et presque de faim.

Les souris vont se prendre, etc.

Le diable, qui toujours existe,
Ayant vu, la nuit, en rôdant,
Notre squelette jaune et triste
Qui perdait sa dernière dent,
Sur un plateau de sa balance
Mit les restes du pauvre corps,
Et, dans l'autre, avec violence,
Fit entrer ses nombreux trésors.

Les souris vont se prendre, etc.

Tu pèses moins que tes richesses,
Dit le diable, viens en enfer!
Nous y vivrons de tes largesses;
Tes os secs feront un feu clair!
Tirez profit de cette fable,
Vous tous qui rognez sur un liard;
Vous thésaurisez pour le diable;
Il vous surprendra tôt ou tard.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

Ceux de nos lecteurs qui désirent connaître l'air de cette magnifique légende peuvent se promener tous les soirs, de neuf à dix heures, rue de Provence, en tournant à gauche de la rue Lafitte, et non loin de l'hôtel Rothschild.

Ils entendront bientôt la musique railleuse descendre d'un balcon.

Certes, il faut en convenir, les œuvres

du chansonnier ne manquent pas d'une certaine portée philosophique. Après avoir consolé, soutenu l'artisan dans ses rudes travaux, il déshabille et fouette les peseurs d'or.

Dieu sait comme le siècle en abonde!

Usuriers, rogneurs d'écus, juifs de Hollande et juifs parisiens, quelle foule! Ils ont tous un lingot à la place du cœur, et un sac de gros sous leur tient lieu de cervelle.

Mais ne vous pressez pas de leur porter envie.

Un jour de hausse et de grand gain, vous verrez! vous verrez le tour que leur jouera la mort! Le diable qui toujours existe, puisque Pierre Dupont l'affirme,

les mettra dans un plateau de sa balance :

Et leurs os feront un feu clair.

Ainsi soit-il !

C'est la moralité de la légende, nous y applaudissons de grand cœur.

On trouvera que nous n'avons pas suffisamment étudié Pierre Dupont au point de vue musical, et l'on n'a pas tort ; mais, en vérité, cela passe nos forces.

Il nous est impossible de comprendre ce virtuose étrange. Dupont chante comme chantent les oiseaux, sans avoir eu d'autre maître que la nature. Poëte musicien, il trouve la note en même temps que la rime et se fait accompagner à la fois de deux muses, sans qu'Erato gêne Euterpe, sans qu'Euterpe soit jalouse de sa sœur.

Nous renonçons à expliquer les miracles

Toutefois, en y songeant bien, l'âme d'Hippolyte Monpou a dû venir se loger dans le gosier de Pierre Dupont. Cette hypothèse est la seule que nous puissions admettre. Dieu n'a pas voulu que l'art fût déshérité d'un si beau talent.

Quand Pierre Dupont chante, ne vous semble-t-il pas entendre un écho des *Deux Archers* et de l'*Andalouse* ?

Monpou ne garde sous la tombe que les secrets de la fugue et les mystères du contre-point ; mais son héritier ne tient pas à connaître ces secrets, peu lui importent ces mystères. La note lui vient sans qu'il sache l'écrire ; il la dicte, et tout est fini.

Chantez, maintenant!

Il faut avoir entendu Pierre Dupont pour bien apprécier tout le mérite de ses compositions originales. Son timbre, un peu voilé d'abord, s'éclaircit après quelques mesures, éclate, se passionne et monte à un diapason puissant.

Vous pouvez le faire chanter quatre heures de suite sans qu'il ressente la moindre fatigue. Jamais il ne se fait prier, son répertoire est à vos ordres.

C'est un fort beau garçon, qui n'a aucune allure prétentieuse, aucune pose mondaine. Il reste en lui du campagnard, et cela lui sied bien. Sa barbe longue, assez fournie, un peu rouge, ressemble à celle du Christ.

Franc, loyal, intrépide, il joint à ces

qualités une grande bonté de cœur, une simplicité charmante.

Doué de la santé la plus robuste, fier de sa large poitrine et de son encolure d'Hercule, il se fait l'apôtre de certain système d'hygiène, qu'il prêche à tout venant, pour faire tort aux médecins.

Quand on regarde son visage fleuri, on accepte ses doctrines.

Pierre Dupont boit comme Bacchus et Silène. Jamais il ne se grise.

Outre les couplets qu'il fabrique tous les jours, soit en arpentant l'asphalte, soit en passant la barrière pour voir mûrir les blés à Vaugirard ou pour écouter la fauvette sous les bois de Meudon, il travaille à un poëme intitulé : *Jeannette, la fille du tailleur*.

Pierre Dupont n'a pas dit son dernier mot.

Il est jeune, son talent doit grandir.

Mais, pour Dieu, qu'il se contente de la musette et des pipeaux, et qu'il ne sonne plus du cornet à bouquin politique.

Les notes qu'il tire de cet instrument sont aigres et discordantes.

Sa muse n'est pas une euménide coiffée de couleuvres, que l'on doive rencontrer hurlant, un jour d'émeute, au coin des carrefours : c'est une nymphe des prés et des bois, une douce hamadryade, qui vit de la séve des arbres ou du suc des fleurs, soupire avec les vents et murmure avec les ruisseaux.

FIN.

.... De pauvres jeunes filles
Pâles comme leurs fleurs, et ne vivant qu'un peu,
Fatiguant sans repos leurs bobines en jeu,
Sans songer seulement qu'elles devenaient vieilles,
Sur de ~~petits~~ métiers épinglaient ces merveilles.
De ces tissus légers qui semblent faits de rien
Comme l'œuvre de Dieu, dédale aérien
Où l'œil même exercé cherche un fil d'Ariane.
Jeannette débrouillant le treillis diaphane
Étudiait comment l'aiguille et le poinçon
Font le point d'Angleterre et le point d'Alençon.
Brodeuse, n'es-tu pas artiste à ta manière ?
Que tu tresses la feuille ou d'acanthe ou de lierre
La Fantaisie éclose en ce frêle réseau
Fait l'aiguille à ton doigt rivale du pinceau.

Pierre Dupont

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

—

Les éditeurs des *Contemporains* ont obtenu trente vers du poëme inédit de *Jeannette*, écrits de la main de Pierre Dupont. Si la dimension de nos autographes n'a pas permis de donner la tirade entière, on n'en aura pas moins un précieux *fac-simile* de l'écriture du jeune poëte.

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Alfred de Musset.
Guizot.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.

SOUS PRESSE:

PAUL DE KOCK. — LÉON GOZLAN. — PONSARD.
AUGUSTINE BROHAN. — MEYERBEER. — HORACE VERNET.
PAUL FÉVAL. — EUGÈNE SUE. — PROUDHON.
ROSE CHÉRI. — FRÉDÉRIC LEMAITRE. — ROSSINI.
ALFRED DE VIGNY. — GAVARNI. — FRANCIS WEY.
THÉOPHILE GAUTIER. — LOUIS VEUILLOT.
FRANÇOIS ARAGO. — BERRYER — NOGENT SAINT-LAURENS.
ALEXANDRE DUMAS. — LOUIS DESNOYERS.
ODILON BARROT. — SAINTE-BEUVE. — ARSÈNE HOUSSAYE.
MADAME DE GIRARDIN. — INGRES. — MONTALEMBERT.
ROTHSCHILD. — LE Dr VÉRON. — ALEXANDRE DUMAS FILS.
ALPHONSE KARR. — ETC., ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

13

SCRIBE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE.

CINQUIÈME ÉDITION.

50 centimes

PARIS

J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS

RUE MAZARINE, 9

1854

SCRIBE

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



SCRIBE

LES CONTEMPORAINS

SCRIBE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855



AVANT-PROPOS.

—

La tâche que nous nous sommes imposée n'est pas sans péril. De toutes parts nous arrivent les provocations et les menaces.

Un aimable patriote nous écrit, et termine sa lettre en dessinant au bas une guillotine avec un poignard : il nous laisse généreusement le choix entre les deux genres de mort.

Un autre nous annonce un coup d'épée.

Un troisième veut nous envoyer une balle dans le crâne.

Un quatrième, moins sanguinaire, nous prévient qu'il écrira très-prochainement notre biographie.

A la bonne heure! Vis-à-vis de nous la plume est une arme courtoise. Nous engageons le spirituel homme de lettres qui nous juge digne de cette gloire à ne pas accepter ses renseignements à la légère.

M. Émile de Girardin, par exemple, lui dirait que nous sommes né en 1806 et que nous avons QUARANTE-HUIT ANS[1].

Pour le coup, seigneur Girardin, ceci est une déloyauté notoire. Ne pouviez-vous trouver quelque vengeance moins perfide? Quarante-huit ans, miséricorde! quand vous en avez cinquante-trois? Nous sommes loin d'approcher ainsi de votre acte de naissance.

[1] Voir les insertions judiciaires faites dans la *Presse*, le *Siècle* et le *Constitutionnel*.

Otez-nous deux bons lustres, s'il vous plaît.

Vous avez voulu nous donner vos cheveux gris et vos rides pour nous déshonorer aux yeux de nos lectrices. Gardez tout cela, seigneur ! gardez vos cinquante-trois ans et vos vertus. Le chiffre de ces dernières dépasse évidemment celui de votre âge, et la France n'apprendra pas sans chagrin qu'un homme aussi recommandable approche de la vieillesse.

Elle ne se consolera qu'en écrivant sur votre tombe :

« Ci-gît le plus parfait modèle de probité politique, le père de l'industrialisme honnête. Tous les partis conservent un précieux lambeau de son histoire, et la Bourse le pleure. »

Nous l'avouons avec franchise, les me-

naces de guillotine et de poignard nous ont beaucoup moins ému que cette plaisanterie de M. de Girardin.

Tuez-nous, morbleu ! mais ne nous vieillissez pas !

Après nous il restera des écrivains énergiques pour achever notre œuvre.

Les menaces ne réussissent qu'à nous décider de plus en plus à dire la vérité à notre siècle. On n'intimide que les hommes sans conscience et sans cœur.

Sur ce, que M. Scribe nous pardonne d'avoir dérobé quelques lignes à sa biographie. Nos adversaires ont tous les journaux pour l'attaque, et nous n'avons que nos petits livres pour la défense.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

SCRIBE

A la fin du siècle dernier, dans la rue Saint-Denis, un peu plus bas que le marché des Innocents, était un modeste magasin de nouveautés, portant pour enseigne : *Au Chat noir*.

Ce fut là que naquit, le 25 décembre 1791, Augustin-Eugène Scribe, le plus

fécond des vaudevillistes passés, présents et futurs.

Aujourd'hui la maison qui l'a vu naître existe encore. Elle fait le coin de la rue de la Reynie. Seulement le magasin de nouveautés a disparu, et le *Chat noir*, ou plutôt les *Chats noirs*, car il y en a deux magnifiques sculptés à la hauteur du premier étage, servent d'enseigne à un confiseur.

Scribe était encore au berceau lorsque son père mourut.

Madame Scribe vendit le fonds de commerce, réalisa sa fortune et vint se loger dans les environs de l'église Saint-Roch, où son fils, à peine âgé de quatre ans, dit M. de Loménie, « put voir, caché dans le giron de sa mère, la terrible mitraillade

que Bonaparte, général des troupes de la Convention, administra aux sections de Paris, mitraillade d'où sortit l'Empire[1]. »

Notre illustre vaudevilliste a fait ses études au collége Sainte-Barbe.

Il suivait les classes du lycée Napoléon[2], et, trois années de suite, il fut couronné au grand concours des quatre colléges.

Scribe eut à Sainte-Barbe pour camarades intimes Casimir et Germain Delavigne, qui depuis sont constamment restés ses amis les plus chers.

Il y a chez les anciens barbistes une

[1] *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien, art. SCRIBE, p. 12.

[2] Ancien collége Henri IV. — « Sainte Barbe, dit M. Scribe lui-même dans une de ses nouvelles, intitulée *Maurice*, était une sorte d'État constitutionnel placé entre deux gouvernements absolus, Henri IV et Louis-le-Grand. »

confraternité véritable, une sorte de franc-maçonnerie qui les porte à s'entr'aider mutuellement et à se donner le coup d'épaule quand il s'agit d'un obstacle à vaincre, d'une lutte à soutenir. Tous les ans, au 4 décembre, jour de la Sainte-Barbe, ils se réunissent chez Lemardelay dans un banquet tumultueux, où les souvenirs de collége se réveillent au cliquetis des verres et aux détonations du champagne.

Un jour, les propriétaires de Sainte-Barbe se décident à mettre l'établissement en actions [1].

Nos anciens élèves apprennent la nou-

[1] Il s'agissait de trouver six cent mille francs pour reconstruire les bâtiments du collége qui menaçaient ruine.

velle, se réunissent dans un banquet extraordinaire et soumissionnent toutes les listes, entre la poire et le fromage.

Déjà riche à cette époque, Scribe souscrivit pour soixante-dix mille francs de ces actions. Il est aujourd'hui l'un des principaux administrateurs du collége.

On nous raconte qu'il a donné des ordres vigoureux pour exclure de la cuisine certain plat de haricots à l'huile, traditionnellement servis en carême, et dont son estomac gardait piteuse mémoire.

Cette réforme lui a conquis trois générations d'élèves.

Prononcez le nom de M. Scribe à Sainte-Barbe, tous les échos le répètent avec enthousiasme. On a parlé de lui élever une statue en plein réfectoire.

Mais nous anticipons sur l'ordre des faits et sur l'ordre des dates.

L'ancienne marchande de nouveautés, fière des succès de son fils, avait décidé qu'il serait avocat. Depuis soixante ans, la bourgeoisie pousse au barreau tous les collégiens triomphateurs ; elle encombre le sanctuaire de Thémis de sa progéniture. Quand la foule est trop nombreuse, les plus adroits sortent des rangs, relèvent leur robe et sautent du palais de Justice au palais Bourbon. L'avocat devient député, le député devient ministre.

Madame Scribe toutefois ne vécut pas assez longtemps pour entretenir son fils dans ces louables et fécondes traditions de l'envahissement du tiers état.

Elle voyait avec chagrin que le jeune

homme, au sortir de ses classes, manifestait des goûts peu judiciaires. Barthole n'avait aucun attrait pour lui, Cujas lui donnait des vapeurs. Il se risqua néanmoins à travailler chez un avoué, dont il gâcha tous les actes de procédure et qui finit par remercier son clerc en lui offrant un brevet absolu d'incapacité.

Madame Scribe mourut sur les entrefaites.

Son fils, guidé par un sentiment de déférence et de piété filiale, avait paru suivre jusqu'à ce jour l'impulsion qui lui était donnee ; mais il ne témoigna pas les mêmes égards à M. Bonnet[1], qu'on avait

[1] L'un des avocats les plus distingués d'alors, le même qui a défendu Moreau, compromis dans l'affaire de Georges Cadoudal.

chargé de la tutelle. Il leva contre lui le drapeau de la révolte.

« Pour aller à l'école de Droit, dit le biographe que nous avons déjà cité, il prenait assez régulièrement par la vallée de Montmorency, où il s'égarait, — et pas seul. »

Il revenait, le soir, assister aux représentations du théâtre de la rue de Chartres, où l'attendait Germain Delavigne, son camarade de Sainte-Barbe, avec lequel, sur les bancs du collége, il avait essayé déjà de confectionner deux ou trois pièces.

Un des auteurs de *flonflons* les plus en vogue de l'époque était M. Dupin (ne pas confondre avec son cousin, l'ex-président de l'Assemblée nationale). Nos jeunes amis professaient pour le vaudevilliste

une admiration naïve. Ils le prièrent d'examiner leurs essais dramatiques.

— Ce n'est pas trop mal, dit M. Dupin. Un peu d'inexpérience, trop de berquinades; mais de l'agencement, du trait, de jolis couplets. Travaillez! Je vous donnerai des conseils, tout ira pour le mieux.

Scribe et Germain Delavigne débutèrent au théâtre sous la direction de ce grand maître.

Le 2 septembre 1811, une première pièce de nos barbistes fut jouée sur la scène du Vaudeville. Le public ne l'accueillit point avec faveur. Elle avait pour titre les *Dervis*[1].

— Bah! fit M. Dupin, travaillez tou-

[1] C'était une arlequinade.

jours ; il faut s'habituer au feu. J'en ai vu bien d'autres !

Les jeunes gens se remirent à l'ouvrage ; mais trois autres pièces eurent le même sort. Non content de siffler, le parterre eut parfois l'indélicatesse de recourir aux projectiles, et l'acteur qui jouait le rôle de Sancho, dans l'*Ile de Barataria*, reçut une pomme cuite sur l'œil gauche.

— C'est le théâtre qui vous porte malheur, dit M. Dupin aux amis. Quittez le Vaudeville. Je vous offre ma collaboration pour entrer aux Variétés. Avez-vous un sujet ?

— Oui, répondit Scribe.

— Quel titre ?

— Le *Bachelier de Salamanque*.

— Délicieux ! apportez-moi cela.

Nos barbistes, en travaillant avec le maître, se croyaient, cette fois, bien assurés du succès. Hélas ! le parterre des Variétés fut aussi injuste que le parterre du Vaudeville. Le talent de M. Dupin ne put conjurer l'orage.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà qui est fort ! Un de vous est né sous une étoile fatale.

— C'est moi probablement, dit avec modestie Germain Delavigne. Je me retire.

Il laissa travailler seuls MM. Dupin et Scribe.

Ceux-ci retournèrent au Vaudeville. Un nouvel enfant, *Barbanera* ou les *Bossus*, fut présenté au baptême de la rampe, et le public impitoyable l'étouffa dans son berceau [1].

[1] A la même époque, Scribe fit jouer un opéra co-

— Décidément, c'est vous qui me portez guignon, dit Dupin à Scribe. Bonsoir !

Tout autre, à la place du jeune auteur, eût été saisi de découragement.

« Mais, dit Louis Huart, dans sa *Galerie de la presse*, il redoubla de zèle et de travail. De même que les Prussiens et les Russes apprenaient la guerre en se faisant battre par les grenadiers de Napoléon, de même Eugène Scribe, à force de se faire battre par le public, apprit aussi comment on pouvait remporter des victoires. Une fois maître de ce précieux secret, il a su le garder et en faire bon usage. »

Le jeune vaudevilliste eut un premier succès dans l'*Auberge* ou les *Brigands*

mique en trois actes, la *Redingote et la Perruque*, musique de Guénée. Cet opera eut une chute complète.

sans le savoir. Son collaborateur pour cette œuvre était M. Delestre-Poirson. Scribe lui dit un jour :

— Je sais pourquoi mes premières pièces sont tombées.

— Oh ! oh ! bonne affaire ! pourquoi? demanda Poirson.

— Parce que je restais dans les sentiers battus; je copiais les vieux faiseurs, dont je n'ai acquis ni la routine, ni les ficelles. Il faut chasser du vaudeville les rôles banals comme Picard les a chassés de la comédie [1]. En un mot, je veux suivre l'exem-

[1] Picard est le premier qui ait exilé du théâtre les Frontin, les Sganarelle et les Valère. C'est lui qui a donné le signal de la renaissance dramatique dans les *Marionnettes*, les *Ricochets*, *Monsieur Musard*, *Médiocre et rampant*, et la *Petite Ville*, cinq chefs-d'œuvre d'originalité. M. Scribe a imprimé le nouveau mouvement littéraire au théâtre de la rue de Chartres.

ple de Molière, et tâcher de peindre les mœurs de notre époque.

— Bravo ! c'est une idée ! fit Poirson.

Scribe continua :

— Nous aurons d'abord à mettre en scène les généraux et les colonels de l'Empire. Du militaire nous passerons au civil, et nous descendrons, s'il le faut, jusqu'à la boutique. Notaires, avoués, bourgeois, courtauds de magasin, tout cela doit être de notre ressort.

— Et les gardes nationaux ! quels bons types ! s'écria Poirson.

— Je n'y songeais pas, dit Scribe. Commençons par eux !

— Très-volontiers.

Séance tenante, ils rédigèrent le plan de cette comédie-vaudeville en un acte

qui a pour titre : *Une Nuit de la garde nationale*[1]. Elle obtint un succès éclatant. Scribe était désensorcelé.

Le jour où il commença la pièce, il mit pour condition que Germain Delavigne arriverait en tiers comme collaborateur ; mais celui-ci refusa.

— Je n'ai, dit-il à son ami de collége, ni ta persistance ni ton courage. Travaille sans moi.

— Diable ! murmura Scribe, et les couplets? Je me défie des miens. Quant à Poirson, j'ai peur qu'il n'y entende goutte.

[1] Craignant que le rôle de *M. Pigeon* n'offusquât les bisets, alors très-nombreux à Paris, les auteurs intitulèrent la pièce le premier jour : *Une Nuit de corps de garde*. Le lendemain, ils lui rendirent son véritable titre.

— Casimir et moi nous te les ferons.

— Alors, sois de la pièce.

— Non, j'ai assez du théâtre[1]. Tu aurais, du reste, grand tort d'avoir des scrupules. Il y a toujours ici un magasin de rimes à ton service. Exploite-le sans gêne.

Scribe ne se fit pas répéter deux fois l'invitation.

Casimir et Germain Delavigne lui vinrent très-généreusement en aide pour la facture des couplets de la *Garde nationale*. Ainsi les vers suivants, arrangés sur la *Valse du Havre*, sont dus à la muse qui a dicté le drame de *Louis XI*.

[1] Il ne reprit que six ans plus tard sa collaboration avec Scribe, dans le *Colonel* et dans le *Mariage enfantin*, deux comédies-vaudevilles joués au Gymnase.

Je pars
Déjà de toutes parts,
La nuit sur nos remparts
Jette une ombre
Plus sombre.

Chez vous,
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.

Au bal
Court un original
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

Nous ne citerons pas le reste. Il y a cinquante autres vers de la même vivacité et de la même coupe.

Scribe rendit avec usure ce qu'on lui avait prêté de ce côté-là.

Jamais Casimir Delavigne ne faisait le plan d'une pièce sans consulter le vaudevilliste, dont l'habileté en matière de charpente lui était connue. Livré à lui-même, le père des *Enfants d'Édouard* n'aurait pas eu cette science d'agencement à laquelle, sans conteste, il doit la meilleure part des succès obtenus à la Comédie-Française.

Ici nous ferons une courte pause pour définir le talent de M. Scribe.

Établissons d'abord que ce talent est incontestable, immense. Jamais auteur n'a obtenu des succès aussi universels; jamais ovations plus éclatantes n'ont été décernées à un homme, sous les feux du lustre, en présence d'une foule enthousiaste.

Pourtant M. Scribe n'est pas littéraire.

Mais il a un mérite énorme, celui de la charpente. Il construit d'une main ferme son édifice dramatique et sait joindre avec un art merveilleux toutes les parties qui le consolident.

En vain la critique hausse les épaules, en vain elle jette avec mépris et du bout des lèvres ce mot *charpente*, qu'elle voudrait métamorphoser en injure.

La charpente, au théâtre, c'est la création, c'est la vie.

Avant tout, il est nécessaire qu'un enfant marche et ne soit point estropié.

Qu'on l'habille ensuite avec ou sans élégance, il n'en a pas moins tous ses membres ; il se tient debout et respire sous les haillons comme sous la pourpre.

Conclusion : la charpente se passe du

style, et le style ne se passera jamais de la charpente.

Le secret des triomphes de M. Scribe est là.

Cette qualité, la plus sérieuse de toutes et la plus essentielle quand il s'agit de faire vivre une œuvre théâtrale, il la possède au suprême degré. Ses pièces, en dépit des nombreux défauts qu'elles peuvent avoir, jouissent d'une constitution robuste. Elles fournissent leur carrière, et rarement on les voit trébucher devant le public.

Après le succès de la *Garde nationale*, notre vaudevilliste marche de triomphes en triomphes. *Flore et Zéphire*, la *Jarretière de la Mariée*, le *Comte Ory*, le *Nouveau Pourceaugnac*, le *Solliciteur*,

la *Fête du Mari*, l'*Hôtel des Quatre-Nations*, *Une Visite à Bedlam*, la *Somnambule*, les *Deux Précepteurs*, et vingt autres pièces sont jouées tour à tour aux Variétés et au Vaudeville.

La mine est en pleine exploitation.

Chargés de manuscrits de toutes sortes, les collaborateurs prennent le chemin de la rue du Sentier, où demeure l'heureux M. Scribe. Ils font antichambre chez lui comme chez un prince.

Mais l'entrée du cabinet du vaudevilliste ressemble à celle du royaume des cieux : il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Dupin et Delestre-Poirson tiennent autant que possible la porte close.

Ils ne permettent qu'à Brazier, Car-

mouche, Mélesville et Saintine [1] de pénétrer dans le sanctuaire et de partager le filon d'or.

Scribe devient un véritable entrepreneur dramatique. Il organise sur une échelle immense un commerce de vaudevilles et d'opéras-comiques, ayant soin que la fourniture ne manque à aucun théâtre et soit livrée à l'heure.

C'est un autre magasin du *Chat noir*.

Seulement au lieu d'y vendre de l'indienne et de la mousseline, on y débite des actes et des couplets, le tout au plus juste prix.

Dès le début, Scribe se montre de la

[1] L'auteur de *Picciola* a fait plusieurs pièces avec Scribe. Voici le titre des principales : le *Témoin*, l'*Ours et le Pacha*, et le *Duc d'Olonne*.

force de Beaumarchais pour le talent et pour le calcul. Comme l'auteur du *Mariage de Figaro*, il exige qu'on le paye sur la recette [1], trouvant parfaitement ridicule d'enrichir les autres en restant pauvre.

Le nouveau mode de perception des droits commence en avril 1817, après le succès du *Solliciteur* aux Variétés. Presque aussitôt la commission dramatique se fonde, un contrôle sérieux s'établit, les auteurs se liguent contre les directeurs;

1 Les directions achetaient pour une somme souvent très-minime les pièces aux auteurs. Cette somme une fois payée, ils n'avaient plus rien à prétendre, succès ou non. Les Désaugiers, les Moreau, les Brazier, touchaient 50 fr., 25 fr., et même 18 fr. pour un acte. Le Théâtre-Français et le théâtre du Vaudeville payaient seuls un droit progressif.

ils voient le Pactole changer de cours et se jeter dans leur caisse.

C'est à M. Scribe qu'on doit ce détournement du fleuve.

En défendant ses intérêts, il défend ceux de ses confrères et maintient la réforme avec l'autorité que lui donne le succès. Messieurs les directeurs de théâtre rendent enfin à César ce qui appartient à César.

Le champ littéraire est en coupe réglée.

Chaque jour la moisson devient plus abondante, et les meilleures gerbes s'entassent dans les greniers de M. Scribe. Rarement agriculteur sut mieux retourner la glèbe et faire produire double récolte aux sillons.

Tout ceci se passait en 1820.

Notre vaudevilliste approchait de sa trentième année.

Il habitait, à cette époque, avec un ami intime, employé dans un ministère, et dont il avait fait, en quelque sorte, l'organisateur de ses succès.

Cet ami se nommait Fournier. Quelquefois il travaillait aux vaudevilles, brochait un dialogue ou aiguisait une pointe ; mais en cela ne consistait pas sa besogne essentielle. Il courait les foyers de théâtre, s'appliquait à reconnaître les impressions diverses du public, chauffait adroitement l'enthousiasme dans les groupes, essayait de fléchir les rigueurs de la critique et se donnait une peine incroyable pour faire passer son ami à l'état de grand homme.

Scribe lui a dû souvent quelques sifflets

de moins et nombre de bravos de plus.

Le jour des premières représentations, Fournier distribuait des coupons et des stalles à quarante ou soixante amis, se plaçait au centre de l'orchestre avec cette cohorte dévouée, et formait de la sorte une claque amicale, contre laquelle le public n'était pas en défiance, et dont les salves gantées entraînaient toujours les applaudissements des galeries et des loges.

Sauton, le Porcher de l'époque, se croisait les bras dans le plus doux des loisirs.

Cependant un nouveau théâtre préparait son ouverture. MM. Delestre-Poirson et Cerfbeer, maîtres du privilége, eurent soin tout d'abord d'attacher Scribe à leurs destinées. Le fécond vaudevilliste, suivi de sa troupe de collaborateurs, au-

quels étaient venus se joindre les Moreau, les Dumersan, les Dupaty, les Francis et les Mazères, commença cette campagne brillante, que nous l'avons vu, dix années durant, fournir au Gymnase sans qu'un seul jour ait diminué le succès de la veille.

Certes, il nous serait impossible, lors même que nous ne ferions qu'en énoncer le titre, de rappeler ici toutes les pièces composées par M. Scribe pour le théâtre Bonne-Nouvelle. Il en a donné là plus de cent cinquante [1].

[1] Outre le *Colonel* et le *Mariage enfantin*, que nous avons déjà citées, les principales sont : l'*Amour platonique*, — *Frontin mari garçon*, — *Michel et Christine*, — la *Veuve du Malabar*, — la *Loge du portier*, — *Partie et revanche*, — le *Baiser au porteur*, — la *Quarantaine*, — le *Plus beau jour de la vie*, — la *Demoiselle*

On n'a point d'exemple d'une vogue aussi durable et aussi soutenue.

Madame la duchesse de Berry, cœur héroïque, mais tête un peu folle, contribua, par le patronage qu'elle accorda au théâtre du Gymnase, à y attirer la foule et à réunir dans une même admiration pour M. Scribe la bourgeoisie et le faubourg Saint-Germain.

« En pareille position, dit avec beaucoup de justesse M. de Loménie, Molière eût fait son public ; mais Scribe n'est pas Molière. Il prit une voie plus commode, moins chanceuse, plus douce ; il se fit à son public. Renonçant aux larges propor-

à marier, — la *Lune de miel*, — le *Mariage de raison*, — un *Mariage d'inclination*, — la *Marraine*, etc., etc. Nous en passons, et des meilleures.

tions de l'art, à la rude franchise des allures, à l'énergie de la satire, il fut joli, gracieux, coquet, verbeux, spirituel; il sut étaler aux yeux toutes sortes de petites situations plus ou moins scabreuses, recouvertes d'un voile léger et élégant; il assaisonna le fruit défendu d'un grain de moralité, et les dévotes les plus charmantes purent venir y mordre sans crainte du confesseur. Il est incontestable que les bonnes et rudes trivialités de Molière sont au fond plus *honnêtes* et plus *décentes* que la phraséologie roucoulante et les incidents gazés de M. Scribe[1]. »

Notre siècle était destiné à voir un des plus curieux phénomènes qui se soient ja-

[1] *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien*, t. III, art. Scribe, p. 21 et 22.

mais produits à l'horizon des lettres. Nous voulons parler de cette étrange lubie qui s'est tout à coup emparée des auteurs de se mettre à deux, à trois et même à quatre pour avoir de l'esprit.

Cela peut être original, mais bien évidemment ce n'est point un progrès littéraire.

Il y a là pauvreté, doute de soi-même, impuissance. Jamais un talent nerveux et robuste ne fait appel à un autre talent pour créer une œuvre. N'avoir pas la force d'engendrer seul et prier un voisin de vous venir en aide nous semble une manœuvre assez bouffonne.

On nous répondra que la collaboration n'est pas toujours un signe de faiblesse et qu'elle peut naître du calcul. C'est très-

juste. Nous avions oublié que les mœurs de l'arrière-boutique étaient, depuis tantôt quarante ans, implantées dans la littérature.

Or, du calcul à l'exploitation, il n'y a qu'un pas.

De l'exploitation à ce sentiment avide qui porte à s'approprier le travail des autres, la distance est aussi fort courte : la probité ne se pose pas toujours en obstacle et la laisse franchir.

Qu'avons-nous vu, de nos jours, et que voyons-nous encore?

D'audacieux pirates littéraires chargent sur leur navire la cargaison d'autrui, s'en proclament les maîtres et voguent à pleines voiles vers la renommée.

Ce n'est pas M. Scribe que nous accusons, Dieu nous en garde !

Il y a huit ans, lors d'une trop fameuse querelle, où nous a jeté l'amour du droit et de la justice, nous écrivions les lignes suivantes :

« M. Scribe n'est jamais sorti des bornes de la collaboration permise, il a nommé ses collaborateurs.

« M. Scribe a partagé non-seulement la recette, mais la gloire avec ceux qui lui sont venus en aide pour ses travaux scéniques. Il n'a point accaparé le succès à son profit, il n'a point arraché les couronnes du front de ses confrères.

« M. Scribe a fait les Duveryer, les Bayard, les Théaulon, les Mélesville et bien d'autres. Il les prend par la main pour

les conduire en présence du public, et le public les voit debout à ses côtés.

« Il ne les tient pas sous le boisseau.

« Il ne les étouffe pas secrètement dans les ténèbres de la coulisse pour venir seul moissonner les fleurs à la clarté de la rampe et jouir des applaudissements du parterre.

« Il ne leur enlève pas, en un mot, ce qu'un homme de lettres a de plus précieux, la gloire du nom[1]. »

Voilà ce que nous avons dit, et ce que nous sommes heureux de répéter aujourd'hui comme une louange.

Puisque la collaboration est à la mode, en dépit de la logique et du bon sens, on

[1] *Fabrique de romans, maison Alexandre Dumas et compagnie*, p. 38

apprendra du moins que M. Scribe est le plus honnête et le plus laborieux des collaborateurs.

Non content de faire sa part de travail, il reprend en sous-œuvre la tâche des autres et transforme complétement les scènes.

Celui qui les a écrites ne les reconnaît plus.

Un soir, au dîner mensuel de la commission dramatique, un jeune vaudevilliste, qui n'avait jamais collaboré avec Scribe, se mit à l'attaquer d'une façon presque outrageante.

— Il a fait trois cents pièces, dit-il, grâce au concours d'une multitude de gens très-forts et très-exercés. Qu'on établisse la proportion, il en résulte que, dans cette

immense besogne théâtrale, l'esprit de M. Scribe est à celui de ses collaborateurs comme *un* est à *quarante*.

— Je vous affirme que vous avez tort, répondit M. Carmouche, présent au banquet.

— Ah! fit le jeune homme. Comment le démontrerez-vous?

— Par une preuve qui m'est personnelle. J'ai fait douze ou quinze vaudevilles avec Scribe, et je puis vous affirmer que, dans toutes ces pièces, il n'y a pas un mot de moi.

La déclaration ne pouvait être plus formelle et plus sincère. Beaucoup d'autres convives avaient collaboré avec l'écrivain qu'on attaquait. Tous appuyèrent M. Car-

mouche et tinrent absolument le même langage que lui.

C'est pour Scribe une sorte de point d'honneur de refondre entièrement les actes qu'on lui apporte. Il donne à l'ensemble son cachet, il efface le dialogue de ses confrères et le remplace par un dialogue de sa fabrique ; il trouve d'autres ressorts, il invente des situations nouvelles, il change le nœud de l'intrigue et métamorphose les péripéties.

Avec ce système, dont il ne se départ jamais, quand une pièce est mauvaise, il la rend bonne.

Mais, en revanche, si elle est bonne, il la rend mauvaise.

Le travail est une passion chez lui. On l'a vu recommencer trois ou quatre fois

une œuvre dramatique, condamnant au feu les manuscrits précédents, et se remettant à écrire sur nouveaux frais.

Un jour, M. Dupin lui propose une pièce assez médiocre, en deux actes, avec deux personnages. Scribe ajoute un rôle, change les autres, coupe un acte, jette la pièce au creuset, la refond entièrement et la fait mettre à l'étude.

Trois semaines après, l'affiche annonce une première représentation. Scribe invite à dîner M. Dupin.

— Mon cher, lui dit-il, expédions les plats, car je vous emmène au Gymnase. J'ai pris une baignoire de face. Deux personnes doivent se mettre sur le devant. Nous ne serons pas aperçus.

— Ah ! ah ! c'est de vous *Michel et*

Christine, à ce qu'il paraît? demande son convive.

— C'est de moi.

— Vous êtes seul pour cette pièce?

— Non pas, nous sommes deux.

— Avec qui êtes-vous?

— Mangez toujours, vous le saurez plus tard.

Après le dîner, ils se rendent à la salle Bonne-Nouvelle. La pièce commence. Dupin dit à Scribe, après la troisième scène :

— Voilà qui est délicieux! Ce rôle de militaire, cette jeune aubergiste... Parfait! parfait! parfait!

D'autres scènes se jouent, les exclamations de Dupin redoublent, et Scribe lui dit :

— Maintenant vous devinez quel est mon collaborateur?

— Ma foi, non!... Chut! plus un mot, je tiens à écouter la pièce. Elle est ravissante!

— A votre aise, dit Scribe.

Les acteurs continuent de jouer. Quand ils en sont à la neuvième scène, Dupin balbutie :

— Diable! diable! cette situation a quelque rapport avec le second acte de notre pièce... Hein? trouvez-vous?

— Bah! nous y remédierons, dit Scribe.

— N'importe, c'est fâcheux. On n'est jamais sûr de rien au théâtre. Les idées courent dans l'air, et votre collaborateur a pris celle-ci au vol... A moins qu'elle ne soit de vous?

— En vérité, non, elle est de lui.

— Comment se nomme-t-il?

— L'acte touche à sa fin ; vous allez le savoir.

Quelques minutes après, la toile tombe au milieu des applaudissements. Elle se relève bientôt pour laisser le régisseur annoncer au public que les auteurs de *Michel et Christine* sont MM. Scribe et Dupin.

Ce dernier tressaille au fond de la baignoire.

— Ah ! le mauvais père, dit Scribe, qui ne reconnaît pas ses enfants !

— Parbleu ! fit Dupin, quand on me les change en nourrice !

Il se précipite au cou de son collaborateur et le remercie du succès par une chaude accolade.

Scribe a exécuté cinquante tours de force aussi merveilleux que celui-là. *Va-*

lérie, sa pièce de début à la Comédie-Française [1], était d'abord en un acte. On destinait le rôle à Léontine Fay, l'actrice aimée du Gymnase. Celle-ci tombe malade. L'auteur biffe les couplets, retranche une ligne, une seule ligne dans le dialogue, réussit à opérer deux coupes excellentes, et va lire triomphalement au comité de la rue Richelieu son vaudeville métamorphosé en une comédie en trois actes.

On la reçut par acclamation. Mademoiselle Mars joua le rôle destiné à Léontine

Toutes les pièces de M. Scribe peuvent être dégagées de leurs couplets sans éprouver une perte sensible. Jamais il n'a eu de prétention au titre de poëte.

[1] En société avec Mélesville.

Le jour où l'on inventera le couplet en prose, il l'adoptera sur-le-champ.

Mais son adresse est si grande, et l'art de la scène est poussé chez lui à un si haut point, que ses couplets les plus médiocres sont toujours sauvés par la situation.

Et la preuve, c'est que personne, dans *Michel et Christine*, ne s'est avisé de siffler ce passage trop connu :

> Un vieux soldat doit souffrir et se *taire*,
> Sans *murmurer*.

En dépit de sa pauvreté de rhythme et de son absence d'inspiration, M. Scribe a fait quelque chose comme deux ou trois cent mille vers, c'est-à-dire beaucoup plus que Lamartine et Victor Hugo.

Ses opéras-comiques ou non comiques,

au point de vue de l'art sérieux, offrent une étude amusante.

On aurait tort de s'imaginer que la poésie et la musique, ces deux sœurs harmonieuses, s'accordent ensemble.

La musique exerce sur la poésie un despotisme indigne; elle la maltraite, elle lui rogne les ailes, elle la déchire à coups de croches et de doubles-croches, de façon que la malheureuse est obligée de prendre la fuite et de céder le pas à la vile prose, qui se pare de ses dépouilles et ressemble à une sorcière de Macbeth affublée de la robe d'une muse.

Voilà pourquoi les vrais poëtes ne s'entendront jamais avec les musiciens.

Il faut à ceux-ci un prosateur armé d'un dictionnaire de rimes, qui coupe la me-

sure à leur caprice et se prosterne humblement devant leurs exigences.

Avec Chérubini, Meyerbeer, Boïeldieu, Rossini, Hérold, Auber et Carafa, Scribe a gagné plus d'un million ; mais, en vérité, ce n'est qu'un médiocre dédommagement de toutes les tortures que ces messieurs lui ont fait subir.

Il disait naïvement de Meyerbeer :

— Cet homme-là me fera tourner en bourrique !

Tous ses cheveux ont grisonné dans ce travail étrange, où il détruisait le lendemain ce qu'il avait fait la veille, pour le recommencer et le détruire encore.

— Ici, dit un jour Meyerbeer, cornant le libretto, notre sujet exige une romance.

— Bon! répond Scribe. Quelle rhythme voulez-vous?

— Je veux des vers de huit syllabes, forme carrée.

Scribe se hâte de composer la romance et l'envoie au maestro, qui la lui retourne presque aussi vite avec une lettre ainsi conçue :

« La forme carrée est absurde. Faites-moi des vers de dix syllabes, cela porte mieux la mesure. »

Il s'agissait d'une affaire de longueur, et comme Scribe travaillait au mètre, il fallait bien se résigner. La romance rentra au moule une fois, deux fois, dix fois de suite, et quand, une semaine durant, ce manége eut pris toutes les heures de l'é-

crivain, Meyerbeer déchira la feuille en s'écriant :

— Pourquoi, diable! prétendiez-vous qu'il y avait là un sujet de romance?

— Eh! ce n'est pas moi qui l'ai prétendu, c'est vous!

— Vraiment?.. S'il en est ainsi, *nous* nous sommes trompés.

Un autre jour, rencontrant Scribe sur le boulevard des Italiens, et le prenant sous le bras, Meyerbeer lui glissa mystérieusement ces mots à l'oreille :

— Il m'est venu hier soir une idée magnifique.

— Pour notre opéra?

— Pour notre opéra.

— Voyons l'idée.

— Je voudrais réunir au quatrième

acte tous nos personnages afin d'avoir un septuor.

— Mais c'est impossible! dit Scribe. Les trois premiers actes sont terminés. Quand on veut une situation semblable, il faut la préparer dès l'origine.

— Sans doute, j'en conviens. C'est un énorme travail à refaire. Mais un septuor! songez-y donc, un septuor!

— Allons, soit, j'arrangerai cela, dit Scribe en soupirant.

Il consacra six semaines aux retouches. Meyerbeer prit le libretto, le garda trois ans, et dit à son collaborateur :

— Toutes réflexions faites, *notre* septuor n'ira pas. Je préfère un monologue.

Une troisième fois, il s'agissait de re-

fondre entièrement la pièce. Scribe eut, ce jour-là, des pensées de suicide.

Tous les autres musiciens le tourmentaient par leurs extravagances. Auber lui coupait une strophe de manière à la rendre inintelligible, Boïeldieu intervertissait l'ordre des rimes et faisait hurler la prosodie, Hérold déplaçait la césure, et Carafa donnait révolutionnairement quatorze pieds à un hexamètre.

Il n'y eut pas jusqu'à mademoiselle Bertin qui ne se permît, dans le *Loup garou*[1], de faire boiter deux distiques.

Cinq ou six années plus tard, ayant sur son piano le livret de la *Esmeralda*, elle voulut essayer les mêmes licences ; mais

[1] Opéra-comique, joué en 1828. C'était le premier début musical de la fille du rédacteur en chef des *Débats*.

un sourd rugissement du lion littéraire éteignit ses notes et glaça ses accords.

Elle comprit qu'on ne traitait pas la poésie de Victor Hugo comme celle de Scribe.

Nous arrivons à 1830, époque assez fatale pour l'écrivain dont nous racontons l'histoire. Sa comédie à l'eau de rose se trouva tout à coup dépréciée. La foule s'éloigna de la parfumerie du Gymnase. M. Scribe n'avait point gardé de limites, il avait oublié la possibilité du mal de tête.

Une autre littérature que la sienne affriandait le public.

En vain il redoubla d'efforts, il n'eut plus çà et là que de rares éclairs de succès. *Une Faute*, les *Malheurs d'un Amant*

heureux, le *Lorgnon*, la *Chanoinesse*, *Être aimé ou mourir*, *Une Chaumière et son Cœur*, voilà, sur cinquante ou soixante pièces, les seules qui aient pu triompher de l'indifférence générale et ramener quelques lueurs de ses beaux jours[1].

M. Scribe gardait rancune à la Révolution.

Il résolut de la souffleter à sa manière, c'est-à-dire sans beaucoup de nerf et avec un bouquet de fleurs.

Le succès de *Valérie* et du *Mariage d'argent* lui ouvrait toutes grandes les portes du Théâtre-Français ; il y fit entrer

[1] Pendant près de dix ans, c'est-à-dire de 1837 à 1848, M. Scribe n'a plus travaillé pour le Gymnase. Le directeur actuel, M. Montigny, est parvenu à le ramener à ce théâtre, où il a donné, dans ces derniers temps, une *Femme qui se jette par la fenêtre*, *Héloïse et Abeilard*, etc.

Bertrand et Raton, riant sous cape du bon tour qu'il jouait à certains personnages haut placés.

Mais on ne parut même pas s'apercevoir de l'agression.

Comme, au bout du compte, M. Scribe ne trahissait que le secret de la comédie, on le laissa faire. Peu importe, après le dénoûment, qu'un indiscret s'avise de montrer les ficelles.

Cette nuance d'aigreur chez le fécond vaudevilliste perce dans toutes les œuvres qu'il fit alors.

Il se livre un peu à l'opposition, il devient un peu voltairien, il attaque un peu la morale, il doute un peu de la Providence, parce qu'il voudrait un peu se faire craindre et devenir un peu académicien.

M. Fortoul, qui, à cette époque, a tracé le portrait de Scribe, s'exprime en ces termes :

« Il est laborieux et honnête; mais, n'ayant pas été assez ambitieux dans les commencements, il l'est peut-être trop aujourd'hui. Il est spirituel plutôt que fin, moqueur plus que comique, et entendu plus qu'intelligent; il a fait consister tout l'art du théâtre dans la vraisemblance et dans l'imitation de la réalité, ne sachant pas trop ce qu'il peut y avoir au delà. Si vous cherchez à le caractériser par un côté plus élevé, vous ne lui trouverez d'autre originalité que d'avoir osé rire de tout, à tout prix. Peut-être a-t-il cru sérieusement miter en cela Rabelais, Molière et Voltaire, qui ont, il est vrai, beaucoup plus ri que

lui avant lui. M. Scribe ne s'est pas aperçu que ces grands hommes tournaient l'ironie au service des idées et non pas contre elles. Quant à lui, il ne s'est servi des formes du ridicule que pour décrier tous les élans vers l'idéal. »

Cette appréciation est remarquable par sa justesse et par sa profondeur.

Scribe ressemble à une lorgnette dans laquelle on regarde par le gros bout : il rapetisse les objets.

Les personnages qu'il met en scène deviennent des nains. Avec lui la grandeur s'abaisse, la majesté s'efface, la vertu décroît.

Pour cet enfant gâté du théâtre, l'histoire n'est plus qu'un joujou ; il se divertit avec elle, il la brise, il la réduit à des proportions mesquines.

Lisez le *Verre d'eau*, si vous tenez à connaître quels grands événements, selon M. Scribe, naissent d'une très-petite cause[1].

[1] Avant le *Verre d'eau*, M. Scribe avait donné à la Comédie-Française la *Passion secrète*, l'*Ambitieux*, la *Camaraderie* et le *Fils de Cromwell*, qui paya le succès des trois autres pièces par une chute retentissante. De 1845 à 1854 il a fait jouer au même théâtre *Une Chaîne*, *Adrienne Lecouvreur*, les *Contes de la reine de Navarre*, *Bataille de Dames* et *Mon Étoile*.

On nous assure que, vers 1838, au moment où mademoiselle Mars sur son déclin avait encore la prétention de remplir les jeunes rôles, quelques sociétaires dirent à M. Scribe : « Ah! si l'on pouvait lui faire accepter les duègnes ! — Pourquoi non? répondit-il. Gageons que je la décide ! » On tint le pari. M. Scribe se mit au travail sur-le-champ et composa pour mademoiselle Mars un rôle de grand'mère. Seulement, afin de lui dorer la pilule, il imagina de mettre dans la pièce un futur qui, sur le point d'épouser la petite-fille, tombait amoureux de l'aïeule. La comédie faite, il se hâta de la lire à la célèbre actrice, qui la trouva charmante. « Vous comprenez, lui dit Scribe, quel rôle je vous destine? — Certainement, répondit mademoiselle Mars; mais qui allez-vous prendre pour jouer la grand'mère? »

Ce genre de comédie offre beaucoup d'intérêt, nous ne le contestons pas; mais au lieu d'éclairer il obscurcit, au lieu d'enseigner il abuse.

Tout réduire à une mystification, cela peut être spirituel, mais ce n'est pas moral.

En flattant par calcul les goûts du vulgaire, M. Scribe ne voit pas qu'il travaille exclusivement pour la sottise présente.

A l'horizon des sociétés futures, le scepticisme n'aura jamais de perspective. L'homme a besoin d'espérer et de croire.

Du reste, quand on chatouille assez agréablement l'épiderme à son siècle pour

Scribe, en face d'une pareille question, ne pouvait plus garder le moindre espoir de réussir. Il vint déclarer qu'il avait perdu la gageure, et porta sa pièce au Gymnase, où elle fut jouee par Léontine, le 14 mai 1840, avec un grand succès. C'était une revanche de *Valérie*.

le convaincre qu'il s'amuse, ou mérite une récompense. La palme académique vint consoler M. Scribe des torts que la Révolution de juillet avait eus à son égard [1].

Le jour où il s'installa sur le siége laissé vacant par la mort de M. Arnault, un académicien (celui-là sûrement lui avait refusé sa voix) osa dire assez haut pour être entendu du récipiendaire :

— Ce n'est pas un fauteuil qu'on doit donner à ce monsieur, c'est une banquette pour asseoir ses quarante-huit collaborateurs et lui.

Un autre ajouta :

— Depuis quand recevons-nous les agents de change ?

[1] Il fut admis à l'Institut en 1836. On le voit très-rarement assister aux séances.

Ces deux mots prouvent qu'on peut être quelquefois spirituel à l'Académie et que la méchanceté n'en est pas exclue.

On a trop attaqué M. Scribe à propos de sa réception. La presse surtout s'en est montrée furieuse jusqu'à la rage, ce qui laisse croire, en fin de compte, que le candidat n'était pas sans mérite. Sur quarante immortels, il y en a vingt-cinq, au moins, qui peuvent prendre place au-dessous de lui.

Si M. Scribe était littéraire, s'il était descendu profondément dans la nature humaine au lieu de l'effleurer et de s'arrêter à la surface, il serait une des plus grandes illustrations du théâtre; mais il a modelé la cire, quand il pouvait ciseler l'airain; mais il a fait de l'exploitation, quand il

pouvait faire de l'art ; mais il a courtisé le présent au préjudice de l'avenir, et le présent, qui n'a pas le droit de sanctionner la gloire, n'a pu que lui donner de l'or.

M. Scribe a deux ou trois millions dans ses coffres.

La régularité constante avec laquelle il conduit sa barque financière lui permet de la lester chaque jour et d'y entasser de nouveaux lingots sans la faire chavirer.

Ses droits d'auteur montent parfois à des sommes énormes. Il a eu des années où les recettes dramatiques enregistraient pour son compte cent soixante ou cent quatre-vingt mille francs [1].

[1] La progression du chiffre de vente du manuscrit d[e] ses pièces aux libraires est à étudier. En 1812, Barb[a] lui achète l'*Auberge* 100 fr., payables, non en espèce[s] mais en volumes. En 1816, le *Comte Ory* est vend[u]

Si vous interrogez les éditeurs sur le caractère de Scribe, ils ne manqueront pas de le noircir. Vous pouvez être sûr d'entendre sortir de leur bouche une accusation d'avidité.

Holà ! messieurs, holà ! Nous vous arrêtons au collet sur ce grand chemin de la calomnie.

Assez et trop longtemps vous avez dépouillé les auteurs. Il est juste qu'on vous fasse un peu rendre gorge.

Marchands de l'esprit des autres, vous avez droit à une remise honnête, mais non pas à la totalité des fruits de la vente.

400 fr. En 1822, un éditeur pousse *Valérie* jusqu'à 3,000 fr., et, en 1833, *Bertrand et Raton* monte à 4,500 fr. Aujourd'hui M. Scribe ne donne pas à moins de 5,000 fr. la permission d'imprimer une pièce en cinq actes.

Scribe a voulu le premier compter avec vous, et certes, pour lui comme pour ses confrères, l'idée n'a pas été mauvaise.

Laissez-nous la gloire, fort bien ! mais ne prenez pas tout l'argent.

Il est mieux placé, croyez-le, dans nos mains que dans les vôtres, et M. Scribe en est une preuve vivante. Jamais un littérateur malheureux n'a recours à lui sans qu'aussitôt il ne lui tende une main libérale.

On cite à son éloge des faits qui eussent honoré saint Vincent de Paul.

Un matin, de très-bonne heure, Saintine, pressé d'en finir avec une collaboration, se rend à l'hôtel que son ami venait d'acheter rue Olivier-Saint-Georges.

Dans la rue, sous la porte cochère, le

long de l'escalier, il aperçoit une foule de malheureux ouvriers du voisinage. Il les interroge. Ceux-ci lui apprennent que tous les premiers du mois, depuis le ralentissement des travaux, Scribe leur sert une petite pension, au moyen de laquelle ils soutiennent leur famille, et qu'il a promis de leur continuer jusqu'à la reprise de l'ouvrage.

Cela durait déjà depuis longtemps. Saintine, familier de la maison, n'en était pas instruit.

Scribe a dépensé de la sorte plus de cinq cent mille francs, en secours, en aumônes, en dots [1] et en cadeaux. Il lui est

[1] Il a marié une de ses nièces à M. Bayard. Celui-ci avait la réputation de décrier toutes les pièces des autres et de les entraver autant que possible. « Quel excellent neveu j'ai là, disait Scribe, mais quel détestable confrère ! »

permis, par conséquent, d'être un peu serré avec les éditeurs et d'enlever de leur bourse un argent que ceux-ci n'emploieraient peut-être pas en bonnes œuvres.

Quand Scribe ne donne pas ses deniers aux personnes qui viennent à lui dans la détresse, il leur donne sa collaboration, ce qui parfois vaut mieux encore.

On nous cite, à cet égard, une anecdote curieuse.

Une dame d'un certain âge, ancienne maîtresse d'institution, lui apporte le manuscrit d'un vaudeville intitulé les *Empiriques d'autrefois*.

— Mon Dieu, madame, dit Scribe, je suis accablé de besogne; vous risquez d'attendre longtemps.

— N'importe, dit-elle, pourvu que

mon tour arrive, c'est tout ce que je demande.

Elle laisse le manuscrit entre les mains du savant charpentier, trop heureuse d'emporter une espérance.

Le lendemain, Scribe apprend que cette dame est dans une situation de fortune déplorable et presque voisine de la misère. Il quitte tous ses autres travaux, prend le manuscrit des *Empiriques,* arrange, corrige, refond la pièce, la porte au Gymnase, et la fait jouer, le tout en moins de six semaines.

Par malheur, elle n'eut qu'un succès d'estime.

La maîtresse d'institution s'empressa d'apporter à Scribe deux autres vaudevil-

les, dont elle espérait tirer plus d'argent que du premier.

Cette fécondité du bas-bleu devenait inquiétante.

Scribe appela Guyot [1] et lui donna l'ordre de faire rapporter aux *Empiriques*, joués ou non, douze cents francs par an de droits d'auteur.

Il créait ainsi à madame Friedelle (c'était le nom de sa collaboratrice) une pension de six cents francs, afin qu'elle le laissât en repos.

Mais le contraire arriva.

La délicatesse même du secours exposait Scribe à des visites presque quotidiennes, et le déluge des manuscrits allait croissant.

[1] L'un des deux agents dramatiques chargés de la perception des droits.

— Travaillons, monsieur Scribe, travaillons! disait la dame. Je touche pour ma part des droits considérables; donc, les *Empiriques* ont du succès. Le mois dernier, c'est nous qui avons fait les plus fortes recettes en province.

Scribe fut obligé de se sauver à la campagne pour échapper à ces argumentations victorieuses.

Madame Friedelle n'a jamais connu le secret des livres de l'agence. Jusqu'à sa mort, elle a touché ses droits d'auteur fort régulièrement, un peu scandalisée toutefois de voir Scribe faire quarante ou cinquante pièces avec Mélesville, quand il n'en avait fait qu'une avec elle.

Tous les grands producteurs ont adopté pour leur travail une sorte de règlement

inflexible, dont ils ne s'écartent à aucun prix.

La manière de travailler de Scribe reste la même depuis trente ans. Il n'y change rien, quoi qu'il arrive.

A cinq heures du matin, été comme hiver, il s'installe devant un pupitre élevé qui lui permet d'écrire debout. Il y reste invariablement jusqu'à midi, déjeune, va surveiller ses répétitions ou rumine ses plans. Le lendemain, il recommence, et la roue de la fabrication dramatique ne s'arrête jamais [1].

[1] Un auteur du boulevard, marié richement, fit représenter beaucoup de ses premières pièces au moyen de diverses sommes assez rondes payées aux directeurs de théâtre. Sa femme, persuadée que tous ses confrères employaient le même procédé, dit un jour, après avoir lu un feuilleton de Janin : « Trois pièces de M. Scribe

Nous savons de bonne source que Scribe a dressé lui-même, par ordre alphabétique, la liste complète de ses œuvres théâtrales. S'apercevant que trois lettres lui manquaient, le K, l'Y et l'X, il se hâta de confectionner le *Kiosque* pour l'Opéra-Comique, *Yelva* pour le Gymnase et *Xacarilla* pour le grand Opéra.

Aujourd'hui l'alphabet n'a plus rien à lui reprocher.

. Le chiffre de la liste monte à trois cents quarante-cinq pièces qui, réunies, forment, huit cent quatre-vingt-dix-sept actes.

Traînant après lui ce bagage énorme, M. Scribe a fait, de temps à autre, quelques excursions sur le territoire du roman.

cette semaine! En vérité, c'est de l'extravagance! il se ruinera! »

Beaucoup de ses nouvelles ont été publiées par le *Siècle*[1]. Ce journal, dont la caisse déborde toujours, acheta un beau matin *Piquillo Alliaga* pour la somme de vingt mille écus.

Les abonnés gardent pitoyable souvenir de cet immense délayage excessivement peu littéraire. Ils n'engageront certes pas le *Siècle* à recommencer pareil sacrifice. Le style de M. Scribe se supporte au théâtre, mais on ne l'accepte plus dans le livre. Ses petits rouages dramatiques s'engrènent mal et ne peuvent conduire

[1] Les principales sont : *Carlo Broschi*, la *Maîtresse anonyme*, *Judith*, le *Roi de Carreau* et *Maurice*, dont nous avons déjà parlé précédemment. Cette dernière nouvelle est une histoire véritable, à laquelle M. Scribe s'est trouvé mêlé comme acteur. Tous les héros qu'il a mis en scène existent encore. (Voir le tome XI[e] de ses Œuvres complètes, édition Lebigre, page 119.)

une œuvre de longue haleine; ils ralentissent l'intérêt, ils détruisent le nerf de l'action, ils s'endorment et endorment le lecteur.

En attendant, les vingt mille écus du *Siècle* ont servi à acheter une forêt que l'opulent écrivain a pu joindre à son parc de Séricourt[1], sous le nom de *bois de Piquillo*.

La campagne de M. Scribe est un véritable paradis terrestre.

Après avoir maîtrisé les eaux de quelques terrains marécageux, il a réussi à former trois rivières qui arrosent les cinq cents arpents de son domaine.

Il y a la rivière de *Robert le Diable*,

[1] Terre magnifique, située dans le département de Seine-et-Marne, près de la Ferté-sous-Jouarre.

celle des *Huguenots* et celle de la *Juive*.

Tout cela serpente au travers du *bois de Piquillo*, murmure sous les bosquets de la *Sirène* et baigne les quinconces du *Prophète*.

Madame Scribe[1] a essayé de métamorphoser son époux en horticulteur, afin de le détourner d'un travail qui le fatigue et qui n'est plus de son âge. Elle a perdu son temps et ses peines.

[1] Le vaudevilliste s'est marié à quarante-huit ans avec madame Biollay, veuve d'un marchand de liqueurs. Sa femme avait deux fils. dont l'un vient d'épouser mademoiselle Bayard. On assure que Scribe s'est décidé au mariage pour echapper aux séductions trop multipliées des debutantes de Paris et de la banlieue, qui venaient lui arracher des rôles à force de sourires et d'œillades. Depuis cet hymen, sa santé chancelante se fortifie. On l'entoure de prevenances Le valet de chambre a le mot d'ordre de madame Scribe; il n'écoute pas son maître, et celui-ci est parfaitement soigné sans qu'il y paraisse.

Le voyant depuis quelques jours se retirer au fond d'une serre, elle pensa qu'il prenait goût à la culture des fleurs. Quand elle accourut lui adresser des félicitations à cet égard, elle le trouva terminant le vaudeville des *Camélias*[1] sur la caisse d'un géranium renversé.

Dans sa campagne de Séricourt Scribe est un véritable seigneur châtelain. Sa femme et lui sont adorés des villageois d'alentour.

Il n'est pas une chaumière que madame Scribe ne visite. Les malheureux du pays la regardent comme leur providence, et l'hiver ne la ramène à Paris que pour y secourir d'autres infortunes.

[1] Cette pièce est restée en portefeuille à cause de son titre, que le succes de la *Dame aux Camélias* rendait impossible.

C'est un ange de charité[1].

Fières de la prendre pour modèle, *toutes* les dames riches du deuxième arrondissement se sont coalisées pour la bienfaisance, et, grâce à cette association, plus de cent cinquante familles sont à l'abri de la misère et de la faim.

— Écoute, dit Scribe à sa femme, laisse-moi travailler; j'abandonne mes droits d'auteur à tes pauvres.

Depuis ce moment, elle trouve qu'il n'écrit plus assez de pièces.

Il est vrai que le fécond vaudevilliste est un peu à court de sujets. La mine est

[1] Béranger connaissait beaucoup madame Scribe avant son mariage. « Ah! ma chère amie, lui disait-il, en devenant une grande dame, vous allez perdre vos excellentes qualités! » Le vieux chansonnier n'a pas été bon prophète.

épuisée; mais il fouille dans ses cartons et y trouve d'anciennes ébauches qu'il achève, et dont il réussit encore à faire des tableaux présentables.

La recette continue à être excellente.

Scribe possède une autre ressource, qu'il a de tout temps mise en œuvre : c'est de s'approprier les sujets mal compris par les autres vaudevillistes et de les replacer sur le chantier. Son habileté dans ce genre de travail est extrême. Il coupe, taille, rabote les actes, leur donne une couche de vernis et les vend comme neufs.

Parfois un directeur avisé s'aperçoit du tour.

— La *Rose blanche*, la *Rose blanche!* lui dit un jour Crosnier, n'est-ce pas le

titre d'une pièce jouée, il y a un an, à la Gaîté?

— J'en conviens, répond Scribe.

— Est-ce le même sujet?

— Absolument le même.

— Diable!... Mais la pièce n'a pas réussi là-bas.

— Que vous importe, si elle réussit chez vous?

Crosnier se décide à recevoir le libretto. La musique se compose; le jour de l'épreuve arrive, et la *Rose blanche* est applaudie à tout rompre.

Notre héros assiste, au fond d'une loge, à toutes les premières représentations. Quand une pièce tombe, il se frotte les mains en disant :

— Je la referai l'année prochaine!

M. Scribe est d'un caractère très-doux. Il a des formes légèrement aristocratiques, mais pleines d'amabilité, de tact et de convenance. Ayant organisé une petite soirée du jeudi, uniquement pour se donner la joie d'une partie de whist, il ne peût jamais y parvenir, occupé qu'il est sans cesse à faire accueil à tout le monde et à remplir ses devoirs de maître de maison.

Nous touchons à la limite tracée par notre cadre, et cependant nous aurions encore une foule de détails curieux à donner sur le personnage illustre que nous mettons en scène.

Il n'est pas aimé de ses confrères pour deux motifs.

Le premier, c'est qu'il n'entre jamais dans les estaminets, où trop souvent ces

messieurs collaborent, le cigare aux lèvres, entre la bière et le cognac.

Le second, c'est que, dans la plupart des villes de l'Europe et même dans nos provinces, on ne connaît qu'un seul nom. C'est le nom de M. Scribe.

On lui attribue toutes les pièces jouées à Paris. Il n'est pas rare de voir des affiches annoncer en lettres gigantesques :

« TARTUFE, *comédie en cinq actes, de M. Scribe.* — LUCRÈCE, *tragédie en cinq actes, de M. Scribe,* » etc., etc.

Tous les succès lui appartiennent, toutes les couronnes se réunissent sur son front. Il n'y a pour les provinciaux et les étrangers qu'une gloire dramatique, toujours la même, toujours rayonnante, la gloire de M. Scribe.

C'est l'homme le plus heureux de la terre.

Tout le monde veut lui donner, personne ne lui prend rien.

Les plus hauts personnages ont brigué l'honneur de sa collaboration, et Louis-Philippe lui même, si l'on en croit Frédéric Thomas [1], a commis un vaudeville avec M. Scribe.

Honneur donc à cet homme universel!

Qu'il moissonne la gloire présente, qu'il s'enivre des hommages du moment, qu'il cueille les lauriers du jour.

Si l'avenir le renverse de son piédestal, il ne sentira pas la chute.

Entre ses mains la plume est devenue

[1] Voir dans l'*Estafette*, sous le titre *Courrier du palais*, son spirituel feuilleton du 11 juin dernier.

le caducée de Mercure ; il lui doit sa fortune et son indépendance. Aussi prend-il une plume pour devise, avec cette légende :

Inde fortuna et libertas.

Or, si nous avons reconnu le mérite de M. Scribe en fait d'agencement et de charpente, nous sommes loin de le proposer comme un modèle à suivre en tout.

C'est un observateur très-habile, mais qui s'arrête à la surface des choses et n'approfondit rien. Ses œuvres sont le reflet exact d'une époque sans caractère, d'un siècle sans force et sans élan. Nous trouvons en lui l'écrivain bourgeois par excellence, et la bourgeoisie s'est extasiée naturellement

devant le tableau qui la représente. Comme le bourgeois, M. Scribe est superficiel ; comme le bourgeois, il possède ce demi-savoir qui est un des fléaux de l'époque, et qui, après avoir tout gâté en religion comme en politique, envahit aujourd'hui la littérature et les arts.

M. Scribe n'a point d'initiative.

Il s'applique à restreindre ses horizons, à demeurer au niveau de son public ; il s'accroupit volontairement dans l'ornière, il comprime les ressorts de son intelligence, il ne veut que des idées rebattues, il n'accepte que les mots vieillis. Quand un trait se présente sous sa plume, il l'analyse, le dissèque et le biffe sans pitié, s'il ne doit pas être compris de tout le monde.

M. Scribe travaille sciemment et par

calcul pour les esprits médiocres, c'est-à-dire pour le plus grand nombre.

Le mot qui court les rues, le calembour répété par tous les *ana*, voilà ce qu'il cherche. Il les place en situation avec une sûreté de coup d'œil admirable. Du parterre aux loges, on les accueille par un éclat de rire, on les salue comme de vieilles connaissances.

Est-ce là du génie? Non, c'est de l'adresse.

Nous dirons plus, c'est la boutique et le cours de la Bourse appliqués aux lettres.

Toutes les fois qu'un écrivain semble dédaigner le style et n'apporte pas son tribut au perfectionnement de la langue, il est dans ses torts. Que le prosaïsme de son époque lui donne un succès passager,

qu'il exploite ce succès, qu'il fasse fortune, très-bien !

Mais qu'il renonce à la gloire à venir.

Les littératures d'engouement et de transition passent avec le hasard ou la fantaisie qui leur ont donné naissance ; les pièces de M. Scribe vieilliront en même temps que les hommes dont elles ont reçu les éloges.

Pas une, c'est triste à dire, n'a ce cachet d'éternelle vérité qui distingue les œuvres de Molière et les rendent aussi jeunes, après deux cents ans, que le jour où elles ont été représentées en face du grand siècle.

M. Scribe n'est jamais dans la nature, il est dans la convention. La convention passe, que reste-t-il?

A présent que nous avons obéi à un

devoir rigoureux et descendu de son trône le roi du théâtre moderne, donnons-lui la place qui lui convient au-dessous des maîtres.

Elle est encore assez honorable pour qu'il en soit fier.

Si M. Scribe manque de style ; si de la multitude de pièces fort bien charpentées dont il dote la scène, il n'en est pas une qui mérite le nom de chef-d'œuvre et qui doive rester comme un monument de génie, ce n'en est pas moins un auteur de circonstance très-précieux.

Il ne fait point progresser l'art, il se garde d'enrichir la langue ; mais personne ne lui refuse un talent réel que peu d'écrivains dramatiques possèdent, celui de nouer l'intrigue et de la dénouer par mille petits

moyens dont il a le secret, qu'il tourne et retourne à l'infini, sans que le spectateur s'aperçoive de la ruse.

Une fois enveloppé dans cet inextricable réseau dont M. Scribe serre autour de vous les mailles invisibles, vous ne vous appartenez plus à vous-même. Il faut, bon gré, mal gré, faire abstraction de votre jugement et de votre goût pour admirer ce qu'on vous présente. On vous retient terre à terre, et vous y restez sans vous plaindre. Vous riez du bon mot le plus commun, vous écoutez un dialogue que jamais vous n'eussiez consenti à lire, et vous l'écoutez avec intérêt, sans effort. La situation vous enchaîne, le réseau se noue de plus en plus, vous êtes prisonnier de M. Scribe.

Quand la toile tombe, vous avez beau

dire : Où est le but? Qu'est-ce que cela prouve?

Il est trop tard.

Les cinq actes sont finis; vous avez entendu la pièce d'un bout à l'autre sans pouvoir rompre le charme; vous avez applaudi peut-être, et demain vous applaudirez encore.

Nous croyons être juste dans cette appréciation toute littéraire, et nous la maintenons, bien qu'elle ne doive ni convaincre beaucoup de monde, ni empêcher M. Scribe de remporter au théâtre de nouvelles victoires, en se servant du même procédé.

Il en est des écrivains comme des modes : plus on les critique, plus ils font fureur.

Jamais M. Scribe n'a connu le besoin ;

jamais on ne l'a vu se débattre dans ces entraves de la vie matérielle, qui arrêtent l'essor de beaucoup de talents. De son patrimoine, il possédait quatre ou cinq mille francs de rente. Le but unique de ses travaux a été d'accroître cette fortune et d'en porter le chiffre à des proportions fabuleuses. Un mercier dans son échoppe, un banquier dans son comptoir, n'ont jamais eu plus d'âpreté à la vente, plus de rigidité dans le calcul. Scribe est le bourgeois lancé avec tous ses instincts dans le domaine de l'art. Il y apporte l'économie, l'ordre, la finesse commerciale, le génie des affaires.

Sa muse compte les gros sous et tient les livres comme une marchande de la rue aux Ours.

Entrez dans le cabinet de l'auteur du *Verre d'eau*, vous y trouverez certain registre, où s'aligne, au-dessous des trois ou quatre cents pièces qu'il a produites, le chiffre exact de leurs recettes, soit à Paris, soit en province. Il peut suivre ainsi la marche de son talent dramatique, jour par jour, écu par écu, addition par addition, jusqu'au total énorme amassé à l'heure actuelle, et qui ne peut manquer d'augmenter encore.

M. Scribe, nous l'avons déjà dit, a deux ou trois millions de fortune.

Est-ce à dire qu'il mérite le blâme pour avoir su s'enrichir? Non, certes; nous le trouvons dans son droit le plus légitime, et, d'ailleurs, il est impossible, comme nous l'avons prouvé, de voir un homme

employer l'or qu'il gagne à un plus digne et plus noble usage.

Mais un esprit qui a vers l'argent quelque tendance néglige à coup sûr la gloire.

Quand on s'occupe de remplir un coffre, on cède à la tentation d'abandonner l'art pour faire du métier ; on sacrifie aux goûts vulgaires, on se trompe soi-même sur la nature du succès, et l'on prend l'antre de Plutus pour le temple d'Apollon.

N'est-ce pas un peu le cas où se trouve M. Scribe?

A-t-il jamais travaillé dans ce recueillement absolu, dans cette absence de préoccupations, dans ce calme religieux de l'esprit qui enfantent les chefs-d'œuvre? Nous sommes loin de le croire.

Il ne cultive pas les lettres, il les exploite.

Dans ce siècle de vapeur et de chemins de fer, il applique la locomotive au théâtre.

Sa marche est plus rapide, il arrive au but en un clin d'œil ; mais demandez-lui quels pays il a parcourus, quelles observations il a faites, quelles notes il rapporte du voyage, vous le mettrez dans un grand embarras : il n'a eu le temps de rien voir, de rien étudier, de rien approfondir.

M. Scribe est un arbre plein de séve qui n'a voulu produire que des fleurs.

FIN.

Monsieur

Je n'aurai voulu vous répondre qu'en vous envoyant ce que je vous dois depuis si longtemps, mais dans ce moment partagé entre mes visites pour l'académie et mes répétitions d'une pièce en cinq actes aux français, je n'ai pas dans ma journée un moment pour écrire et même pour penser mais la semaine prochaine je serai débarrassé de ces deux ennuis et je pourrai enfin songer à payer mes dettes.

Recevez, mon cher et indulgent créancier, les amitiés de votre très paresseux mais tout dévoué débiteur

Eugène Scribe

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.

SOUS PRESSE :

PAUL FÉVAL, — EMMANUEL GONZALÈS,
EUGÈNE SUE, — INGRES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

14

FÉLICIEN DAVID

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE.

TROISIÈME ÉDITION.

50 centimes

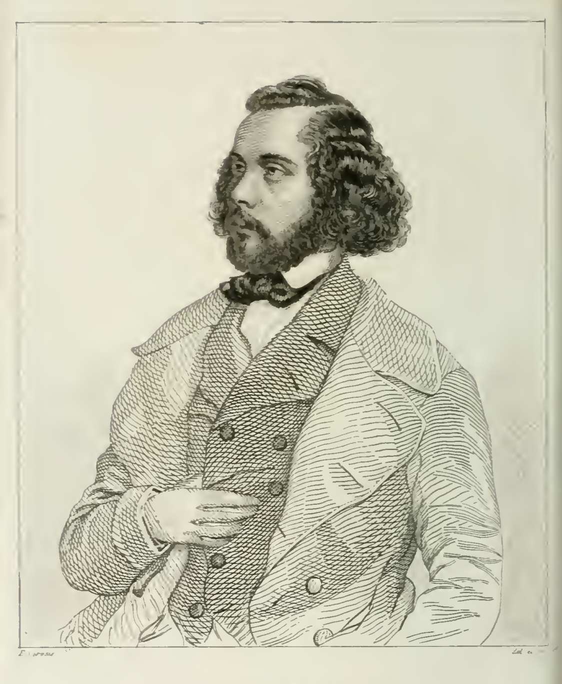
PARIS
J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9

1854



FÉLICIEN DAVID

PARIS — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



FÉLICIEN DAVID

LES CONTEMPORAINS

FÉLICIEN

DAVID

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J.-P. RORET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9
—
1854

FÉLICIEN DAVID

Puisque vous abordez les musiciens, nous dira-t-on, pourquoi ne débutez-vous pas en chantant la gloire de Meyerbeer et de Rossini ? Est-ce parce que Rossini et Meyerbeer ont assez de gloire?

Oui, cher lecteur.

Cette raison est excellente ; elle nous dispense d'en chercher une autre.

Du reste, vous ne l'ignorez pas, nous nous réservons le droit de classement, et même le droit de caprice. Lanterne en main, comme Diogène, nous cherchons nos hommes : le premier pris n'est pas toujours le premier pendu à notre galerie.

Quelques visages ont besoin de beaucoup d'étude.

Il y a des originaux qui posent mal ; d'autres ne se montrent que de profil quand nous désirons les peindre de face.

Presque tous font de la coquetterie.

Nous les avons attrapés à mettre du rouge et à dissimuler leurs rides sous une couche de plâtre. Voilà pourquoi certaines ébauches commencées ne s'achèveront que plus tard.

Allez vous laver, nous reprendrons ensuite nos pinceaux.

Félicien David est un de ceux qui ne se fardent pas. En conséquence, nous avons pu très-facilement le saisir.

Occupé sans cesse à écouter les suaves mélodies qui lui arrivent du ciel, il se montre indifférent aux bruits de la terre. Approchez, il ne vous entend pas; braquez sur lui l'appareil photographique, il ne s'aperçoit de rien; retirez l'épreuve, vous avez son portrait exact, une noble tête d'artiste pleine de rêverie et d'inspiration.

Il est né, le 8 mars 1810, à Cadenet, bourg assez considérable du département de Vaucluse.

Son père, qui avait été chercher fortune

en Amérique, perdit, lors des troubles de Saint-Domingue, tout le fruit de ses labeurs, et revint en France plus pauvre qu'il n'était parti.

Orphelin à l'âge de cinq ans, David fut élevé par une de ses sœurs.

Les habitants du bourg de Cadenet se rappellent encore aujourd'hui ce curieux enfant, qui comprenait la musique avant la parole.

David tressaillait de joie dans ses langes quand le son d'un instrument frappait son oreille. Il sut la gamme beaucoup plus tôt que l'alphabet, et les commères du voisinage le comblaient de joujoux et de pralines pour lui faire répéter les romances que sa sœur lui avait apprises.

Il chantait avec une justesse merveilleuse. Partout on s'entretenait du petit prodige.

Quelques amateurs engagèrent sa famille à le présenter à M. Garnier, premier hautbois de l'Opéra, qui se trouvait alors en vacances à Lauris [1].

On suivit ce conseil.

L'habile instrumentiste partagea l'admiration générale, soumit l'enfant à quelques épreuves, reconnut en lui une rare intelligence, et dit à ses parents :

— Il y a une maîtrise à Aix, envoyez-y bien vite étudier ce garçon-là !

Sans plus de retard on prépara le trous-

[1] Village du département de Vaucluse.

seau du jeune virtuose ; il fut conduit dans l'ancienne capitale de la Provence, où le maître de chapelle de l'archevêque le reçut avec empressement au nombre de ses élèves.

Félicien David entrait dans sa huitième année.

Les jours de fête, nombre de curieux venaient à Aix de cinq lieues à la ronde, pour entendre à la cathédrale sa voix éclatante et sympathique. On réservait toujours au petit enfant de chœur des solo qu'il chantait à ravir. Les dévotes pleuraient d'attendrissement et le surnommaient le séraphin.

Au bout de onze mois d'études à la maîtrise, il exécutait des morceaux de violon

très-difficiles et tenait sa place au premier pupitre.

M. Marius Roux, son professeur, le surprit, un jour, griffonnant des notes sur du papier rayé.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il.

— Je compose un motet, répondit l'enfant.

— Mais tu ne sais pas encore les règles de la composition.

— Je tâche de les deviner. C'est fini, voyez s'il y a des fautes.

Le maître de chapelle prit un violon, joua tour à tour les diverses parties du motet; puis, regardant son élève et prenant un ton sévère :

— Pourquoi mentir? lui dit-il. Tu as copié cela quelque part.

— En vérité, non, je vous le jure, répondit Félicien.

Le motet fut exécuté, le dimanche suivant, à la cathédrale, et l'enfant de chœur eut un double triomphe [1].

Il fallut, dans l'intérêt même de son avenir, modérer quelque peu son instinct musical, autrement il eût négligé tout le reste et n'eût rien appris de ce qui est indispensable à l'éducation la plus vulgaire.

Généralement il est d'usage dans les maîtrises, lorsque la voix des élèves com-

[1] Il existe encore aujourd'hui à la maitrise d'Aix une œuvre de quatuor pour instruments à cordes, composée par Félicien David à l'âge de douze ans et demi.

mence à muer, de leur accorder une bourse, afin qu'ils puissent terminer leurs classes dans quelque collége ecclésiastique.

On envoya Félicien chez les jésuites, bien qu'il eût déclaré qu'il ne voulait pas entrer dans les ordres.

Sa franchise ne le priva point du bénéfice de la bourse. Il avait été trop utile pour qu'on crût pouvoir l'abandonner sans ingratitude.

Au collége, toutes les heures qu'il parvenait à dérober aux langues anciennes étaient précieusement consacrées à ses goûts favoris.

L'ancien élève de la maîtrise jouait du violon et de la contre-basse à la chapelle

des jésuites. On ne laissait pas de musique à sa disposition ; mais, doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait les morceaux exécutés pendant l'office, les notait au lieu de traduire Quinte-Curce ou Tite-Live, et les réorchestrait à sa manière.

Il sortit du collége avec très-peu de grec et de latin dans la mémoire ; mais, en revanche, avec une imagination musicale déjà très-féconde.

Ses parents n'avaient pas acquis plus d'aisance. Il dut se résoudre à travailler chez un avoué de la ville. Souvent il lui arrivait, par distraction, de copier ses airs sur la page destinée à un acte de procédure.

Le papier timbré n'avait jamais eu pareil honneur.

Malheureusement les avoués et les huissiers n'entendent rien à l'harmonie.

David quitta la chicane avec d'autant moins de regret qu'il avait l'espérance d'obtenir l'emploi de maître de chapelle à la maîtrise même où il avait été élevé.

Cette espérance ne fut point illusoire.

L'archevêque accepta ce jeune homme de dix-neuf ans pour diriger la musique de sa cathédrale, et David fit merveille. Au lieu de s'en tenir aux anciens morceaux qui garnissaient les pupitres, il créa des compositions neuves, toujours avec la même ignorance du contre-point.

Une sorte de seconde vue l'illuminait. Son génie devançait la science.

Il se trouvait au courant des plus secrètes rubriques des maîtres sans les avoir apprises, tantôt écrivant un motet à grand orchestre, tantôt composant un hymne avec accompagnement d'orgue.

Tous les dilettanti de la province accouraient l'entendre.

— Il faut aller à Paris, lui disait-on Vous deviendrez un grand artiste.

— Hélas ! répondait Félicien, c'est mon plus vif désir.

N'osant pas ajouter :

— Je suis pauvre, et l'on dépense à Paris beaucoup d'argent.

Mais ce qu'il hésitait à dire, ses amis le

devinaient. Sachant que David avait trop de dignité pour accepter le produit d'une collecte, ils s'adressèrent à un de ses oncles, le seul personnage de la famille qui eût quelque fortune, mais en même temps, comme cela arrive presque toujours, le plus insensible et le plus dédaigneux quand il s'agissait de la question d'art.

— Eh ! vous me rompez la tête ! s'écriait-il. Au diable la musique et mon neveu ! N'a-t-il pas huit cents francs d'honoraires à la cathédrale? C'est magnifique.

— Sans doute ; mais il veut aller prendre les leçons des maîtres.

— Lui ?... Pourquoi faire ?... Il en donne aux autres, par conséquent il n'a pas besoin d'en recevoir.

C'était concluant.

Impossible de désarçonner le bonhomme quand une fois il se mettait à cheval sur cette belle logique.

On essaya, puisque son entêtement ne pouvait être vaincu par l'argumentation, de le gagner à la cause de David par l'enthousiasme, qui, de sa nature, est épidémique et monte parfois aux cerveaux les plus revêches.

Un concert d'amateurs fut organisé.

L'oncle s'y laissa conduire. On exécuta devant lui plusieurs compositions remarquables de son neveu, entre autres un *O salutaris* à trois voix, avec accompagnement de quatuor, dont les brillantes mesures excitèrent d'unanimes bravos.

Toute la salle vint féliciter l'oncle, qui se laissa décidément attendrir, et dit à Félicien :

— Je te donne cinquante francs par mois, tu peux aller à Paris !

Voilà tout ce que l'enthousiasme put arracher à cette bourse obstinée.

David partit avec ces médiocres ressources, comptant sur la protection du ciel et sur son courage beaucoup plus que sur les cinquante francs de son oncle. Il avait vingt ans, une santé robuste et le pressentiment de sa gloire future. On supporte avec cela bien des vicissitudes et bien des misères.

Cherubini, directeur du Conservatoire, admira le talent du jeune homme.

Il lui ouvrit toute grande la porte des classes.

Félicien étudia l'harmonie sous M. Millot; mais, trouvant que la méthode adoptée par ce maître n'allait pas assez vite au gré de son ardeur, il économisa vingt francs par mois sur sa pension modique et prit des leçons de Réber.

Il lui restait trente francs pour sa nourriture et son loyer.

Certes, on en conviendra, jamais argent n'eut un plus digne emploi. Le courageux élève se privait de tous les plaisirs de son âge. Ses compatriotes écrivaient à Aix et rendaient compte de sa belle conduite. Ils espéraient que l'oncle, flatté de ces renseignements, augmenterait la pension de Félicien; mais ils se trompaient.

Notre Provençal, toujours de première force sur la logique, pensa qu'un jeune homme capable de se tirer d'affaire avec une somme aussi restreinte pouvait vivre avec beaucoup moins encore.

Il ne lui envoya plus rien du tout.

La pension de cinquante francs ne fut servie à David que pendant un semestre.

En vain on essaya de fléchir cet oncle avare. Il serra impitoyablement le cordon de son escarcelle et pleura jusqu'à la fin de ses jours les cent écus que lui avait arrachés un *O salutaris* trop bien rendu par des violons perfides.

Pour comble de malheur, la conscription approchait.

Un numéro fatal pouvait sortir de l'urne

et fermer à tout jamais à Félicien l'entrée de sa carrière; mais la Providence, plus généreuse que son oncle, lui rendit le sort propice.

Il tira le numéro 264.

Quelques leçons de piano lui furent demandées [1] et lui constituèrent un petit revenu au moyen duquel il put achever ses études au Conservatoire dans la classe de contre-point de M. Fétis et dans la classe d'orgue de M. Benoît.

Ici commence pour Félicien David une existence singulière, pleine d'originalités fantasques et d'accidents imprévus.

La Révolution de 1830 donnait l'essor à

[1] Il était d'une certaine force sur cet instrument qu'il avait appris à la maîtrise d'Aix.

ces mille théories échevelées qui montent aux surfaces sociales à l'heure des tempêtes, et le saint-simonisme était dans tout le feu de son premier apostolat.

« Venez à moi, disait-il, vous qui ne possédez rien et vous qui possédez beaucoup ! Nous mettrons en commun la richesse de ceux-ci, la misère de ceux-là, puis nous aviserons à répartir le tout suivant les capacités diverses de chacun. »

Jamais doctrine ne s'était présentée sous une forme plus attrayante.

En ce bas monde, il ne devait plus y avoir ni infortune ni chagrin. Les cieux descendaient sur terre. On allait retrouver l'Éden avec ses joies primitives et son adorable candeur. La femme s'affranchissait

de toutes ses entraves; elle devenait l'égale de l'homme. Bref, le genre humain se préparait à nager dans un fleuve de béatitude et d'éternelle ivresse.

Beaucoup de natures sentimentales et rêveuses, qui n'étaient pas retenues dans le sentier philosophique par de fortes études, se laissaient inconsidérément entraîner vers ce charlatanisme semi-politique et semi-religieux.

Félicien David, bien qu'élevé par des prêtres, n'avait reçu, grâce à ses distractions musicales, qu'une empreinte fugitive de la foi chrétienne ; il n'avait pas eu le temps d'asseoir ses croyances sur une base bien solide.

Incapable de confondre la clef de sol avec

la clef de fa, il confondait parfaitement les notions théologiques.

A l'exemple de beaucoup d'autres, il regarda Saint-Simon comme un habile chimiste, qui avait analysé l'Évangile pour en tirer la plus sublime des quintessences, et qui, en mourant, avait légué son alambic au père Enfantin.

Donc il s'enrôla sous la bannière de la nouvelle doctrine, et suivit à Ménilmontant la sainte cohorte des apôtres.

Sa conviction était profonde et sincère. Aujourd'hui même elle reste inébranlable.

Cette erreur lui est commune avec nombre d'esprits distingués, dont les arts et la science s'honorent. Il faut en con-

clure que chez les hommes d'élite le cœur emporte quelquefois la tête.

La génération présente n'a pas assisté au curieux spectacle donné à Paris par les solitaires de Ménilmontant.

Ils étaient là dans une grande maison située tout en haut de la butte et entourée d'un parc de quatre arpents[1], garni de beaux arbres et de bosquets touffus, véritable Éden en miniature, où ces partisans de la félicité complète sur la terre vivaient au milieu des oiseaux et des fleurs.

[1] Cette maison existe encore. Elle appartenait au père Enfantin. Le propriétaire actuel n'a pas respecté les souvenirs qui s'attachent à l'édifice. Des maçons le bouleversent de la cave au grenier. Quant au parc, il est métamorphosé en une immense carrière de sable. Les saint-simoniens ne se doutaient pas qu'ils avaient bâti là-dessus tout leur système.

Le Christ n'avait que douze apôtres pour répandre sa doctrine : Saint-Simon, mieux partagé que le Christ, en avait quarante.

Ils s'étaient réunis hors barrière pour élaborer le dogme, avant de le faire connaître au monde; ils faisaient vœu de chasteté et gardaient le célibat dans toute sa rigueur, afin de prouver que leurs prédications sur la femme libre n'étaient pas dictées par l'instinct sensuel.

Aucun domestique ne les servait.

Toutes les occupations matérielles ou intellectuelles se distribuaient en partage égal. Ces nobles apôtres faisaient la cuisine, balayaient les chambres et bêchaient le jardin. Chaque exercice était précédé

et suivi d'un hymne religieux dont Félicien David avait composé la musique.

Il écrivit à Ménilmontant vingt chœurs admirables, qui tous ont été joués plus tard dans différents concerts[1].

De midi à quatre heures, le dimanche, la foule curieuse était admise à visiter le cénacle. On venait entendre les saint-simoniens chanter; on les regardait manger et boire. Ils n'interrompaient aucun de leurs exercices, et les femmes étaient éprises, sinon de la beauté de la doctrine, du moins de la magnificence des costumes.

[1] La musique de ces chœurs n'a pas été perdue. On y a adapté d'autres paroles ; ils font aujourd'hui partie d'une très-belle collection de chœurs à quatre voix d'hommes, qui se publie sous le titre de la *Ruche harmonieuse*.

On avait donné aux frères la petite et la grande tenue.

La première se composait d'une tunique bleue, serrée au corps de l'apôtre, avec son nom brodé sur la poitrine en lettres saillantes. Il portait le pantalon blanc, et se coiffait d'une toque de soie rouge et noire.

Mais c'était surtout la grande tenue qui plongeait ces dames dans le ravissement.

Elle consistait en un costume chevaleresque au grand complet : justaucorps rouge et collant des pieds à la tête; tunique blanche, à manches courtes; bottes molles, évasées, montant jusqu'à mi-jambe, et collier symbolique en acier poli, dont chaque anneau portait le nom d'un frère mort. Par-dessus tout cela, se jetait un

large manteau noir, dans lequel on voyait se draper majestueusement l'apôtre, et la toque de soie était remplacée par le béret rouge.

Si les femmes admiraient les saint-simoniens, beaucoup d'hommes ne partageaient pas cette admiration.

Les maris surtout n'approuvaient que médiocrement la doctrine des chastes frères. Quelques banquiers, à leur tour, la trouvaient peu rassurante. On rencontre çà et là bon nombre de personnages qui s'obstinent à ne vouloir mettre en commun ni leur femme ni leur fortune. Les plus égoïstes commencèrent à crier. D'autres plaisantèrent. Tous les vaudevillistes se mirent de la partie, et, chaque soir, les

théâtres retentissaient de couplets railleurs contre les saint-simoniens.

Nous nous souvenons d'avoir entendu au Palais-Royal un dithyrambe burlesque, dont nous avons retenu quelques strophes.

On nous permettra de les reproduire pour donner une preuve de la bonté de notre mémoire.

Oh ! fuyez les cités; venez à la campagne,
Venez-y savourer le bonheur des élus;
Saint-Simon vous appelle à la sainte montagne[1]...
On y va par les omnibus !

Vous y verrez, vainqueurs des préjugés gothiques,
Vers sa mission noble avançant d'un pas sûr,
L'homme libre, occupé de travaux domestiques,
Les mains sales et le cœur pur !

[1] La montagne de Ménilmontant. Ces strophes étaient déclamées, autant qu'il nous en souvienne, par Lepeintre aîné, dans une pièce qui avait pour titre la *Fée aux Miettes.*

Car, dans notre maison, chacun avec courage
Se livre sans orgueil aux soins les plus grossiers
C'est un baron qui met la main à l'éclairage
Et récure les chandeliers!

Un savant avocat, qui d'esprit étincelle,
Écume la marmite, hache les épinards;
Ce sont deux sous-préfets qui lavent la vaisselle;
Un banquier plume les canards!

Un major de dragons brode et fait les reprises,
Un tendre soprano scie et monte du bois,
Un président de cour savonne nos chemises
Et met nos faux-cols à l'empois!

Un enfant d'Apollon nous décrotte nos bottes,
Un ancien auditeur a soin de nous brosser;
Un duc et pair cultive oignons, poireaux, carottes,
Et mène les poules... coucher[1]!!!

[1] Les plaisanteries n'ont jamais été des raisons. Il est juste de laisser parler un peu les défenseurs de la religion saint simonienne. Voici une note qui nous est communiquée; le lecteur jugera :

« Au point de vue moral, ils annonçaient que le progrès ne pourrait s'accomplir, s'il ne marchait de front avec l'affranchissement de la femme. Ils la fai-

Mais on pensa que les couplets et les dithyrambes ne suffisaient pas pour combattre les dangers de la nouvelle doctrine. Le gouvernement prit fait et cause pour la société menacée. On cita les apôtres à la barre des tribunaux, et une sentence judiciaire, les déclarant coupables d'attentat à la morale publique, vint dissoudre leur association.

saient sortir de l'état de minorité où le plus libéral des codes, le Code Napoléon, la place encore vis-à-vis de l'homme. La femme devenait l'égale de l'homme, ce qui ne voulait pas dire qu'elle dût être, comme lui, marin, astronome, mineur, forgeron; elle était l'*égale de l'homme* et non *pareille à l'homme*. En un mot, l'individu social n'était plus l'homme seul, il était *l'homme et la femme*. Conséquents avec ce principe, les saint-simoniens ne se croyaient pas qualité pour faire la loi morale à venir, la loi selon laquelle l'homme et la femme seraient unis. Ils se contentaient d'appeler la femme à dire librement son opinion sur ce point; ils pensaient que la perpétuité, l'indissolubilité

Le jugement fut exécuté en 1833.

Depuis cette époque, les nymphes de Ménilmontant pleurent le départ de leurs hôtes. Elles ne s'éveillent plus, avec l'aurore, sous les bosquets de verdure, aux mélodieuses symphonies de Félicien David.

Condamnés par des juges impitoyables, les apôtres descendirent de la sainte montagne.

du mariage, ne seraient pas toujours, comme aujourd'hui, une condition essentielle de la moralité et de la sainteté de ce lien. Ils admettaient des natures *mobiles* tirant une puissance, une *moralité* particulière de leur mobilité même. L'heure devait venir où ces natures ne seraient plus réprimées et mises hors de la société comme elles le sont de nos jours. Ils provoquaient l'avènement d'une règle morale *plus large* qui pût donner également satisfaction à l'une et à l'autre nature, aux *mobiles* aussi bien qu'aux *constants*. Enfin, le saint-simonisme venait réaliser sur terre le règne de la justice et de la vérité, que le Christ réserve seulement à la vie future. »

Ils traversèrent Paris, secouèrent la poudre de leurs souliers aux portes de la ville maudite, et résolurent de se disperser sur toute la surface du globe, afin d'y répandre les bienfaits de leur dogme.

Plusieurs bandes s'organisèrent.

Les unes choisirent le côté du nord, les autres le côté de l'est.

Félicien David, avec Émile Barrot[1], Toché[2] et le sculpteur Alrik, se dirigea vers le sud. Ils firent la route à pied, de Paris à Lyon, et reçurent un accueil triomphal dans les diverses localités qu'ils visitèrent.

[1] Qui fut depuis représentant du peuple.

[2] Élève de l'Institut agronome de Mathieu de Dombasle.

De fervents néophytes accouraient au-devant d'eux lorsqu'ils approchaient d'une ville.

La surprise des voyageurs était grande de trouver toute dressée la table du banquet fraternel.

Émile Barrot, Alrik et Toché se livraient à la prédication au dessert; puis Félicien, allant s'asseoir au piano et parcourant le clavier de ses mains d'apôtre, donnait le prélude des chœurs.

A Lyon l'enthousiasme n'eut plus de bornes. La salle de concerts, où joua David, faillit crouler sous les bravos.

Toutes les dames l'embrassèrent, ce qui

ne laissait pas que d'être fort inquiétant pour un homme soumis au vœu de continence.

Un facteur, nommé Chaban, le força d'accepter un piano de choix. Cet instrument accompagna l'artiste dans le cours de son voyage[1].

Le père Enfantin ne partageait pas le triomphe de ses disciples : les tribunaux le gardaient comme otage, il était resté à Paris sous les verrous.

Nos voyageurs quittèrent avec regret la seconde ville de France. Un pressentiment

[1] A Lyon, Félicien David contracta des amitiés qui lui sont toujours restées fidèles : un de ses anciens admirateurs, M. de Seynes, lui a légué dernièrement un violoncelle de Stradivarius d'un prix inestimable.

leur annonçait qu'ils ne seraient point aussi bien accueillis dans toutes les cités que baigne le Rhône. Plusieurs de leurs collègues devaient les rejoindre aux portes d'Avignon. Ils entrèrent au nombre de huit dans cette ancienne métropole, qui jadis a donné refuge aux pontifes romains, et où la foi catholique reste vivace.

On les reçut avec des clameurs et des huées.

Une population furieuse, armée de couteaux, les entourait en proférant des menaces de mort. Ils crurent sérieusement qu'on se préparait à les égorger.

— Courage! murmurèrent-ils en s'excitant du regard : ici nous attend la palme du martyre!

Et, serrant leur faible cohorte, ils s'avancèrent, quatre de front, au milieu de cette populace furibonde.

Leur fière attitude fit baisser les couteaux; la foule passa de la rage à l'admiration.

Cinq ou six vieux invalides[1], s'approchant et portant la main à leur tricorne, dirent aux apôtres :

— Honneur et salut ! Vous êtes des braves !

On conçoit néanmoins que nos voyageurs ne tenaient pas à séjourner dans cette ville inhospitalière. Le soir même ils se dirigeaient sur Marseille, où d'autres frères de

[1] Avignon possèdait une succursale des Invalides.

Ménilmontant leur avaient donné rendez-vous.

Ils devaient s'embarquer tous ensemble pour le Bosphore.

Les habitants de Marseille, moins scrupuleux que les anciens sujets des papes, firent aux saint-simoniens des ovations splendides.

Une seconde fois l'admiration du beau sexe pour le talent musical de David mit en péril le vœu du célibat. Les Marseillaises raffolaient, comme les Parisiennes, du grand costume de l'ordre, et nos apôtres étaient trop galants pour rester devant elles en petite tenue, de sorte que Félicien, ayant double prestige aux yeux de ces dames,

était naturellement exposé à une tentation double.

Il sut y résister de la façon la plus héroïque.

Ce Renaud de vingt-trois ans s'embarqua pour Constantinople sans être tombé dans les piéges d'aucune Armide.

On salua le départ de l'artiste et de ses amis par une magnifique et dernière ovation.

Tout le peuple de Marseille était sur la rade. Le navire pavoisé livrait au souffle de la brise ses banderoles flottantes, et les saint-simoniens, réunis sur le pont, adressèrent un dernier adieu aux sensibles Marseillaises, dont ils emportaient les cœurs.

Nous allons voir commencer pour notre héros une suite d'aventures qui donnent à son histoire quelque chose d'un conte des *Mille et une Nuits.*

Après une traversée d'un mois, il mouille dans les eaux du Bosphore et voit se dresser devant lui les blancs minarets de Constantinople.

On débarque.

Félicien et ses compagnons se logent dans un faubourg grec appelé *Bechistachi.*

Le soir même ils prennent un drogman et parcourent la ville en grand costume, pour se montrer au peuple turc avant d'organiser la prédication.

Deux jours de suite ils se livrent à ces promenades solennelles, et le troisième

jour, qui était un vendredi, ils vont se placer hardiment sur le passage de Mahmoud II, qui se rendait à la grande mosquée, en compagnie d'Achmet-Pacha, son ministre et son favori.

A la vue des saint-simoniens, le sultan s'arrête, les considère avec surprise, et demande au grand vizir :

— Quels sont ces personnages? Sais-tu d'où ils viennent?

— En vérité, non, je l'ignore, répond Achmet-Pacha.

— Comment, pourceau! s'écrie Mahmoud, qui avait l'habitude de s'exprimer en termes d'assez mauvais choix, il arrive des étrangers dans mon empire, et tu ne

connais ni leur nom, ni leur origine, ni leurs projets!

— Je vais prendre des informations au plus vite, afin de les communiquer à Votre Hautesse, dit le ministre tremblant.

— Tu devrais déjà les avoir prises, chien maudit! Que cela ne soit pas long, ou demain je fais clouer ta tête aux portes du sérail.

Nous devons dire, pour l'explication de ce qui précède et de ce qui va suivre, que l'empire turc était sérieusement menacé par les Égyptiens. Ibrahim-Pacha, fort de trois victoires, marchait sur Constantinople.

Tous les étrangers étaient suspects.

Nos apôtres ne se doutaient pas de la

nature inquiétante de l'entretien qui venait d'avoir lieu entre le sultan et son ministre. Ils continuèrent paisiblement leur promenade jusqu'au coucher du soleil.

Rentrés au faubourg grec, ils étaient en train de souper sur une terrasse quand tout à coup un grand bruit d'armes et de voix retentit aux portes de la maison.

David inquiet se hâte de descendre.

Il ouvre, et se trouve en présence d'Achmet Pacha lui-même, suivi de trente soldats, de cinq à six hauts fonctionnaires turcs et du drogman des saint-simoniens, arrêté par ses ordres.

Toutefois le visage du ministre est calme, son regard n'a rien de menaçant.

Félicien le conduit sur la terrasse où sont réunis ses collègues.

Achmet-Pacha salue les apôtres. Il s'assied, les jambes croisées sur un divan, fait signe aux fonctionnaires de prendre place à ses côtés, demande sa pipe à un esclave, l'allume, puis commence l'interrogatoire.

Émile Barrot prend la parole au nom de tous pour expliquer le saint-simonisme et ses mystères.

Les interprètes rendent son discours, phrase par phrase, au grand vizir, qui s'écrie :

— Bravo! c'est délicieux! vous professez une doctrine parfaite. Le sultan sera ravi d'apprendre que des hommes aussi distingués visitent son empire.

Là-dessus, il offre gracieusement son chibouck à Barrot.

Tous les seigneurs turcs imitent l'exemple du ministre et se livrent avec les saint-simoniens à un échange de pipes on ne peut plus cordial.

— Vous êtes mal logés dans ce faubourg, dit Achmet-Pacha, prenant congé des apôtres. Je vous invite à venir passer quelques jours à mon palais.

Il sort en leur adressant les plus affectueux saluts; mais il a soin de laisser à la porte un piquet de soldats.

— Voilà qui est louche! dit Félicien.

— Bah! firent les autres, c'est une garde d'honneur!

L'illusion ne fut pas de longue durée,

Au lever du soleil, un vacarme indigne les réveille en sursaut. C'est la garde d'honneur qui enfonce la porte et leur signifie brutalement qu'ils sont prisonniers.

On les traîne au palais du grand vizir.

Sous le vestibule, ils aperçoivent leur drogman chargé de fers. Celui-ci leur explique avec terreur qu'il est sous le coup d'une action criminelle, pour n'avoir pas averti la police turque de leur présence à Constantinople.

— Daignez intercéder pour moi, leur dit-il, ou je suis mort!

Tout cela était peu rassurant.

Au bout d'une heure d'attente, on les introduit chez Achmet, qu'ils trouvent beaucoup moins poli que la veille. Il les

accueille avec une froideur de triste augure, et leur annonce la pénible nécessité où il se trouve de remettre leur sort entre les mains du séraskier-pacha, son collègue, ministre de la guerre.

Comme Ponce-Pilate, il se lave les mains et se déclare incompétent dans la cause.

Nous ne pouvons pas énumérer ici tous les déboires essuyés par nos pauvres voyageurs.

Le séraskier-pacha les prend pour des espions, et donne l'ordre de les enfermer dans un cachot. Ils s'indignent, se récrient et demandent à être conduits, sans retard, chez l'amiral Roussin.

C'était l'ambassadeur de France. Il logeait, à trois lieues de là, sur le Bosphore.

On embarque nos saint-simoniens dans un caïque[1] du sultan. Ils prennent cela pour un retour éclatant d'estime, et remarquent avec plaisir que les troupes échelonnées sur le rivage leur présentent les armes.

— Vous êtes trop bons, restez en place, leur dit un rameur, qui les voyait se lever pour répondre à cette politesse de l'armée turque : c'est le caïque et non pas vous qu'on salue.

— Ah!... pourquoi nous conduire alors dans un bâtiment de Sa Hautesse?

— Pour indiquer d'une façon plus claire que vous êtes prisonniers d'État.

Les apôtres perdirent un peu contenance

[1] Chaloupe.

et ne rendirent plus le salut aux troupes mahométanes.

Néanmoins ils comptaient sur l'amiral Roussin pour obtenir une prompte mise en liberté. Mais l'ambassadeur était malade.

On leur déclara qu'il ne pouvait donner audience à personne.

Félicien et ses collègues furent ramenés à Constantinople et jetés dans les cachots du sérail, où ils restèrent huit jours. Au bout de ce temps, on vint leur apprendre qu'ils allaient être expulsés du territoire turc.

Le soir même, à la nuit tombante, on les embarque, non plus cette fois sur un caïque de Sa Hautesse, mais sur une mé-

chante coquille de pêcheur, qui fait eau de tous côtés. On leur donne pour nourriture des oignons crus, des olives rances et du vieux biscuit, où les vers grouillent par myriades.

Cinq Turcs, armés jusqu'aux dents, et un pilote maltais montent avec eux dans la barque.

— Où nous conduisez-vous? demandent les saint-simoniens au pilote.

— A Smyrne.

— Combien avons-nous de lieues à faire?

— Quatre ou cinq cents lieues.

Nos apôtres se regardent avec désespoir. Le coup d'œil qu'ils échangent est

compris du pilote, qui se met à rire et leur dit :

— Bah ! j'ai fait trois fois, avec cette barque, le voyage d'Égypte. Rassurez-vous, nous arriverons.

Ils arrivèrent effectivement, après sept jours de traversée.

Le biscuit, les olives et les oignons crus constituaient un régime si peu substantiel, que Félicien David, en débarquant à Smyrne, ne pouvait plus se tenir sur ses jambes.

Mais du moins il mettait le pied sur une terre hospitalière.

Quelques jours de repos, une bonne nourriture et la joie de pouvoir en toute

liberté lancer des malédictions contre Achmet-Pacha le rétablirent complétement.

A Smyrne, les femmes sont adorables. Une seule chose l'emporte chez elles sur la beauté, c'est la coquetterie.

Félicien David donna des concerts. Son fidèle piano l'avait suivi dans ses excursions.

Du haut d'une terrasse dominant l'une des plus belles promenades de Smyrne, et par ces radieuses soirées d'Orient qui disposent l'âme à l'enthousiasme, il envoya de brillantes symphonies à une population privée jusque-là de jouissances musicales.

Le succès qu'il obtint ne peut se décrire.

Une pluie de bouquets de fleurs tombait sur la terrasse. On escaladait les tertres pour voir de plus près le jeune virtuose.

Alrik, ayant sculpté le médaillon de Félicien, fut obligé de le reproduire à l'infini. Toutes les dames de Smyrne l'achetèrent.

De l'image à l'original, il n'y a souvent, pour la curiosité féminine, qu'une très-courte distance. La vieille histoire du fruit défendu se renouvelle chaque jour, et les filles d'Éve sont aussi rusées que leur mère quand il s'agit de nous y faire mordre. Il est à présumer que David ne poussa pas plus loin que Smyrne l'héroïsme de son vœu de célibat.

La suite de ses aventures confirmera tout à l'heure nos soupçons.

Après trois mois de séjour dans ce pays charmant, la troupe saint-simonienne se dispersa de nouveau. Quelques-uns des prédicateurs gagnèrent la Valachie ; les autres descendirent en Grèce, et Félicien, suivi de deux compagnons seulement, entreprit le voyage de Jérusalem.

Ils firent voile pour Jaffa sur un bâtiment turc encombré de pèlerins de tous les pays.

C'était un pêle-mêle abominable.

Toute cette foule couchait sur le pont, côte à côte, sans distinction de rang, de sexe et d'âge.

Au réveil, il arrivait souvent à ceux

qui avaient le mieux dormi de trouver leur bourse absente, inconvénient fâcheux que David se hâta de prévenir en cherchant un refuge dans la chaloupe.

Cela n'empêcha point deux Arméniens de lui voler son foulard, ainsi qu'un porte-crayon en argent.

On touche au port de Jaffa. Nos pèlerins débarquent. Point d'auberge.

Heureusement le chargé d'affaires de France, *il signor* Damiani, brave Italien dont Lamartine a tracé la silhouette dans son *Voyage en Orient*, offre l'hospitalité au compositeur et à ses amis.

Chez ce digne diplomate, David se trouve tout à coup métamorphosé en médecin.

Le fils du consul est attaqué d'une fièvre maligne qu'aucun remède n'a pu guérir. Entendant Félicien chanter au piano, le malade tombe dans une sorte d'extase, au bout de laquelle la fièvre le quitte pendant quelques heures.

Il signor Damiani crie au prodige et supplie David de soumettre son héritier à un traitement musical complet.

Rien de plus simple. Le jeune compositeur tente la cure.

Aux sons du piano les extases reviennent, suivies d'une diminution très-marquée de la fièvre. Dès qu'elle menace de reparaître, on la chasse par un brillant prélude, et, moins d'une semaine après, le malade jouit d'une santé merveilleuse.

Nous signalons ce fait à messieurs de la Faculté de médecine.

Traiter les gens par la musique serait un excellent moyen de mettre d'accord nos savants docteurs et d'apporter quelque harmonie dans leurs systèmes, infiniment trop contradictoires.

Une maladie de poitrine se guérirait peut-être par trois jours de cornet à piston.

Rien ne prouve qu'une névralgie doive résister à une heure de contre-basse, et l'attaque de choléra la plus violente céderait, nous n'en doutons pas, à vingt minutes d'ophicléide.

Qui vivra verra.

David, après avoir visité le saint sé-

pulcre, se rendit par mer à Alexandrie.

Chaque fois qu'il séjournait quelque part, il avait soin de consigner sur son album toutes les improvisations musicales que lui inspirait la riche et splendide nature de l'Orient. Il doit à son voyage ce cachet précieux d'originalité qui distingue ses œuvres de celles de ses confrères. Félicien David, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, est le coloriste de la musique. Il a trouvé moyen d'appliquer la peinture aux sons; l'image accompagne ses accords, chacune de ses notes fait tableau.

En quittant Alexandrie, il se dirigea vers le Caire, où son talent plongea dans l'admiration le vieux Méhémet-Ali. On vint

demander au virtuose français s'il consentirait à donner des leçons aux épouses sacrées du pacha.

— Comment donc ! avec infiniment de plaisir ! s'écria Félicien, dont le visage rayonna d'espoir.

Il se voyait déjà dans le harem, entouré d'almées favorites, d'odalisques rêveuses et de Circassiennes aux charmes vainqueurs.

La preuve que nous avons annoncée devient palpable.

Au milieu des chaudes séductions orientales, il fallait être un peu plus qu'un ange pour observer des promesses religieuses faites à la légère sur la froide colline de Ménilmontant.

— Eh bien, disait David aux officiers de Méhémet-Ali, quand dois-je commencer mes leçons? Le temps est précieux. Je n'ai pas le projet de séjourner indéfiniment en Égypte.

Or, notre héros apportait dans cette affaire un peu trop d'ardeur.

Le pacha eut des doutes.

Il imagina une mesure efficace pour empêcher ce jeune homme de chanter à ses épouses des gammes dangereuses.

— Quand il vous plaira d'être conduit au harem, dirent les officiers à l'artiste, nous sommes à vos ordres.

Félicien se hâta de les suivre.

Bientôt on le mit en présence de cinq eunuques, en lui déclarant que ceux-ci rece-

vraient les leçons et les transmettraient ensuite aux femmes de Son Altesse.

Notre héros, à cette étrange manière d'arranger les choses, se fâcha tout rouge.

— Allez au diable ! cria-t-il. On n'arrive à rien de bon avec un tel système. Je fais des élèves directement, ou je n'en fais pas !

Tout fut rompu.

Les épouses du pacha gardèrent leur ignorance en musique, et la sainteté du harem ne fut point violée.

David se consola de ce désappointement en allant voir les pyramides. Il traversa Memphis et gagna le rivage de la mer Rouge ; mais il y rencontra la peste et fut obligé de prendre la route du désert pour aller s'embarquer à Beyrouth.

C'est aux impressions de ce voyage plein d'accidents étranges, de rencontres saisissantes et de périls sans nombre[1], que l'art doit la magnifique création qui a porté d'un seul coup Félicien David au premier rang de nos compositeurs.

Après une longue et pénible traversée, l'ancien élève de la maîtrise d'Aix revit Marseille et la France.

Son voyage avait duré trois ans.

[1] Il fut attaqué, un soir, par toute une horde de maraudeurs arabes, qui entourèrent une vieille masure dans laquelle il s'était endormi. Un jeune domestique bédouin, couché en travers sur le seuil, le sauva par son sang-froid. Il parlementa, sans se lever, avec les Arabes, et leur dit : « C'est un artiste d'Europe, un va-nu-pieds ; j'ai voulu le voler cent fois, et j'ai toujours trouvé sa poche vide. » Félicien, le pistolet au poing, écoutait derrière la porte cet étrange dialogue. Les Arabes remontèrent à cheval et s'éloignèrent.

Reçu dans son pays natal avec enthousiasme, il s'y reposa quelques semaines dans les joies de famille et prit ensuite le chemin de Paris, où le rappelaient ses plus chères espérances, tous ses rêves de gloire.

Ici commence une lutte périlleuse entre l'artiste, déjà connu par ses chœurs de Ménilmontant, et les maîtres harmonistes jaloux de leurs priviléges.

David arrivait à une époque où le goût public lui donnait tort.

Les effets d'orchestre, de science et de modulations triomphaient de la mélodie pure. On aimait la musique ouvragée. Toutes les tentatives d'un autre genre n'obtenaient aucun succès, témoin la *Fa-*

vorite, qui eut besoin de trente représentations pour se faire comprendre.

Notre jeune compositeur ne se dissimulait pas toutes les difficultés de sa tâche.

Bercé par les symphonies de Beethoven, mais obéissant à l'inspiration mélodique et vocale des artistes méridionaux, il essaya d'opérer une fusion entre l'école allemande et l'école italienne, tout en conservant à sa musique le cachet d'originalité qui la distingue.

On jeta les hauts cris, on le traita d'hérésiarque, on essaya de lui fermer le temple de l'art.

Seul contre tous, David accepta la lutte et ne perdit pas un seul instant courage.

De 1835 à 1840, il composa une première symphonie en *fa*, une seconde en *mi* naturel, vingt-quatre *quintetti*, et deux *nonetti* pour instruments de cuivre, douze mélodies pour violon et piano, et plus de trente romances, parmi lesquelles on peut citer le *Chibouck*, l'*Egyptienne*, le *Bédouin*, le *Jour des morts* et l'*Ange rebelle*.

Tout ce bagage, exclusivement mélodique, augmenta les clameurs.

Aucun théâtre ne voulut lui prêter de musiciens pour exécuter ses odes-symphonies, où, grâce à un programme poétique, appuyé par des tenues d'orchestre, il était parvenu à étendre le domaine de la description musicale.

Enfin l'ouverture du concert Valentino

lui permit une première révélation de son talent[1].

Encouragé par l'accueil du public, il se remit au travail; deux mois lui suffirent pour composer la symphonie en *mi bémol* et vingt nouvelles romances, dont les principales sont : les *Adieux à Charence*[2], le *Rhin allemand*, l'*Oubli*, la *Rêverie*, la *Pensée*, l'*Océan* et les *Hirondelles*.

Toutes ces productions, lancées au hasard pour entretenir une popularité naissante, donnaient toutefois assez de ressources au jeune artiste pour l'aider à compléter l'œuvre sur laquelle il espérait

[1] Dans la même saison, et à huit reprises différentes, on applaudit à Valentino la symphonie en *fa*. Le *nonetto* pour instruments de cuivre y fut également joué avec succès.

[2] Petite ville des Basses-Alpes.

définitivement établir les bases de sa renommée.

Un littérateur obscur, qui depuis ne s'est plus essayé dans aucun ouvrage lyrique, composa un livret scrupuleusement conforme aux indications de Félicien David.

Il y avait huit ans bientôt que l'artiste était revenu de son voyage. Aucune de ses impressions ne s'était effacée. Les tableaux grandioses qui avaient frappé ses regards se représentaient fidèlement à son souvenir, et les brises orientales lui envoyaient leurs parfums au travers des espaces.

Du mois de décembre 1843 au mois de mai 1844, il écrivit toute la partition du *Désert*.

Pauvre et sans crédit, Félicien copia lui-même, à mesure, toute l'orchestration de son œuvre, ainsi que les parties de chant, c'est-à-dire plus de deux mille pages de musique.

Cette énorme besogne terminée, il restait encore des obstacles à vaincre.

Pour l'exécution d'une symphonie si importante, l'auteur demandait la salle du Conservatoire; il l'obtint avec beaucoup de peine.

Un autre obstacle consistait à trouver des exécutants de mérite.

Heureusement il y a dans les arts une fraternité sincère. Deux chefs d'orchestre, MM. Tariot et Tilmant, vinrent en aide à Félicien David. On lui procura le nombre

de musiciens voulu, et le concert fut affiché pour le 1er décembre 1844.

Hélas ! notre héros n'était pas au bout de ses tribulations.

Par une erreur administrative, la salle avait été promise, le même jour, à deux compositeurs. Il fallut que le plus jeune cédât la place à l'autre. La partition du *Roi de Juda*, de M. Georges Kastner, renvoya celle du *Désert* au 8 décembre.

Enfin, le jour solennel arrive.

Les musiciens accordent leurs instruments; une foule impatiente d'auditeurs se presse dans les amphithéâtres. On va donner le signal à l'orchestre, quand tout à coup Félicien s'aperçoit qu'un artiste

dramatique, chargé de lire les strophes intercalées dans l'œuvre, manque à son poste.

On le cherche, on l'appelle, on court d'un bout du Conservatoire à l'autre. Personne!

Tout va manquer encore, quand un jeune acteur de l'Odéon se présente, et s'offre à tenir la partie de déclamation.

C'est M. Milon-Thibaudeau.

Pour la seule fois de sa vie, peut-être, il aida véritablement une affaire au lieu de lui servir d'entrave[1].

Nous ne rappellerons pas ici le gigan-

[1] Il a depuis administré sans aucun succès les *Variétés*, et tout récemment le *Vaudeville*. Choisi un jour, nous ne savons par quel financier, pour diriger l'Opéra, il remplit ce haut emploi pendant vingt-quatre heures.

tesque effet de la musique de Félicien David sur son auditoire. Il faut relire tous les journaux de l'époque pour s'en faire une idée bien exacte. Le nom de l'artiste courut d'un bout de l'Europe à l'autre, comme porté sur un fil électrique.

Si le *Désert* n'est pas l'œuvre la plus sublime de David, il est, sans contredit, son inspiration la plus heureuse.

Le début, détail grandiose d'imitation pittoresque, peint en musique l'immensité, l'immobilité, le silence. Une note, une seule note sur laquelle passent quelques lambeaux d'accord, tient toute la période.

Vient ensuite le lever du soleil, autre effet d'imitation dont les difficultés sont vaincues avec un art merveilleux.

On voit en quelque sorte jaillir çà et là de petits trilles phosphorescents qui chassent peu à peu les ombres ; ils se multiplient, grandissent avec l'aube, deviennent à chaque seconde plus lumineux et plus sonores ; puis tout à coup l'orchestre éclate en un foyer resplendissant, et l'astre monte dans les cieux.

Félicien David a trouvé le moyen de changer les notes en rayons.

Il faudrait un volume pour décrire toutes les beautés de l'*Hymne à la nuit*, de la *Marche de la caravane*, de la *Danse des Almées*, du *Simoun* et du *Chant du Muezzin*, épisodes gracieux ou terribles de ce grand poëme.

On peut envisager l'œuvre sous le tri-

ple point de vue de la musique descriptive, du mouvement humain et de la peinture orientale.

Ces trois faces sont sculptées avec une étude profonde.

Autour des artistes, à l'heure du succès, viennent s'abattre certains oiseaux de proie d'une espèce toute particulière. Ce qu'ils aiment à dévorer sur le champ de bataille, ce n'est pas le vaincu, c'est le vainqueur. Ils profitent du moment où la gloire l'enivre ; ils lui arrachent sa conquête et l'emportent entre leurs serres dans le ténébreux nuage de l'exploitation.

L'artiste est tout surpris, le lendemain du triomphe, de se trouver aussi pauvre que la veille.

En sortant du Conservatoire, Félicien David signa aux frères Escudier le traité le plus ridicule du monde. Il aliéna d'un trait de plume sa propriété musicale, et la vendit pour une somme de douze cents francs, une fois payée.

Or chacun des concerts donnés à la salle Ventadour rapporta de douze à quinze mille francs.

Et voilà comme un artiste entend ses intérêts !

Il est vrai que, du jour où le calcul nous entre dans la tête, nous ne sommes plus artistes.

Tous les amis de Félicien se récrièrent. On le poussa, malgré lui, à recourir aux tribunaux. Les frères Escudier eurent hâte

d'arranger la chose : ils offrirent *cinq cents francs* par concert à l'auteur du chef-d'œuvre, à condition qu'*il se montrerait dans la salle.*

Nous n'avons ici qu'à souligner, sans essayer le moindre commentaire.

Cet inqualifiable traité laissait à David le droit d'exploiter son œuvre à Lyon, à Marseille et dans les villes allemandes. Il aima beaucoup mieux profiter de cette clause que de passer à l'état de phénomène sur un champ de foire.

Il se rendit d'abord en Allemagne et visita Dresde et Leipsick.

A Berlin il trouva Meyerbeer, qui l'accueillit en fin diplomate et voulut le présenter lui-même à la cour. Le roi de Prusse,

la reine et la princesse royale prodiguèrent à David les marques les plus précieuses d'estime et de bienveillance.

Si l'espace nous permettait de reproduire ce voyage dans tous ses détails, il serait aussi curieux que l'excursion de l'artiste en Orient.

L'illustre phryné qui a nom Lola-Montès, entendant exécuter le *Désert* à Bade[1], s'éprit d'un fol enthousiasme pour le mélodieux auteur de la symphonie. A chaque concert, elle brisait, pour l'applaudir, un riche éventail, et sa noire prunelle dardait des rayons magnétiques qui eussent amené

[1] Dans le grand salon de l'établissement thermal. M. Benazet, directeur des bains et fermier des jeux, dépensa des sommes considérables pour l'exécution de l'œuvre de David.

Félicien à ses genoux, s'il n'avait pas été distrait par les applaudissements et la gloire.

Il ne poussait pas, du reste, l'observance des maximes saint-simoniennes jusqu'à se croire obligé de cueillir une rose effeuillée par tous les vents de la passion.

Mademoiselle Lola-Montès le suivit partout, à Francfort, à Carlsruhe, à Munich, cassant en vain d'autres éventails, et ne comprenant pas le peu de sympathie de l'ex-apôtre pour la femme libre.

Enfin elle suspendit la poursuite en Bavière.

Là, pour se venger des dédains de David, elle tourna la tête au vieux roi Luiji, qui

osa placer sur un front de courtisane la couronne de comtesse.

Ce voyage de Félicien fut une perpétuelle ovation. L'Allemagne le dédommagea de l'avidité des éditeurs français. Un de ses compatriotes, M. Sylvain Saint-Étienne, l'accompagnait de ville en ville et surveillait la caisse[1].

David avait commencé le *Moïse* à Bade. Il travaillait à cette œuvre nouvelle dans ses promenades, en chemin de fer, partout.

[1] Le dévouement de M. Sylvain Saint-Étienne pour Félicien David est connu. C'est toujours un bonheur pour l'artiste quand il trouve un ami qui soigne ses intérêts et sa gloire. M. Sylvain Saint-Étienne a écrit le livret de *Moïse*; il est en outre collaborateur de MM. Méry et Charles Chaubet pour le *Christophe Colomb*, et de M. Gabriel pour la *Perle du Brésil*.

Quand il revint à Paris, au bout d'un an, la partition était écrite.

Nous l'avons dit plus haut, le *Désert* n'est peut-être pas l'ouvrage le plus sublime de Félicien David. Son *Moïse*, comme magnificence, comme pompe et comme majesté, monte à des élévations prestigieuses. Nous n'avons jamais rien entendu de plus imposant et de plus solennel que la *Marche des Hébreux :*

Franchissons les torrents, gravissons les montagnes;
Nous verrons devant nous ces divines campagnes
Où coulent le lait et le miel.

L'explosion du finale, *O roi du monde!* quand les fils d'Israël aperçoivent enfin la terre promise, est d'une puissance que Meyerbeer, le plus énergique de nos vieux maîtres, a rarement pu atteindre.

Et pourtant le *Moïse* n'obtint qu'un succès douteux.

Les coteries avaient eu le temps de s'organiser et de s'entendre. On éprouvait le besoin de faire expier à David son éclatant triomphe; on le rendit victime de ces mille rancunes sourdes que les coups d'éclat font toujours naître.

Du reste, il faut le dire, le public un peu léger qui fréquente les concerts ne se trouve que très-rarement par la foi religieuse à la hauteur de pareils sujets. Quand le *Moïse* a été joué devant une foule intelligente, en présence d'une assemblée d'élite, il a toujours été accueilli comme il doit l'être[1].

[1] Le duc de Montpensier demanda, le 16 décembre 1847, l'exécution du *Moïse* au Conservatoire.

Comprenant qu'il est nécessaire à un artiste, dans l'intérêt même de la gloire à venir, de mettre de son côté les masses en cherchant à leur être sympathique, David revint à l'ode-symphonie, qu'il avait créée. Le sujet sur lequel il arrêta son choix fut *Christophe Colomb*.

Une seconde fois la salle du Conservatoire prêta ses échos au plus beau triomphe que jamais artiste vivant puisse obtenir.

Le *Desert* était une inspiration vague, indéterminée, quelque chose qui ressemblait à un rêve. Dans *Christophe Colomb*, au contraire, la réalité de l'action se révèle tout d'abord. Le compositeur tient une corde dramatique et la fait vibrer avec énergie. Pendant tout le cours de l'œuvre,

l'intérêt s'attache au héros de la découverte ; on le suit d'un bout à l'autre de son épopée glorieuse, et la musique en rend toutes les phases avec une vérité saisissante.

Rappelez-vous cette délicieuse peinture par les sons d'une nuit sous les tropiques.

Le vaisseau glisse sur la vague. Un léger souffle berce doucement les voiles. Tout dort au ciel et sur les eaux.

Soudain, au milieu du silence et de la majesté de la nuit, une voix éclate, joyeuse et limpide.

C'est un mousse qui chante en haut de la grande vergue.

Et l'arrivée du navire, quel effet prodigieux !

. .

La salle tout entière se leva comme un seul homme. Elle avait reçu la secousse électrique du génie. Pendant douze minutes, l'orchestre fut obligé de se taire pour laisser passer l'orage des bravos.

Au sujet de la symphonie de *Christophe Colomb*, on vit se trahir les inimitiés secrètes qui poursuivaient le jeune compositeur. Le 7 mars, jour où devait avoir lieu à l'Opéra-Comique la seconde audition de la symphonie, Vatel, directeur des Bouffes, empêcha ses artistes de prêter leur concours à David, et cela juste à l'heure où devait commencer l'exécution. Le duc de Montpensier, qui attendait comme tous les auditeurs, fut obligé de se retirer après une vaine attente.

Indigné de ce tour odieux, M. Basset, alors à la tête de l'Opéra-Comique, offrit à Félicien son orchestre et sa troupe.

Sept concerts successifs eurent lieu.

Le 28 mars, à la demande expresse de la cour, on joua le *Christophe Colomb* aux Tuileries, et Louis-Philippe, appelant l'auteur dans sa loge, lui attacha sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur.

En vain les frères Escudier se mirent, cette fois, à l'affût pour tendre leurs réseaux sous les pas de David. Il ne signa rien, repoussa tous les papiers timbrés comme s'ils eussent dû lui donner la peste, et garda les profits de son œuvre[1].

[1] A cette époque, il voyagea dans le midi de la France. Lyon et Marseille lui firent le plus glorieux

L'*Éden* suivit de près *Christophe Colomb*.

•

On joua ce mystère en deux parties[1] à l'Opéra au milieu de toutes les inquiétudes causées par la Révolution de 1848. Plutôt que d'écouter le *Chant des roses*, l'*Hymne au soleil* et la *Cavatine d'Ève*, les spectateurs lisaient la *Patrie*.

M. Delamarre et sa prose politique eurent, ce soir-là, beaucoup plus de succès que les mélodies de Félicien David.

On ne songea sérieusement à écouter

accueil. Les frères Escudier se vengèrent par des attaques indécentes contre David, oubliant que la *France musicale*, dont ils sont rédacteurs, l'avait porté aux nues.

[1] Tel est le titre donné à cette composition. Méry est l'auteur des paroles.

l'œuvre que le jour où la garde nationale fut consolée de la perte des bonnets à poil, et où la main fatiguée de madame Sand cessa d'écrire les circulaires de Ledru-Rollin.

Les lettres et les arts gardent à cette charmante époque une vive et profonde reconnaissance.

Félicien David, un peu découragé, fut quatre ans sans rien produire.

Enfin le succès de la *Perle du Brésil* au Théâtre-Lyrique donna un démenti formel aux faux prophètes qui jugeaient convenable de crier partout que l'auteur du *Désert* et de *Christophe Colomb* n'était pas taillé pour la scène.

Jamais, n'en déplaise à M. Roqueplan, niaiserie plus sotte et plus extravagante n'a été soutenue. On la répète sans cesse, afin d'éloigner de l'Opéra Félicien David.

Eh bien, l'heure est venue de crier à l'imposture et au mensonge.

Le musicien qui, sans appeler à son aide ni le jeu des acteurs ni la magie des décors, tient tout un auditoire suspendu à son archet; le symphoniste dont les inspirations, dégagées d'éléments étrangers, remuent, transportent, électrisent une salle, celui-là est fort, celui-là est puissant, celui-là est un maître.

Que Meyerbeer donne sa musique seule, en l'absence des pompes de l'Opéra, des

ballets et des danses; qu'il se laisse (passez-nous l'expression) juger tout nu, comme Félicien David, et l'on verra !

Votre musique, messeigneurs, est une Vénus trop pudibonde ou trop défiante de ses charmes. Elle a besoin d'atours, elle passe au magasin de modes avant d'aller chez Phidias.

Et parce que la nôtre soutient intrépidement le coup d'œil de l'art plastique, vous déclarez qu'elle serait laide avec des parures !

Allons donc !

Quand Félicien David n'aura plus à vaincre les obstacles que vous dressez systématiquement sur sa route, il saura cueillir

de glorieuses palmes à côté des Meyerbeer et des Rossini.

L'Opéra n'est pas une boutique, c'est un temple.

Ouvrez les portes, monsieur Roqueplan, sinon Félicien David les enfoncera !

Vous n'avez pas le droit, sachez-le bien, de brider le génie et de lui fermer la lice.

Or l'œuvre de notre héros est prête ; elle a toutes les conditions exigées par le drame lyrique ; son titre est la *Fin du Monde ;* toute la partition peut, dès aujourd'hui, se distribuer aux pupitres de votre orchestre.

Nous n'en ferons pas l'éloge d'avance, c'est au public à juger.

Certes, il n'y a rien de plus déplorable, pour la carrière d'un artiste, que ces entraves inintelligentes, ces entêtements aveugles, — nous n'osons pas dire ces injustices volontaires, — qui viennent l'arrêter dans sa marche.

Félicien David est timide comme une jeune fille; l'intrigue ne sympathise pas avec sa nature. Il se serait laissé vingt fois écraser déjà, si ses amis ne lui eussent crié : Gare! Jamais il ne va dans le monde, et par conséquent il ne peut se défendre contre les insinuations perfides de ses ennemis. La solitude est sa passion la plus chère; elle est la fidèle compagne de son talent.

Retiré dans son petit ermitage de la rue

Larochefoucauld, il y vit, comme autrefois il vivait à Ménilmontant, avec des oiseaux et des fleurs.

Il écoute chanter ses bengalis roses et bleus, qu'il fait nicher dans une volière immense; il saisit au passage les roulades de leur gosier flexible et note leurs douces chansons d'amours.

Sa vie est modeste, simple, uniforme. Le travail est son unique bonheur.

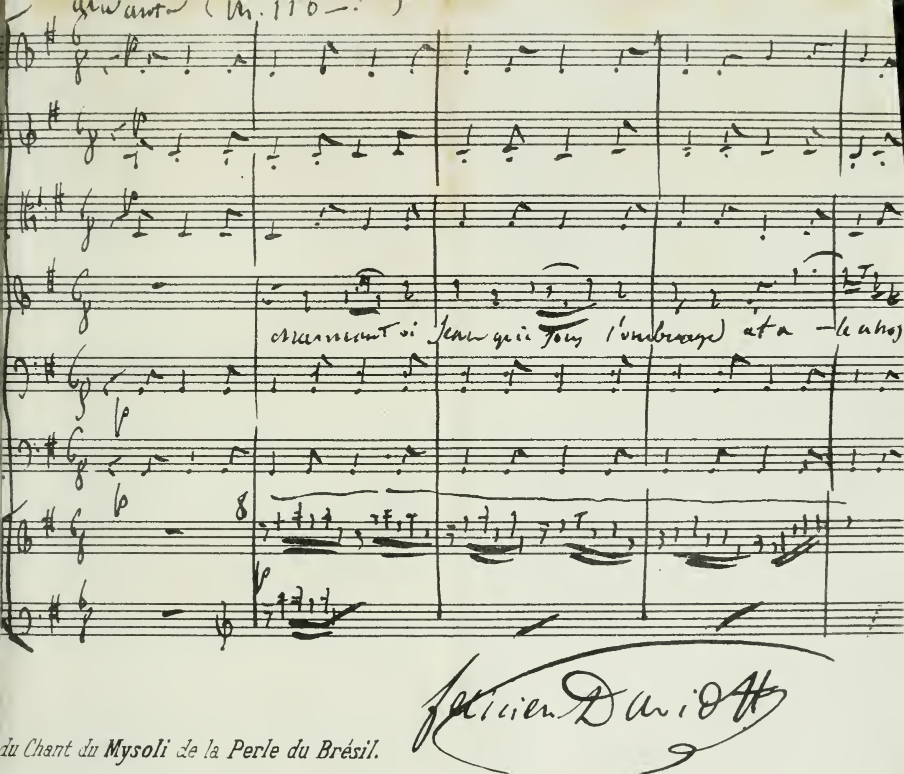
Mais il ne faut pas que ce travail soit stérile. A l'horizon des arts, il n'est pas permis d'intercepter le soleil et d'empêcher une œuvre d'éclore.

Retenez bien cela, monsieur Roqueplan.

Nous vous conseillons, à vous qui aimez la raillerie, de ne jamais prononcer l'adage connu : « Après nous la *Fin du monde!* » Cela vous porterait malheur.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

Un graveur de musique nous a communiqué ce précieux spécimen de note écrite et signée par Félicien David. Ce sont les premières mesures du *Chant du Mysoli* dans la *Perle du Brésil.* Nous obtiendrons de la même source un autographe semblable pour la biographie de Meyerbeer et pour celle de Rossini.



du Chant du **Mysoli** de la *Perle du Brésil.*

LISTE COMPLÈTE DES 100 VOLUMES

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Beranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval. — Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaître
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury. — Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.
Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert.
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche.
Crémieux.
Lachambaudie.
Auber.
Henry Monnier.
Emile Deschamps.
Lola Montès.
Mérimée.
Philarète Chasles.
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.
Ledru-Rollin.
Beauvallet.
Cavaignac.
Montalembert.
Saint-Marc-Girardin
Louis Blanc.
Gérard (le tueur de lions).
Blanqui.
Arnal.
Elie Berthet.
Cormenin.
Considérant.
Madame Ancelot.
Ravignan.
Plessy-Arnould.
Barbès.
Ricord.

EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS DE MARION DELORME

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé. — Chaque ouvrage est publié en 60 liv. à 25 cent. — Prix, complet, 15 fr. pour Paris et la province.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

15

DUPIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

CINQUIÈME ÉDITION.

50 centimes.

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

DUPIN

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



DUPIN AINÉ

Imp. [illegible] 63 Paris

LES CONTEMPORAINS

DUPIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS
9, RUE MAZARINE

1854

DUPIN

On nous accuse d'être envers la bourgeoisie d'une injustice criante et de la rendre systématiquement victime de nos attaques.

Nous avons eu un tort, celui de ne pas définir plus clairement ce que nous entendons par bourgeois.

Le bourgeois pullule autour de nous ; il nous déborde, il nous envahit. Impossible de faire un pas sans rencontrer un bourgeois. C'est la plaie d'Égypte de notre civilisation, c'est le fléau du siècle, c'est un autre déluge.

On peut compter jusqu'à cinquante espèces différentes de bourgeois.

Il y a le bourgeois du cocher de fiacre, le bourgeois de M. Scribe, le bourgeois de M. Jules Janin, le bourgeois du *Charivari* et le bourgeois de M. Commerson du *Tintamarre*. Chaque fabricant de vaudeville a son type de bourgeois, chaque journaliste drape le bourgeois à sa fantaisie et à sa mode. La dernière des feuilles de chou rit du bourgeois, turlupine le bourgeois, éreinte le bourgeois.

Exemple :

Il est un gras bourgeois retiré des affaires;
Il a dans le commerce appris les mœurs austères,
Clouant sur sa figure un sourire hébété,
N'ayant tête ni cœur, ignorant toute chose,
Et ne distinguant pas un chardon d'une rose ;
Dormant, mangeant, buvant, et, pour se porter bien,
Ne vivant pas trop vite et ne pensant à rien.
Il ne lit qu'un journal, il digère à merveille,
Et sa riche santé se voit à son oreille;
Il fait sonner bien haut l'orgueil de ses écus,
Qui règnent à la place où manquent les vertus.
Cuirassé d'égoïsme, il végète, il engraisse,
Et nulle émotion ne trouble sa vieillesse.
La charité, les arts, il ne les connait pas,
Et, s'il pleure, ce n'est qu'aux drames de Dumas.
Tous les jours sont pareils en sa stupide vie.
Il possède enfants, chien, chat, femme et parapluie.
Bourgeoisement il vit et meurt bourgeoisement;
Pauvre dans sa jeunesse, et vieux dans la fortune;
Tour à tour épicier, maire de sa commune...
Et l'on bat le tambour à son enterrement[1] !

Tous ces bourgeois-là, nous devons en

[1] Henri Cantel, *Journal des Bains*, numéro du 15 avril 1854.

convenir, ont quelque trait de ressemblance avec le nôtre, surtout par le côté ridicule.

Mais disons-le bien vite, afin de mettre à l'abri les susceptibilités honorables, on peut être de la bourgeoisie sans être bourgeois.

Le jour où les parchemins de la noblesse ont perdu leur prestige, il s'est formé une aristocratie nouvelle, l'aristocratie de l'intelligence. Dès lors, il n'a plus suffi de tenir en main la bannière des ancêtres et de se pavaner à l'ombre d'un blason. Debout sur les ruines des vieux siècles, la liberté victorieuse a dit à la France : « Tes enfants ont tous les mêmes droits ; voyons quel usage ils sauront en faire ! »

Soixante ans se sont écoulés depuis ce jour d'émancipation universelle. On peut étudier les résultats.

Ils sont ce qu'ils devaient être.

Quand le soleil de la liberté chauffe une terre fertile, ses rayons la fécondent ; mais ils dessèchent le sol ingrat et ne font qu'accroître son impuissance.

Regardez autour de vous, et dites si nous avons tort.

Les esprits sains, les cœurs généreux, les âmes droites, ont pris leur vol du côté des hautes sphères. De nouvelles gloires ont surgi, de nouvelles étoiles ont brillé à l'horizon social.

Mais l'effet de la liberté n'a pas été le même sur tous.

Il y a dans les intelligences une hiérar-

chie que Dieu lui-même a cru devoir établir et qui tient à la loi primitive des mondes. Les hommes ne se ressemblent véritablement que par l'orgueil, et, quand l'ignorance émancipée a pu jouir des mêmes droits que le génie libre, il y a eu autour de nous malaise, bouleversement, souffrance.

Alors est apparu ce que nous appelons le bourgeois, c'est-à-dire un être myope, incomplet, rempli d'amour-propre et de prétentions ; une créature maladive et boiteuse au point de vue moral, qui a voulu du premier coup marcher sans béquilles et qui s'est jetée maladroitement dans toutes les ornières.

Voyez-vous cet homme à la tournure commune, au sourire niais, au regard plein

d'impertinence? Il parle plus haut que vous, il tranche les questions les plus ardues ; il traverse sans gêne le champ philosophique et religieux, écrasant tout, fauchant tout. Il a lu Voltaire et ne salue plus son curé : — bourgeois !

Écoutez cet autre, dont le ton, s'il est possible, est plus dogmatique et plus présomptueux encore. Le verre en main et la pipe aux lèvres, entouré d'un nuage d'ivresse, de tabac et de sottise, il règle les destinées du monde, critique la Chambre, blâme un ministre, et donne au besoin l'appui de son vote aux doctrines politiques les plus extravagantes : — bourgeois !

Regardez ce troisième personnage à l'œil stupide, aux reins sanglés par une serpillière. Il compte la recette du jour et

frémit en s'apercevant qu'il a vendu de moins une livre de mélasse et trois paquets de chandelle. Demain il fermera boutique, donnera ses armes aux insurgés et laissera faire une barricade à sa porte : — bourgeois !

On pourrait tracer vingt portraits analogues.

Nous avons dit que le bourgeois était la plaie du siècle, et nous le maintenons.

Avec sa demi-intelligence, son demi-savoir, son demi-patriotisme et son orgueil au grand complet, il embrouille tous les éléments sociaux et nous plonge depuis soixante années dans le chaos des révolutions.

Ce collin-maillard éternel trébuche con-

tre tous les écueils, tombe dans tous les piéges.

N'ayant pas eu l'esprit, en Février, de soulever un coin de son bandeau, il a bêtement attrapé la République, en croyant mettre la main sur la Réforme.

On a beau lui crier : Casse-cou ! il persiste à marcher à tâtons dans la politique. Il se heurte en aveugle contre la science. Parfois, s'il arrive, de chute en chute, à mettre un pied dans le sanctuaire des lettres et des arts, c'est pour le déshonorer par l'agiotage ; il y implante avec le mauvais goût les mœurs sordides de la boutique, les calculs ignobles du comptoir. Il tend à ramener tout aux bornes étroites de son horizon.

Nécessairement on conclura de ce qui

précède que la liberté porte de mauvais fruits ; mais ce n'est pas un motif pour couper l'arbre et le jeter au feu.

Le bourgeois mûrira, soyez sans crainte.

Il se révolte bien un peu contre la critique, il se drape dans son amour-propre, il se regimbe sous l'aiguillon du ridicule. Tant mieux ! c'est bon signe. On voit qu'il sent la pointe.

Éperonnez, éperonnez toujours !

Ce cheval poussif quittera l'ornière et finira par se mettre au galop.

Le personnage dont nous allons, dans ce petit volume, détailler la fantasque existence est un des types les plus remarquables de cette bourgeoisie émancipée en 93, et qui s'est trouvée tout à coup maî-

tresse de la situation sans être prête à l'étayer et à la soutenir.

Certes, M. Dupin ne doit pas être classé parmi les bourgeois veufs d'intelligence.

Seulement, avec un esprit supérieur et développé par l'étude, il n'a pu se corriger ni du manque de tact, ni des inconséquences, ni des habitudes mesquines et rétrécies de sa caste. On l'a vu perpétuellement, au contraire, exagérer tout cela, comme s'il avait eu peur d'être pris pour un autre, et comme s'il eût voulu résumer en sa personne la bourgeoisie tout entière.

Dussions-nous vivre cent ans, nous n'oublierons jamais le jour où pour la première

fois nous avons eu l'honneur d'apercevoir M. Dupin.

C'était, si nos souvenirs sont exacts, au mois d'avril 1835.

Un de nos amis, alors député des Vosges, cédant à nos instances curieuses, nous avait fait entrer dans cette galerie éclatante de dorures, construite tout exprès pour joindre le palais de la Présidence au palais Bourbon.

Nous étions là depuis un quart d'heure, comptant les minutes avec impatience.

Tout à coup la porte du fond s'ouvre ; un huissier paraît et crie d'une voix solennelle :

« Monsieur le président de la Chambre ! »

Absolument comme on eût crié au Louvre :

« Le roi ! »

De chaque côté de la galerie la foule se range respectueusement, et nous voyons s'avancer un homme, à la face commune, au pas inégal et lourd.

Ses gros souliers ferrés martèlent un splendide tapis d'Aubusson.

Il tient un rouleau de papiers de la main droite. Sa main gauche est engloutie dans la poche béante d'un large pantalon de la coupe la plus campagnarde, et son habit noir aux longues basques, façonné plus grossièrement encore, dessine deux épaules carrées et robustes comme celles d'Atlas.

On voit que M. Dupin porte le monde législatif. Sa mine, sa démarche, sa contenance trahissent le sentiment de vanité

puérile qu'inspirent à son cerveau bourgeois les fonctions dont il est revêtu.

Deux grands escogriffes dorés sur tranche l'accompagnent, les tambours battent aux champs sur son passage.

« Regardez ! semble dire M. Dupin à la foule, me reconnaissez-vous? Il reste quelque chose de vulgaire dans ma tournure, mais je m'en fais gloire. Mon origine est avouée, mes ancêtres ne sont pas loin, je suis le tiers état ! C'est moi qu'on a vu si longtemps le front courbé comme le courbe l'esclave. Un beau jour, avec l'aide du peuple, que je bride aujourd'hui, je me suis redressé menaçant, terrible. Rois, nobles, prêtres, j'ai tout abattu. En vain ils ont essayé de se relever de leur chute : j'ai triomphé de l'Empire, j'ai triomphé

de la Restauration, je triompherai de n'importe quel gouvernement. Place au tiers état ! place au bourgeois ! Mon règne commence. »

Dupin (André-Marie-Jean-Jacques) est né le 1er février 1783, à Varzy, petite ville du Nivernais, fortifiée sous Henri III, et que les huguenots rendirent industrielle après l'édit de Nantes.

Il a deux frères plus jeunes que lui, qui se sont distingués, l'un dans les sciences, l'autre au barreau [1].

Jadis, dans un certain monde politique, on disait les Dupin, comme on dit les Gracques et les Horaces.

[1] MM. Charles et Philippe Dupin.

Leur père, un des membres les plus ardents de la première Assemblée législative, se trouva bientôt victime de la tempête qu'il avait provoquée. Poursuivi par les terroristes, il se réfugia dans sa famille; mais on vint l'arracher des bras de sa femme et de ses enfants pour le plonger dans les cachots de Nevers.

Il eut la chance, très-rare à cette époque, de ne pas être conduit à l'échafaud.

Une fois libre, et bien décidé à ne plus s'exposer aux orages de la Révolution, M. Dupin père s'occupa de l'éducation de ses fils.

En ce temps mémorable, il n'y avait plus d'écoles, ou celles qui existaient se bornaient à enseigner aux élèves les *Droits de l'homme* du citoyen Robespierre, su-

blime formule qui, au sens des gouvernants d'alors, remplaçait avec avantage toutes les études regardées comme nécessaires, le grec, le latin, l'histoire, la philosophie et les sciences exactes.

Heureusement, André-Marie-Jean-Jacques apprit tout ce que les terroristes ne croyaient plus utile à l'instruction de la jeunesse.

Grâce aux soins paternels, il reçut même les premiers éléments de la jurisprudence.

A l'âge de dix-sept ans, il vint à Paris suivre les cours de Tronchet [1], ancien collègue de son père, autorisé par le Directoire à ouvrir une *Académie de législation*.

[1] Le même qui sollicita, avec Malesherbes, le dangereux honneur d'assister de ses conseils le roi Louis XVI.

Le jeune homme aimait le travail; les plaisirs de Paris ne purent le détourner de l'étude.

Trois fois par semaine, le matin, il assistait aux leçons du savant jurisconsulte, et rentrait ensuite chez un avoué de la rue Bourbon-Villeneuve, dont il devint bientôt le premier clerc.

Jamais de promenades, jamais de distractions.

L'étudiant se faisait apporter à manger d'un gargot du voisinage, et remontait, le soir, dans une petite mansarde, au sixième étage, où l'attendaient encore des livres.

On va loin quand on est doué d'une telle persévérance.

Bonaparte, alors premier consul, rouvrit les écoles.

André-Marie-Jean-Jacques se présenta pour soutenir sa thèse et fut reçu le premier dans une séance solennelle, présidée par le ministre de la justice.

Ses examens furent brillants.

Après avoir de prime abord emporté la licence, il conquit le doctorat, de sorte qu'on put voir un jeune homme de vingt-trois ans proclamé doyen de tous les docteurs de cette époque.

On félicitait, un jour, notre héros du courage qu'il avait déployé dans des circonstances si ingrates pour l'étude.

— Hum! fit-il, ce n'était pas du courage, c'était de la peur.

— Allons donc!

— Oui, vraiment. Je tremblais de tous mes membres quand je voyais le premier

consul passer des revues au Champ de Mars, et je me disais : « Ce gaillard-là nous prendra tous pour faire de la chair à canon : il faut que je lui échappe ! »

Ainsi M. Dupin voulut être un grand légiste pour qu'on ne le contraignît point à devenir un grand capitaine.

Il détestait cordialement l'Empire.

Toujours premier clerc chez son avoué de la rue Bourbon-Villeneuve, il se mit à publier certain petit livre, qui lui attira sur les doigts, pour quelques allusions passablement directes, un coup de la férule impériale.

C'était un *Manuel du droit romain* [1].

[1] Il publia successivement douze ou quinze opuscules destinés à faciliter l'étude du droit. « Ces petits traités, dit Cormenin, ne sont guère que des compilations de science commune, brefs, concis, judicieux, mais sans

Notre jeune émule de Cujas, en discutant les lois de l'ancienne Rome et en rappelant quelques souvenirs historiques, avait donné au duc d'Enghien les traits de Germanicus, et à Bonaparte ceux de Tibère.

Son livre fut saisi par la police.

En outre, comme il se présentait, en ce moment-là même, pour une chaire à la Faculté de droit, il fut éliminé du concours.

— Consolez-vous, jeune homme, consolez-vous! lui dit le conventionnel Merlin, ex-ministre de la justice sous le Directoire, et très-influent à la Cour de cassation : je ferai en sorte de vous caser ici.

originalité. M. Dupin a la philosophie de l'expérience, il n'a pas la philosophie de l'invention; il ne sait pas créer. Il arrange, il broche un manuel; il ne composerait pas un livre. »

Effectivement, il le proposa pour une place d'avocat général qui se trouvait vacante.

Mais le grand maître de l'Université, M. de Fontanes, glissa un autre candidat entre Merlin et son protégé.

La place fut donnée à M. Joubert.

Dupin jura qu'on lui payerait ce passe-droit.

Sa réputation au barreau commençait à devenir colossale. Il avait une manière de plaider, moitié sérieuse et moitié bouffonne, qui amusait les juges et lui faisait gagner souvent les causes les plus désespérées.

Comme Sancho Pança, de verbeuse et joviale mémoire, M. Dupin était farci de drôlichonneries et de proverbes.

Il contait fort agréablement l'anecdote, hasardait parfois le calembour, et revenait à la cause, après ces petites échappées, pour fournir les arguments les plus irrésistibles et les plus victorieux.

Teste disait de lui :

— C'est un Paillasse doublé de Démosthènes.

M. Dupin avait un geste plein de saccades. Ses bras, comme ceux du télégraphe, montaient, descendaient sans cesse et se livraient aux évolutions les plus contournées et les plus bizarres ; mais sa voix était ferme, sa logique vigoureuse et sa science profonde.

Il était rare que son discours n'obtînt pas l'effet qu'il voulait produire.

Brusque, mordant, sarcastique, il tenait

l'audience tout entière suspendue à sa phrase, quelquefois triviale, mais toujours vive et toujours empreinte d'un cachet d'originalité.

En 1810, le grand juge[1] adjoignit le célèbre avocat à une commission chargée de classer et de mettre en ordre la multitude prodigieuse des décrets rendus par Napoléon.

Ces décrets passaient à l'état de lois de l'Empire.

M. Dupin débrouilla le chaos.

Il fit à lui seul la besogne de tous ses collègues, par amour pur du Code et sans cesser de garder rancune au pouvoir. On ne venait à lui, du reste, qu'en raison du be-

[1] Régnier, duc de Massa.

soin qu'on avait de sa science, et l'on n'oubliait ni Germanicus ni Tibère.

Nous devons le dire ici, le malheur de M. Dupin est d'avoir fait des excursions en dehors de la magistrature.

Les dragées politiques tentaient sa gourmandise.

Il voulut d'abord en goûter quelques-unes, puis il s'affrianda et se mit à croquer la boîte entière.

M. Dupin était né pour être magistrat, pour rester magistrat.

La robe, dans notre société moderne, obtient toute la considération dont elle est digne, parce qu'on la voit rarement sortir du temple de la justice et balayer les antichambres.

Pourquoi M. Dupin n'a-t-il pas imité

le plus grand nombre de ses collègues? Ont-ils abandonné comme lui leur chaise curule pour aller s'asseoir sur un tabouret au pied du trône, pour se mêler aux intrigues des partis?

Non, vraiment.

Ils ont respecté la magistrature, ils ont compris qu'elle était un sacerdoce; ils se sont gardés de l'affubler de ce costume d'arlequin que la politique prête à ceux qui la fréquentent, et nous les en félicitons de grand cœur, tout en ayant le regret de ne pouvoir adresser les mêmes félicitations à M. Dupin.

Au lieu de s'incliner en silence devant le héros tombé, qui allait dans l'exil expier sa gloire, il applaudit bruyamment à sa chute.

Porté une première fois à la Chambre par les électeurs de Château-Chinon, il fut un des antagonistes les plus acharnés du gouvernement des Cent-Jours [1].

M. Dupin se mit à la tête de cette opposition systématique et antinationale, qui jeta le lacet aux jambes de César, en s'indignant de le voir encore debout. Il fut un de ceux qui lui suscitèrent le plus d'obstacles et qui anéantirent son effort suprême.

Grâce à M. Dupin et à ses amis, les hordes du Nord pénétrèrent dans nos murs.

[1] Quand Félix Lepelletier proposa d'élever une statue à Napoléon, sur les bords du golfe Juan, avec cette inscription : *Au sauveur de la patrie*, le député de la Nièvre s'écria : « Eh quoi! le poison de la flatterie cherche-t-il déjà à se glisser dans cette enceinte? » Il combattit le projet et le fit rejeter.

Elles insultèrent à la civilisation par leur hideuse présence [1].

Mais répondra l'ex-représentant de la Nièvre, nous devions sauver la liberté.....

Taisez-vous !

La liberté, ce n'était pas la Restauration qui devait vous la rendre. Il fallait empêcher la honte de la patrie, sauf à lutter ensuite contre le dictateur. Quand les barbares sont aux portes de Rome, on ne discute pas au sénat.

Vous oubliez, nous dira-t-on, que

[1] Un témoin oculaire nous affirme que les Cosaques attachaient leurs chevaux aux piliers des galeries du Palais-Royal. On les voyait laver leurs chemises dans les bassins et les étendre ensuite pour sécher sur les statues ; ils t[illegible]aient le cou aux cygnes et les mangeaient, les [illegible]nt pour des canards. Un soir, tout le quartier S[illegible]noré fut plongé dans les ténèbres, parce qu'il[illegible]nt employé l'huile des réverbères à assaiso[illegible] salade.

M. Dupin avait à venger la saisie de son livre?

C'est très-juste.

On comprend que la puissance de ce motif de haine l'ait décidé à combattre énergiquement, dans le comité secret du 11 juin, le vœu de la Chambre tendant à proclamer Napoléon II, après l'abdication de l'Empereur à Fontainebleau.

Par sa conduite étrange, M. Dupin avait choqué le sentiment national.

Bientôt on le lui fit sentir.

Louis XVIII, revenu de Gand, voulait conserver le député généreux qui avait donné le dernier coup de massue au lion de Corse.

En conséquence, on nomma M. Dupin président du collége électoral de Château-Chinon.

Mais, bien que deux arrondissements de la Nièvre l'eussent présenté comme leur candidat, on le vit échouer à l'épreuve décisive et le collége départemental lui refusa ses suffrages.

Devinant la cause de cet échec, M. Dupin vira de bord.

Il résolut d'effacer de l'esprit des électeurs une impression qui lui était nuisible. Les circonstances favorisèrent cette brusque volte-face.

Toujours au pouvoir des armées ennemies, la capitale voyait naître une réaction aveugle, qui s'étendit bientôt dans les provinces. La terreur blanche relevait les échafauds. Des cours prévôtales, fonctionnant d'un bout du pays à l'autre, imitaient

la justice expéditive de 93 et se livraient à de sinistres représailles.

Ce fut alors que M. Dupin publia le fameux opuscule qui a pour titre : *De la libre défense des accusés*.

Il y avait là, certes, quel qu'en fût le mobile, un véritable élan de courage.

En revenant se placer sous l'égide de la magistrature, M. Dupin recevait d'elle un reflet de loyauté, de noblesse et de vertu. A cette époque de son histoire, le biographe trouve des pages qui semblent écrites pour Matthieu Molé et d'Aguesseau.

Nous savons qu'on lui reproche, même alors, d'avoir fait payer double ses plaidoiries. Peu nous importe.

L'avocat vit du barreau comme le prêtre vit de l'autel, et beaucoup des confrères de

M. Dupin n'auraient pas voulu pour tout l'or du monde s'exposer aux périls qu'il a bravés.

On ne peut en disconvenir, il a donné, dans ces mauvais jours, des marques éclatantes de courage civil.

M. Dupin défendit le maréchal Ney devant la Chambre haute [1] et déploya pour obtenir son salut toutes les ressources du talent oratoire. Mais une implacable volonté paralysa ses efforts. La victime était condamnée d'avance. Il ne fut même pas possible d'invoquer en faveur du glorieux soldat l'article 12 de la capitulation de Paris.

[1] MM. Berryer père et fils l'assistaient dans cette défense. Après la condamnation du maréchal, M. Dupin fut chargé de rédiger ses Mémoires.

Dix années après (nous sommes loin des pages héroïques), on vit avec surprise M. Dupin assister au convoi du procureur général Bellart [1].

— Que voulez-vous? répondit-il à ceux qui lui en faisaient reproche : il y a si longtemps que les défenseurs du maréchal ont envie de réciter le *De profundis* pour ses bourreaux !

Chez nous une réponse adroite sauve un homme.

Toujours est-il que M. Dupin ne devait pas plus apparaître là que M. de Girardin sur la tombe d'Armand Carrel.

Voilà ce que nous signalons comme une preuve du défaut de tact et de l'inconséquence du bourgeois.

[1] Accusateur du maréchal Ney.

La défense du maréchal Ney rendit M. Dupin populaire. Il plaida devant les cours prévôtales pour d'autres illustres accusés et donna l'appui de son talent aux journaux de l'opposition dans les nombreux procès qu'ils eurent à soutenir.

M. Dupin lui-même a fait son panégyrique à cet égard.

Écoutons-le parler en septembre 1830 :

« Pendant ces quinze années de lutte et de liberté, quel a été mon contingent ? s'écrie-t-il. Moi, si indignement attaqué, qu'ai-je fait autre chose que défendre autrui ? Avez-vous oublié les noms de mes clients ? Nos généraux accusés ou proscrits, Ney, Brune, Gilly, Alix, Boyer, Rovigo ! et les trois Anglais généreux sauveurs de Lavallette ! et les victimes des troubles de

Lyon en 1817 ! et ces hommes politiques injustement accusés : Isambert pour la liberté individuelle, Bavoux pour les droits du professorat, de Pradt en matière d'élection, Mérilhou dans l'affaire de la souscription nationale ; Montlosier soutenu par moi dans toute sa querelle avec un parti qui, comme Protée, sait revêtir mille formes diverses et parler les langages les plus opposés, habile surtout à diviser ses adversaires, à se glisser dans leurs rangs[1] ! Et vous, gens de lettres, défenseurs de la presse, à qui je ne demandais pour récompense que votre amitié ! Jay, Dupaty, Béranger, Jal, Arnault, Jouy, Étienne, vous tous écrivains du *Miroir*, des *Débats* et du *Constitution-*

[1] Les jésuites.

nel, que j'ai défendus quatre fois... etc., etc. »

Voilà, certes, une magnifique et solennelle tirade.

Montons au Capitole et rendons grâce aux dieux!

Seulement, puisque nous permettons à M. Dupin de chanter sa louange, il est assez juste de lui signaler, même dans cette période splendide de sa vie, quelques-unes de ces inconséquences dont nous parlions tout à l'heure. Elles ont malheureusement contribué à le faire descendre de son piédestal.

Aujourd'hui vous êtes connu, maître Dupin.

N'essayez pas de cacher vos ficelles,

nous les voyons : elles passent sous votre robe !

Si vous étiez avec les gens de lettres d'un désintéressement aussi remarquable, vous plaît-il que nous disions pourquoi?

Parce que tous les procès de presse ont en France un écho sonore ; parce que le journal que vous défendez , parce que l'auteur dont vous soutenez la cause, embouchent à votre profit le clairon de la réclame ; parce que tout ce bruit, tout cet éclat mènent la foule à votre cabinet de consultation ; parce qu'enfin vous eussiez payé, ne vous déplaise, et payé fort cher ces procès-là, pour peu qu'on eût fait mine d'en charger un autre que vous.

Est-ce vrai, maître Dupin?

Convenez au moins que la presse vous a rendu service pour service.

D'ailleurs, tout ce qui n'était pas journaliste doublait vos honoraires et le coffre-fort n'avait point à se plaindre.

Pourquoi nous forcer à tout dire?

Si les notes qu'on nous communique sont exactes, votre général Alix aurait crié comme un... client qu'on écorche.

Et M. de Pradt? Faut-il raconter l'anecdote qui a couru à son sujet?

Sauvé par son éloquent défenseur, il poussa l'avarice jusqu'à ne lui donner que mille écus. L'avocat remit sous enveloppe les *trois* billets de banque, et les renvoya sur l'heure à M. de Pradt, en

lui faisant écrire qu'il en fallait *six*[1].

Mais, encore une fois, ceci n'est point un crime. Le talent n'obtient jamais une trop riche récompense

Nous regrettons d'apprendre à nos lecteurs que M. Dupin, après avoir défendu deux fois Béranger, lui refusa nettement une troisième fois l'appui de sa parole. Il invoqua pour motiver ce refus un prétexte de convenance politique dont personne ne fut dupe.

La cour, par une mesure exceptionnelle dans les procès de l'illustre chansonnier,

[1] Une chanson railleuse, dont voici le refrain, courut à cette époque au Palais de Justice :

Chez notre avocat éloquent,
Liberté, comme écus comptants,
Tout ça marche, tout ça marche,
Tout ça marche en même temps.

défendait à la presse de rendre compte des débats, et les plaidoiries de M. Dupin se trouvaient ainsi perdues pour le public.

On n'aime pas à tirer sa poudre aux moineaux.

D'inconséquences en inconséquences, notre avocat vit disparaître la popularité qu'il avait conquise.

Nous arrivons à cette désopilante histoire de saint Acheul[1], qui est sans conteste la meilleure bouffonnerie de l'époque, et qui souleva les éclats de rire de la France entière.

Mais expliquons, avant tout, l'origine de la querelle de M. Dupin avec l'ultramontanisme.

[1] Ancienne abbaye, située aux portes d'Amiens, et où les Pères de la Foi tenaient un collége sous la Restauration.

Elle commença le jour du fameux procès de tendance fait au *Constitutionnel* en 1825[1].

Accusé de menées anarchiques pour avoir signalé au pays les envahissements du parti prêtre, ce journal choisit M. Dupin pour le tirer d'affaire. Il pria notre héros de mettre en mouvement tous les ressorts de sa vieille éloquence.

Dieu sait comme l'orateur drapa ces pauvres jésuites !

Son plaidoyer ne fut qu'un buisson de pointes, un faisceau d'épigrammes. Il lança contre les bêtes noires du *Constitutionnel* toute l'armée des métaphores.

[1] Une loi, obtenue par le ministère Villèle, autorisait le gouvernement à poursuivre les journalistes sans avoir besoin d'incriminer spécialement tel ou tel de leurs articles.

« Eh! messieurs, criait-il, Protée n'est qu'une fable, mais le jésuitisme est une réalité! Faut-il, en deux mots, vous peindre l'institut de Loyola? C'est une épée dont la poignée est à Rome et dont la pointe est partout! »

Jamais gallican farouche ne traita ses adversaires avec plus de cruauté.

— Peste! vous jouez gros jeu, savez-vous? dit à M. Dupin, au sortir de l'audience, un avocat sournois. Les jésuites ne pardonnent jamais; leur influence est universelle, ils ont çà et là des milliers d'agents secrets. Qui vous assure que votre cuisinier ne soit pas un jésuite?

Le visage de M. Dupin se couvrit de pâleur.

-- Mon cuisinier... Diable! murmura-t-il, je vais lui donner son compte.

— Bah! et votre valet de chambre, et vos autres domestiques? Renvoyez-les ce soir, ils seront remplacés demain par de nouvelles créatures des jésuites.

— Croyez-vous?

— Eh! parbleu, oui, je le crois! Je ne voudrais pas être dans votre peau.

M. Dupin rentra chez lui avec la fièvre. Il n'osa toucher, pendant quarante-huit heures, à aucun des mets de sa table. Le jour, il voyait un jésuite dans chaque personne qu'il rencontrait; la nuit tout le sombre bataillon de Loyola traversait ses rêves. Cédant enfin à son inquiétude, il prit le chemin de la Picardie, décidé à jouer un coup de maître.

Qui fut bien étonné? ce fut le supérieur de Saint-Acheul, en recevant la visite de M. Dupin.

Les autres jésuites du collége, avertis de l'arrivée du prince des orateurs, se hâtèrent d'accourir pour lui faire accueil.

— Vous voyez, mes révérends pères, dit M. Dupin, je ne suis pas aussi diable que vous êtes noirs! (Il leur adressait un sourire câlin pour faire passer le bon mot. Le bon mot passa.) Je suis venu moi-même vous assurer qu'on peut être ennemi des principes sans détester les hommes, et d'ailleurs les paroles d'un avocat... vous savez? autant en emporte le vent. J'espère que vous ne me gardez pas rancune?

On lui protesta que non.

Des poignées de main s'échangèrent. M. Dupin faillit pleurer de joie.

Il était midi.

Notre homme déjeuna très-copieusement au réfectoire; puis, enchanté de la réception des bons pères, il assista dans la soirée à une procession du saint sacrement et porta l'un des cordons du dais avec une dévotion tout à fait édifiante [1].

Jugez de l'effet de l'anecdote, quand elle parut, le surlendemain, ornée de ses détails, dans les feuilles religieuses!

Toute la presse n'eut qu'une voix pour crier haro sur le jésuite.

En voulant se sauver d'un péril imagi-

[1] Après la cérémonie religieuse, il fit un discours où il compara l'institution de Saint-Acheul « à une autre *Cornélie*, à laquelle il suffit de montrer ses fils pour exciter chez ses ennemis la crainte et chez ses amis l'admiration. » — Textuel.

naire, M. Dupin venait de se précipiter, la tête basse, dans un péril sérieux.

Cette fois encore, il s'en tira par un bon mot.

« Si j'eusse vécu, écrivit-il, au temps où Énée descendait aux enfers, j'aurais voulu y descendre aussi et assister à une audience de Minos. »

Après avoir tourné cette jolie phrase, destinée, en compagnie de quelques autres, à former un opuscule justificatif, il se frotta les mains en disant :

— Bah ! les jésuites ne se fâcheront pas ! Ils me connaissent. Si jamais ils se vengent de quelqu'un, ce ne sera pas de moi. Je leur ai prouvé que les avocats ont carte blanche.

. Fort de cette belle argumentation, il reproduisit, un mois après, dans l'affaire

Montlosier, toutes les pointes et toutes les épigrammes employées à la défense du *Constitutionnel*.

La presse pardonna M. Dupin, et les jésuites ne le rendirent victime d'aucune tentative d'empoisonnement.

Nous avons l'air d'écrire une histoire grotesque; mais, en vérité, ce n'est pas notre faute. On remarque chez les hommes qui ont tenu le commencement de ce siècle des caprices si fantasques; ils se sont livrés à des sauts de carpe si plaisants, que personne aujourd'hui ne prend leur caractère au sérieux.

Il paraît que la Restauration a plus d'une fois cajolé le héros de la Nièvre pour l'attirer à sa cause [1].

[1] On lui avait offert une place de maître des requêtes,

Rien d'impossible à cela.

Notre personnage a des qualités réelles. On pouvait autrefois tirer parti de ces qualités, mais en le morigénant outre mesure, afin d'empêcher les défauts et les ridicules de prendre le dessus.

« Dans M. Dupin, dit Timon, il y a deux, trois, quatre hommes, une infinité d'hommes différents. Il y a l'homme du château et l'homme des boutiques, l'homme de saint Acheul et l'homme gallican, l'homme de courage et l'homme de peur, l'homme de prodigalité et l'homme d'économie, l'homme de l'exorde et l'homme de la péroraison, l'homme qui veut et l'homme qui ne veut pas, l'homme du passé et

avec quarante mille francs de traitement; mais il gagnait le double au barreau.

l'homme du présent, jamais l'homme de l'avenir[1]. »

Nous ajouterons après Cormenin que c'est l'homme de l'incertitude, l'esprit mal mûr, le génie qui tâtonne. L'orgueil bourgeois et la présomption du parvenu l'ont toujours entraîné hors de sa route.

Il n'a été beau, il n'a été grand que dans la magistrature. Seule elle a pu mettre en saillie le côté sérieux de son caractère.

Otez M. Dupin de ce théâtre solennel, vous ne trouverez plus en lui qu'un comique de troisième ordre.

« Mou, inconsistant et presque lâche dans les causes politiques, dit plus loin Cormenin, il se montre dans les causes

[1] *Livre des Orateurs*, p. 444.

civiles ferme, progressif, impartial et digne[1]. »

C'est un malheur que nous soyons d'accord avec beaucoup d'esprits sensés dans le jugement rigoureux que nous portons.

Jamais, pour examiner un homme, nous n'empruntons une lunette étrangère; mais nous sommes flatté quand la nôtre est d'accord avec celle des biographes qui nous précèdent.

Une des raisons pour lesquelles M. Dupin n'accepta pas les avances de la branche aînée tient peut-être aux relations intimes qu'il entretenait avec le chef de la branche cadette. Le duc d'Orléans l'avait choisi, depuis 1824, pour le mettre à la tête de

[1] *Livre des Orateurs*, p. 445.

son conseil privé, avec quinze mille francs d'honoraires.

Il est probable que M. Dupin, tout en administrant la fortune du prince, agitait avec lui dans l'intimité quelques-unes de ces questions de haut libéralisme, dont la solution, quelques années plus tard, devait être un changement de dynastie.

Déjà la liste civile de Louis-Philippe montrait son museau de taupe.

Envoyé pour la seconde fois à la Chambre, en 1828, par un collége de la Sarthe, M. Dupin alla s'asseoir au centre, afin de n'exciter aucune inquiétude.

Il ne fallait pas laisser voir la ficelle orléaniste.

Comme tous les autres amis du Palais-Royal, notre député faisait patte de velours,

et n'en donnait ensuite que de meilleurs coups de griffe au pouvoir[1].

Le jour où parurent les ordonnances, tous les membres militants de la presse parisienne se rendirent chez le célèbre avocat, pour s'appuyer de la sagesse de ses conseils.

— Eh bien, lui dirent-ils, voilà du moins une attaque franche contre la liberté. Dieu merci, personne ne s'y trompe. Qu'allons-nous faire?

— Hum! répondit M. Dupin en secouant la tête; c'est fort grave!

[1] Il démasqua toutes ses batteries contre le ministère Polignac. Le 5 mai, M. de Peyronnet, ministre de la justice, qui n'avait pas jugé convenable de nommer M. Dupin procureur général, fut violemment attaqué par lui au sujet de la fameuse *salle à manger* pour laquelle on demandait une allocation de cent soixante-dix-neuf mille francs. L'adresse des *deux cent vingt et un* compte M. Dupin parmi ses plus chauds défenseurs.

— Trouvez-vous les ordonnances illégales?

— Très-illégales.

— Devons-nous refuser de nous y soumettre?

— Parbleu! Le journal qui accepterait une pareille violation de nos droits ne mériterait pas de conserver un seul abonné.

— Bravo! c'est carrément répondre. Alors vous êtes des nôtres; vous allez nous aider à organiser la résistance.

—Ah! permettez!... entendons-nous... Diable!... Je suis pour le conseil, mais l'action vous regarde... Serviteur!

M. Dupin congédia nos journalistes désappointés. Il fut complétement perdu dans leur esprit.

En somme, ces messieurs avaient tort.

Un avocat peut distribuer des coups de langue; mais des coups de fusil..... peste! on y regarde à deux fois. Qu'une révolution s'entame, que l'émeute hurle, très-bien! Marchez, enfants de la patrie! C'est le cas ou jamais de mourir avec gloire.

Seulement, dans l'intérêt de la France, il ne faut pas que tout le monde meure.

Ce jour-là, M. Dupin dit aux combattants:

— Descendez dans la rue; moi, je descends... à ma cave!

Aussitôt fait que dit.

La chaleur était étouffante. Il ne pouvait pas trouver une plus belle occasion de prendre le frais.

Malheureusement quelques pavés étourdis tombèrent par l'ouverture du soupirail et faillirent écraser notre homme.

Il vit qu'il n'était même pas en sûreté dans les entrailles de la terre.

Son épouvante ne connut plus de bornes. Il remonta chez lui, pâle, éperdu, frissonnant. La fusillade éclatait ; il se bourra les oreilles de coton pour ne plus l'entendre, fit matelasser toutes ses fenêtres, et se plongea dans une baignoire.

Nombre d'historiens dignes de foi prétendent qu'il y resta trois jours.

Ce qu'il y a de positif et de parfaitement clair, c'est que le 29, après la victoire, il arriva dispos et rafraîchi.

A l'entendre, il avait à lui seul fait la révolution. Des amis complaisants, qui ne s'étaient pas montrés plus que lui, voulurent bien, à charge de revanche, lui signer un certificat de courage, affirmant

l'avoir rencontré au plus fort de la bataille.

On se rend de ces petits services entre gens de cœur.

Un héroïsme couvre l'autre de son patronage, et, si les vrais combattants manifestent quelques doutes, on les dissipe avec la plus grande facilité.

— Ce brave M. Dupin, dit le peuple, je ne l'ai point aperçu, c'est vrai. Mais la mêlée était si chaude! Impossible d'avoir l'œil partout.

Là-dessus, Bertrand tombe dans le panneau, et Raton avance la patte : les marrons sont cuits.

Néanmoins on ne put convaincre tout le monde du courage éclatant de M. Dupin. Ses collègues les députés restèrent incrédules et le surnommèrent par dérision le

Sauveur. On fit circuler des anecdotes qui arrivèrent aux oreilles de la *Némésis*. Elle prit, un matin, son fouet de couleuvres, et en cingla les flancs de Raton.

Le vertueux avocat, l'exilé Démosthènes,
Par le peuple maudit, fut le *Dupin* d'Athènes.
Ce sauveur de la Grèce, intrépide en discours,
Chaussa des brodequins pour fuir dans les trois jours,
Et grossit largement son mince patrimoine,
Grâce aux philippes d'or du roi de Macédoine.

Voyez-vous d'ici les lourds souliers jetés dans un coin, et l'énorme pied de notre héros dans le brodequin d'un sylphe?

M. Dupin reprit, le 30 juillet, sa chaussure ordinaire et se rendit à Neuilly, chez le duc d'Orléans, pour le prier de recevoir, en attendant mieux, le titre de lieutenant général[1]. Il arrangea tout, décida

[1] Quand plus tard il s'agit de la couronne, le prince

tout, aplanit à son client le chemin du trône, escamota la république avec une adresse merveilleuse, rebadigeonna la Charte de 1814 et fut nommé, le 23 août, procureur général à la cour de cassation.

Tel fut le résultat de sa politique prudente et sournoise.

En vérité, nous sommes en présence d'un homme singulier.

Le lecteur a lieu d'être surpris, lorsqu'il nous voit, d'un bout à l'autre de cette étude biographique, passer sans transition du blâme à l'éloge et de l'éloge au blâme.

Qu'y faire pourtant?

voulut prendre le nom de Philippe VII. M. Dupin l'en dissuada. « Ce nom, lui dit-il, vous rattacherait à un passé que la France répudie. Elle vous accepte pour roi *quoique* et non *parce que* Bourbon. Appelez-vous Louis-Philippe Ier. »

Si l'individu a deux faces, il faut bien les offrir à vos regards.

Tout à l'heure vous avez vu l'homme politique, regardez à présent le magistrat. C'est à confondre le plus habile des psychologues.

Sur son siége de procureur général M. Dupin est grave, solennel, intègre.

Jurisconsulte profond, légiste plein de savoir, il apporte une clarté parfaite dans les questions de droit les plus obscures. Pas une autorité judiciaire qu'il ne règle, pas un empiétement administratif qu'il ne réprime.

Il retrouve ici, par un phénomène bizarre et pourtant très-explicable, la dignité qui lui échappe ailleurs. On oublie le Dupin de la Chambre, et l'on s'incline avec respect devant le ferme et

consciencieux organe du ministère public à la cour suprême[1].

L'Académie Française, ne considérant que le magistrat et l'écrivain, le reçut à cette époque parmi ses membres.

Une fois, une seule fois, on le vit apporter à la Chambre quelques-unes de ses qualités sérieuses; mais il sut très-mal choisir son heure.

C'était pendant la première session qui suivit les événements de 1830.

« Quand les associations politiques se multipliaient, dit M. de Loménie, quand

[1] Les réquisitoires de M. Dupin ont éclairé définitivement des matières d'une haute gravité : par exemple, la propriété littéraire (dépôt des exemplaires prescrit, — 1834); la responsabilité des médecins (affaire Thouret-Noroy); la question de pénalité contre l'incendiaire volontaire de sa propre maison, etc., etc. Ses œuvres oratoires se composent de plus de quatre mille plaidoyers civils ou criminels.

les clubs étaient non-seulement tolérés, mais encouragés par des fonctionnaires publics, et quand les têtes, même les plus gouvernementales, ne voyaient d'autre moyen d'arrêter leurs progrès qu'en réglant leur action, M. Dupin les combattait hautement, absolument, sans ambages, sans restrictions, les déclarait incompatibles avec l'ordre, et réclamait énergiquement leur complète abolition. Quand les ouvriers descendaient sur la place publique et demandaient à mettre la main au char de l'État, M. Dupin leur signifiait sans façon, sans périphrase, qu'ils n'y entendaient rien et les renvoyait dans leurs ateliers[1]. »

On doit en convenir, tout cela était juste, mais brutal.

[1] *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien, t. I, p. 25.

Vous aviez salué jusqu'à terre les héros de barricades, ils s'habituaient à vos cajoleries; hier encore vous les englobiez sous la dénomination pompeuse de *peuple souverain*, et tout à coup, sans transition, vous espériez leur faire digérer des vérités aussi crues! La prétention était absurde. Ceux des législateurs qui recouraient aux atermoiements se montraient plus sages.

Le peuple prit M. Dupin en grippe.

Après avoir, le 14 février, saccagé l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et démoli le palais de l'archevêque, il courut à l'hôtel du procureur général en criant qu'il fallait le pendre.

M. Dupin, surpris par cette attaque inopinée, n'eut pas même le temps de descendre à la cave.

Sa maison fut envahie.

Déjà des mains furieuses se portaient sur sa personne, quand heureusement la garde nationale intervint et chassa les émeutiers.

Plus il devenait impopulaire, plus son crédit augmentait au château.

C'était logique.

A cinq ou six reprises différentes, on lui offrit un portefeuille ; mais il se réservait pour la présidence de la Chambre[1]. Huit fois, sous le règne de Louis-Philippe, il y fut porté par un vote presque unanime.

C'est ici que notre homme est curieux à peindre.

Jamais paysan du Danube n'afficha des mœurs aussi rugueuses ; jamais hérisson

[1] Il disait qu'après le trône c'était la première place qu'un *homme de sens* pût ambitionner dans un État constitutionnel.

plus inabordable et plus entouré de pointes ne se roula sur le tapis parlementaire.

M. Dupin faisait peur à tout le monde.

Les ministres eux-mêmes, déchirés par ses piqûres, s'en retournaient, les doigts saignants, et le traitaient de porc-épic.

Plus heureux dans le choix des métaphores appliquées à son usage, M. Dupin disait aux représentants, lorsque ceux-ci l'exhortaient à avoir des formes moins grossières :

— Il n'y a pas de rose sans épines.

M. Dupin, une rose ! quelle ravissante allégorie !

Tant que la royauté de juillet ne fut pas bien assise, il donna des coups de boutoir à droite et à gauche à tous ceux qui se permettaient contre elle la moindre at-

taque; mais, quand il la vit s'étendre à son aise et se reposer mollement sur les pelouses fleuries du budget, ce fut une autre histoire. M. Dupin se livra contre elle à mille petites taquineries assez déplaisantes. Il avait une verge tout exprès pour la fouetter, verge miséricordieuse et paternelle sans doute, mais qui ne laissait pas de cingler assez rude.

Il aimait à prendre le ministère en faute et jouait des tours pendables à ses anciens collègues du centre.

Un jour, pendant le procès d'avril, il invite à sa table quarante ou cinquante députés ministériels et ventrus.

Au dessert, entre deux flûtes de champagne, il les regarde d'un air narquois.

— En acceptant mon invitation, leur

dit-il, vous avez fait preuve de courage, et je vous en félicite. Les ministres seront furieux.

— Hein ?... Comment cela ?... Pourquoi ? s'écrièrent les ventrus, pâles de saisissement.

— Parce que nous protestons contre ce qui se passe à la Chambre des pairs. Mais d'où vient votre surprise? Le cachet de ma lettre disait tout... Ah ! je conçois, vous n'y aurez pas fait attention !... Quelqu'un de vous a-t-il cette lettre en poche?

Presque tous la trouvèrent sur eux.

Ils regardèrent et frémirent.

Au dos de l'invitation s'étalait triomphalement sur la cire d'Espagne cette fameuse devise : *Libre défense des accusés !* à laquelle effectivement les circonstances donnaient un à-propos fatal.

Les ventrus eurent la colique toute la nuit.

Beaucoup d'entre eux en furent pour une direction de poste, un chemin vicinal ou un bureau de timbre.

Ces jeux-là plaisaient fort à M. le président de la Chambre.

Amis ou ennemis, il narguait tout le monde. On l'exécrait cordialement ; mais on le nommait toujours, parce que personne n'avait jusque-là mieux appliqué la férule à cette troupe de collégiens indisciplinés que le palais Bourbon abritait dans son enceinte.

M. Dupin tranchait du pédagogue.

Sa grosse voix interloquait les plus audacieux ; on n'osait pas affronter ses boutades. A la moindre marque d'indiscipline, le martinet allait son train.

On parla d'envoyer dans une tribune tous les pions de collége, afin de les former à l'école d'un si grand maître.

Comme président, M. Dupin n'a jamais eu de tact; jamais il n'a paru se douter qu'il y eût des convenances. Il lançait le sarcasme au nez des gens, sans égard et sans mesure, avec la brutalité d'un portefaix qui administre un coup de poing.

Ses amis eux-mêmes l'ont jugé très-sévèrement à cet égard.

Écoutez plutôt :

« La Providence, qui a doué M. Dupin de tant d'excellentes qualités, lui a refusé la discrétion et la mesure. Il sera toujours incapable de maîtriser sa langue et de retenir une saillie, bonne ou mauvaise, quand elle lui vient. Non pas que M. Dupin ait le

cœur méchant, au contraire; M. Dupin ne veut pas blesser, il ne veut que rire, et ce qui lui manque, c'est une certaine délicatesse de l'esprit qui sait choisir les occasions et sentir les convenances.

« En fait d'épigrammes, M. Dupin est un enfant. Plutôt que de n'en pas faire, il en ferait contre ses meilleurs amis, contre lui-même, et, quand il a lancé un trait malin, il s'inquiète peu de savoir où il tombe.

« La vanité de M. Dupin (M. Dupin a sa vanité comme tout le monde) est, d'ailleurs, flattée du bruit que font ses bons mots et des grands commentaires qui viennent à la suite de ses boutades satiriques. Qui sait? les illusions de l'amour-propre sont telles qu'il ne serait pas impossible

que M. Dupin se crût dangereux et qu'il se laissât doucement aller à l'idée que ses petites pointes le mettront dans l'histoire au même rang qu'un Matthieu Molé, ou qu'un président La Vacquerie [1]. »

On vint demander un jour à notre homme une épitaphe pour la tombe de sa mère.

Il répondit :

— Faites graver sur le marbre ces simples mots :

« Ci gît la mère des trois Dupins. »

Cornélie et les Gracques se trouvaient

[1] *Journal des Débats*, janvier 1837. — Cette feuille a toujours été fort dévouée à M. Dupin, ce qui donne une grande force à sa critique. Au mois de décembre 1829, M. Dupin a défendu les *Débats*, cités devant les tribunaux pour le fameux article débutant par ces mots : « Malheureux roi ! malheureuse France ! »

dépassés. Brid'oison se dit quelquefois à lui-même de ces choses-là.

Quant à la méchanceté de M. Dupin, si le journal que nous citions tout à l'heure ne veut pas y croire, il a tort.

Nous aiguisons parfaitement nos flèches, nous savons quelle blessure elles doivent faire.

Prenons au hasard quelques exemples.

En 1828, M. Dupin s'écriait :

« Ne vous y trompez pas, je parle de ce grand citoyen que nous appelons Portalis *père*, comme les Romains disaient Caton l'ancien ! »

M. Portalis fils, alors garde des sceaux, resta cloué sur son banc par cette phrase insolente. Il ne pouvait répondre sans affi-

cher un maladroit orgueil ou sans outrager la mémoire paternelle.

Autre exemple :

On faisait courir des bruits calomnieux sur la gestion du maréchal Clausel en Afrique. Au jour de l'an, chez le roi, dans un discours prononcé au nom de l'Académie, ce qui rendait le passage que nous allons citer beaucoup plus ridicule encore, M. Dupin parla du désastre de Constantine et de *cette contrée où Rome, devenue déjà vénale, eut le malheur d'envoyer Calpurnius et de rencontrer Jugurtha.*

L'allusion était aussi perfide que sanglante.

Rappelé d'Afrique, le maréchal Clausel demanda des explications à M. Dupin, qui publia sa lettre dans tous les journaux.

Le soldat indigné lui envoya un cartel.

— Vous verrez que Dupin se battra ! disaient les uns ; vous verrez qu'il ne se battra pas ! répondaient les autres.

Ces derniers eurent raison.

M. Dupin ne se bat qu'à coups de langue.

Il chargea le petit Thièrs, Odilon Barrot, Mauguin et Ganneron de lui tirer cette épine du pied. On déclara que les réminiscences historiques de l'orateur n'attaquaient en aucune sorte la probité du maréchal.

L'épée de celui-ci, vierge du sang de M. Dupin, rentra au fourreau.

Sans appuyer sur le détail des luttes législatives, sans faire ressortir les contradictions scandaleuses de l'ex-défenseur de la presse avec ses premières doctrines, sans parler de ses inimitiés sourdes contre

M. Audry de Puyravau, qui avait osé rire de ses fanfaronnades en 1830 [1], sans éveiller en un mot tous les vieux souvenirs qui dorment dans le *Moniteur*, nous tournerons une page, sinon plus honorable, du moins plus rapprochée de nous, celle de la Révolution de 1848.

Inclinez-vous et saluez Dupin-Brutus!

Le 24 février, il prouve clairement à la Chambre qu'elle va manquer à tous ses devoirs, si elle ne proclame, sous le feu de l'émeute, la régence de la duchesse d'Orléans, et, le 25, il fait décider par la cour de Cassation que la justice sera rendue à l'avenir au nom du peuple français.

Saluez toujours!

[1] M. Dupin essaya de décider la Chambre à livrer ce député à ses créanciers, qui demandaient contre lui la contrainte par corps.

Voilà M. Dupin qui mène ses collègues en grande pompe au gouvernement provisoire.

Il prononce devant MM. Marrast, Lamartine, Ledru-Rollin, Crémieux et consorts, une magnifique harangue très-foncée en couleur républicaine.

Pendant que d'autres pérorent à leur tour, il s'approche du sténographe, occupé dans un coin de la salle à reproduire les phrases officielles, et lui frappe sur l'épaule en disant :

« N'oubliez pas de consigner, mon cher, que j'ai crié le premier : Vive la république [1] ! »

[1] Nous tenons ce fait d'une personne présente à l'Hôtel de Ville et entièrement digne de foi.

Un autre témoin oculaire nous a raconté l'anecdote suivante :

En janvier 1851, une association d'artistes se forma

M. Dupin conserva sa place de procureur général à la cour de Cassation.

M. Dupin fut envoyé pour la dixième fois à la Chambre par les députés de la Nièvre.

M. Dupin fut élu président de l'Assemblée législative, par 336 voix sur 609 votants.

Eh! vont nous dire les habiles, ne voyez-vous pas que le loup orléaniste pre-

pour dessiner et lithographier les portraits des représentants. On allait, chapeau bas, demander à ces messieurs de vouloir bien poser une demi-heure afin d'obtenir leur ressemblance exacte. « — Bon, très-volontiers, répondait M. Dupin; mais je désire que vous me preniez sur mon fauteuil de président. Revenez après la séance.» L'artiste objecta que les travaux de la Chambre ne finissaient jamais avant la nuit, et qu'il lui serait impossible de saisir son sujet à la lumière. «— C'est très-juste, dit M. Dupin. Restez; je vais arranger la chose. » Il ouvrit la séance et la ferma deux heures plus tôt que de coutume, afin de poser au grand jour. Les affaires en souffrirent, mais il eut son portrait et le portrait de son fauteuil.

nait la défroque du berger républicain pour conduire les moutons à sa guise?

C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Parbleu, nous le voyons de reste!

Mais le rôle en est-il plus noble? Mais la conduite en est-elle plus franche? Mais le coup de massue appliqué sur la tête de Guillot en est il moins mérité?

Il jeta sa défroque d'emprunt, et le loup montra l'oreille.

M. Dupin, après le décret que vous savez, donna sa démission de procureur général à la cour de Cassation.

Depuis, il en a eu le plus vif repentir. Il se frappa la poitrine assez fort pour que M. de Montalembert l'entendît et crût devoir se permettre, à propos de ce curieux pénitent, des réflexions qui lui sont per-

sonnelles, et que sa lettre, devenue publique, nous dispense de reproduire.

Reste à examiner l'esprit de M. Dupin.

D'abord, a-t-il de l'esprit ?

On peut le mettre en doute. Ses bons mots ont un cachet de vulgarité presque repoussant. Leur succès tient à la façon dont il les débite, au choix du moment, au jeu des muscles du faciès, au calme burlesque qui les accompagne.

Il y a dans M. Dupin un mélange de commis-voyageur, de titi et de queue-rouge.

Son plus joli mot est celui des *loups cerviers*. Il est devenu proverbial. Ces messieurs de la banque l'ont toujours sur le cœur.

Un autre assez passable encore est celui

adressé au pasteur Coquerel, qui cherchait à donner l'Évangile pour base au système républicain.

« Allons donc! fit le président. Jésus-Christ n'a jamais dit, que je sache : Ma république n'est pas de ce monde. »

Voilà sans contredit les deux traits les plus spirituels de M. Dupin. Quant au reste de son répertoire, il est commun, trivial, et ne vaut pas la peine d'être cité.

Grassot est plus fort que lui.

Un jour, le commissaire de police Yon arrive tout essoufflé à la Chambre. Il a découvert un complot effrayant. Vingt-six bandits de la société du *Dix Décembre* ont tiré au sort pour savoir à qui assassinerait le président de l'Assemblée nationale et le général Changarnier.

« — Ne vous inquiétez pas, fit M. Dupin, je soupçonne un individu qui veut du bien à ma blanchisseuse. »

Et les auditeurs d'applaudir.

Ils cherchèrent après coup le sel de la plaisanterie et ne le trouvèrent pas.

C'est presque toujours ce qui arrive quand on creuse les bons mots de M. Dupin.

« Lors du 2 décembre, dit M. Granier de Cassagnac, une consigne mal donnée ou mal comprise permit à environ une soixantaine de représentants de pénétrer individuellement dans le palais de l'Assemblée par une petite porte située dans la rue de Bourgogne, en face de la rue de Lille.

« Ces députés se réunirent dans la salle des conférences et y devinrent un peu bruyants.

« Sur l'avis de leur présence, parvenu au ministère de l'intérieur, ordre fut donné de les expulser immédiatement. Le commandant Saucerotte, de la garde municipale, chargé de l'exécution de cet ordre, la fit précéder d'un petit discours plein d'esprit. M. le président Dupin, appelé par ses collègues, leur fit aussi son discours en ces termes :

« — Messieurs, nous avons pour nous le droit, mais nous ne sommes pas les plus forts. Je vous engage à sortir d'ici. J'ai bien l'honneur de vous saluer ! [1] »

[1] Dans les derniers jours de la monarchie de Juillet, la Chambre, fatiguée de M. Dupin, l'avait renvoyé du fauteuil pour y installer M. Sauzet. Aussi l'ex-président disait-il en Février : « Sauzet a perdu Louis-Philippe et sa dynastie. » On peut, d'après ce qui s'est passé au 2 décembre, juger de ce que M. Dupin eût fait, en 1848, à la place de M. Sauzet.

Voilà comment notre héros dénoua sa longue comédie parlementaire.

Ce Boissy d'Anglas d'un nouveau genre ira peut-être à la postérité; mais ce sera, nous en avons peur, avec une marotte en main et sur le dos de la Folie

Il n'a jamais rien pris au sérieux, ni en politique, ni en littérature, ni en affaires.

Pourquoi, dans son édition de l'*Hôpital*, n'a-t-il pas honnêtement déclaré, par une préface, que son travail était calqué sur celui d'un avocat de l'Yonne?

Et cette histoire ténébreuse du monument de l'abbé de l'Épée, pour lequel ont été recueillies, en 1842, des offrandes publiques, à l'époque où l'on venait de découvrir dans une chapelle souterraine de Saint-Roch les cendres de l'illustre fon-

dateur des Sourds et Muets, qui l'éclaircira ?

Devrons-nous attendre que l'abbé Olivier [1], aujourd'hui évêque d'Évreux, écrive ses Mémoires, ou que le sculpteur Préault fasse des révélations?

Il ne suffit pas à la gloire de M. Dupin d'avoir élevé une statue à Jean Rouvet, l'inventeur du flottage à bûches perdues ; il faut que les fonds du monument de l'abbé de l'Épée trouvent leur emploi, puisque sans doute ils sont encore chez les notaires qui jadis les ont reçus en dépôt[2].

Ah! maître Dupin, quelle négligence !

N'oubliez pas de réclamer les intérêts : le monument y gagnera.

[1] Ancien curé de la paroisse Saint-Roch.

[2] MM. Roquebert, Aumont-Thiéville et deux ou trois autres de leurs confrères.

A l'heure où nous écrivons, M. Dupin habite sa terre de Raffigny. Il a soixante et onze ans révolus, mais il est magnifique de santé, de force et de verdeur. On voit que sa conscience ne lui adresse aucun reproche. La vertu seule a ce teint rouge et cette trogne florissante.

Pour visiter ses fermes et pour arpenter son domaine, il porte des souliers à triple rang de clous.

Ceux que vous avez connus sont de véritables escarpins de bal.

Notre héros s'occupe de labour et de prairies artificielles. Il fume ses champs, coupe ses blés et engraisse du bétail. Nous lui devrons à coup sûr le retour des mœurs antiques.

Mais, si Rome a besoin de Cincinna-

tus, il faudra qu'elle aille le trouver à sa charrue!...

Et maintenant, lecteurs, que nous avons terminé ce quinzième petit livre, permettez-nous de vous donner quelques explications sur notre caractère et de vous mettre, pour ainsi dire, en main la clef de notre conscience.

On dit, et l'on répète chaque jour autour de nous, que l'histoire contemporaine est impossible à écrire. On nous accuse de spéculer sur la curiosité publique. On prétend que nous cherchons la célébrité la plus méprisable de toutes, celle du pamphlet.

Ce sont nos ennemis qui parlent, c'est à nos ennemis que nous allons répondre.

L'histoire contemporaine n'est pas impossible à écrire. C'est au contraire la seule qui ait quelque chance d'être véritable, si l'historien est honnête et s'il ne regarde pas son personnage au travers de la loupe menteuse des partis. Or, nous défions qui que ce soit de mettre en doute la sincérité, la loyauté de notre plume, et, d'autre part, il suffit de nous lire pour reconnaître que nous ne levons aucun drapeau.

Donc, nous sommes dans les conditions voulues.

Donc, nous avons le droit d'étudier les illustrations vivantes et de raconter leurs faits et gestes à ceux qui les ignorent.

Pour ce qui est de spéculer sur la curio-

sité publique, nous avouons en toute franchise que, depuis le jour où nous avons eu le malheur de devenir homme de lettres, nous n'avons pas écrit une ligne, imprimé une page, publié un volume, sans nous demander si la ligne, la page ou le volume pourraient plaire au lecteur.

Nous serions au désespoir qu'on n'achetât point nos œuvres.

Tous les écrivains pensent un peu comme nous à cet égard. Ils s'efforcent d'être lus, beaucoup lus, et spéculent en conséquence sur l'intérêt plus ou moins piquant de leurs livres.

Comme ils resteront fidèles à ce système, nous suivrons leur exemple sans remords jusqu'au jour où nous cesserons d'écrire.

Arrivons au chef d'accusation le plus grave.

Nous faisons du pamphlet, dites-vous.

Qu'est-ce que le pamphlet ?

Si vous appelez de la sorte un écrit violent, rempli de fiel et de bave, quelque chose d'impur où le style se gonfle et crève en injures, où la phrase impudente et nue se prostitue au mensonge, nous ne sommes pas un pamphlétaire.

Appliquez à d'autres que nous cette qualification honteuse.

Ou plutôt gardez-la pour vous-mêmes, car vous nous attaquez sans avoir lu nos biographies. Vous mentez à votre conscience, vous mentez à Dieu !

Constamment et toujours la vérité

marche près de nous. Elle est notre fidèle et sainte compagne.

Trouvez à nos allures un mobile quelconque d'ambition ou de haine. Regardez au fond de notre critique et cherchez l'envie; certes, vous ne l'apercevrez pas. Jamais nous n'avons été jaloux d'un succès, jamais un ami ne nous a reproché un serrement de main déloyal. Chez nous le sentiment du juste domine tout.

« Guerre à l'immoralité vivante! » voilà notre devise. Les apôtres du vice ne sont plus dangereux sous la tombe :

« Morte la bête, mort le venin. »

Or, le vice n'aime pas qu'on le dévoile, et là seulement il faut chercher la cause des inimitiés qui nous poursui-

vent. Tous les hommes pervers comprennent qu'ils ont besoin de se draper dans le manteau de l'estime publique, et quand on le leur enlève, ils poussent des cris de rage.

Criez! peu nous importe.

Nous avons pour nous le calme de l'honnêteté, la force de la conscience.

Juvénal n'était pas un pamphlétaire, c'était un vengeur.

FIN.

7 9bre 1837.

J'ai l'honneur de présenter mes complimens affectueux à M. Sauvo, avec la prière de faire insérer dans le Moniteur de demain, s'il se peut, le Discours de rentrée que je lui envoye et que j'ai prononcé aujourd'hui devant la cour de cassation.

Dupin aîné

Imp. Lith. V Janson, r Dauphine, 18

LES

CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PROSPECTUS

Si quelque chose, en France, excite la curiosité chez cette masse de lecteurs qui dévorent nos publications modernes, c'est évidemment l'histoire privée, l'histoire intime des écrivains illustres.

Assister à leurs débuts, les suivre dans leur carrière, savoir comment ils ont obtenu les faveurs de cette fée inconstante qu'on nomme la Gloire, les surprendre en déshabillé comme de simples mortels : voilà, sans contredit, un aiguillon puissant, irrésistible, un attrait auquel nous cédons tous.

Dans la publication nouvelle, que déjà le public accueille avec le plus vif empressement, et qui se distingue de toutes les publications du même genre par l'originalité des anecdotes et des détails recueillis chaque homme célèbre a son volume (1), chaque portrait a son cadre.

Ont paru ou doivent paraître successivement **Méry, Victor Hugo, Émile de Girardin,**

(1) Cent pages, édition diamant, grand in-32.

George Sand, **Béranger**, **Lamennais**, **Déjazet**, etc., etc.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

PARIS. — Le prix de chaque petit volume (impression de luxe, avec un magnifique portrait sur acier et un autographe) est de CINQUANTE CENTIMES.

Pour CINQ FRANCS on recevra franco à domicile les *dix premiers volumes*.

Pour VINGT-CINQ FRANCS une fois payés, on recevra la collection tout entière (*cinquante volumes*).

DÉPARTEMENTS. — En envoyant un mandat de SIX FRANCS sur la poste, on recevra franco les *dix premiers volumes*.

En envoyant un mandat de TRENTE FRANCS, on recevra franco la collection tout entière (*cinquante volumes*).

PRIME GRATUITE

Les souscripteurs à la collection entière recevront immédiatement une magnifique lithographie de Diaz, *Vénus pleurant la mort de l'Amour*, dont le prix est de **5** *francs*. Cette œuvre d'art sera délivrée au bureau sur la présentation de la quittance.

Adresser les envois à MM. Roret et comp., éditeurs des **CONTEMPORAINS**, rue Mazarine, 9, au bureau du *Dictionnaire de la Conversation*. (Affranchir.)

On souscrit chez tous les libraires et à tous les bureaux de messageries, sans aucune espèce de frais pour le transport de l'argent, une remise étant faite, par les éditeurs, à qui de droit.

EN VENTE

Méry.
Victor Hugo.
E. de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfr. de Musset.
Gér. de Nerval.
A. de Lamartine
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Th. Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin
Rossini.
François Arago.
Ars. Houssaye.

Proudhon.
August. Brohan
Alfred de Vigny
Louis Véron.
Féval-Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose-Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Fréd.-Lemaître.
L. Desnoyers.
Alphonse Karr.
A. Dumas fils.
Champfleury. — Léon Gozlan.
Alexand. Dumas
Veuillot.
Salvandy.
Mlle Georges.
Hipp. Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.

Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clém. Robert.
Cousin.
Rosa Bonheu
Viennet.
Gust. Planche
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroc
Crémieux.
Lachambaudi
Auber.
Henry Monni
Em. Descham
Lola Montès.
Mérimée.
Philar. Chasl
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.
Ledru-Rollin.
Beauvallet.
Cavaignac.
Montalember
Saint-Marc G rardin.
Louis Blanc.

EN VENTE CHEZ LE MEME

CONFESSIONS DE MARION DELORME | MÉMOIRES DE NINON DE LENCLO

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé.—Chaque ouvrage est publié 60 livraisons à 25 c. — Prix, complet, 15 fr.; 18 fr. par la poste

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

